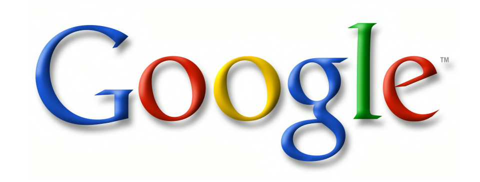

Google





VIE
DE RANCÉ.

VIE

DE RANCÉ

PAR

M. le Vte de Chateaubriand.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1844



A la mémoire de l'abbé Séguin, prêtre de Saint-Sulpice, né à Carpentras, le 8 août 1748, mort à Paris, à 95 ans, le 19 avril 1843.

Son très-humble et très-obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND.

AVERTISSEMENT.

Je n'ai fait que deux dédicaces dans ma vie : l'une à Napoléon, l'autre à l'abbé Séguin. J'admire autant le prêtre obscur qui donnait sa bénédiction aux victimes qui mouraient à l'échafaud, que l'homme qui gagnait des victoires. Lorsque j'allais voir, il y a plus de vingt ans, mesdemoiselles d'Acosta (cousines de madame de Châteaubriand, alors au nombre de quatre et qui ne sont plus que deux), je rencontrais, rue du Petit-Bourbon, un prêtre vêtu d'une soutane relevée dans ses poches : une calotte noire à l'italienne lui couvrait la tête ; il s'appuyait sur une canne, et allait, en marmottant son bréviaire, confesser, dans le faubourg Saint-Honoré, madame de Monboissier, fille de M. de Malesherbes. Je le retrouvai plu-

sieurs fois aux environs de Saint-Sulpice; il avait peine à se défendre d'une troupe de mendiantes qui portaient dans leurs bras des enfants empruntés. Je ne tardai pas à connaître plus intimement cette proie des pauvres, et je le visitais dans sa maison, rue Servandoni, n° 16. J'entrais dans une petite cour mal pavée; le concierge, Allemand, ne se dérangeait pas pour moi : l'escalier s'ouvrait à gauche au fond de la cour, les marches en étaient rompues; je montais au second étage; je frappais, une vieille bonne, vêtue de noir, venait m'ouvrir : elle m'introduisait dans une antichambre sans meubles où il n'y avait qu'un chat jaune qui dormait sur une chaise. De là je pénétrais dans un cabinet orné d'un grand crucifix de bois noir. L'abbé Séguin, assis devant le feu et séparé de moi par un paravent, me reconnaissait à la voix; ne pouvant se lever, il me donnait sa bénédiction et me demandait des nouvelles de ma femme. Il me racontait que sa mère lui disait souvent dans le langage figuré de son pays : « Rappelez-vous » que la robe des prêtres ne doit jamais être bro- » dée d'avarice. » La sienne était brodée de pau-

vreté. Il avait eu trois frères, prêtres comme lui, et tous quatre avaient dit la messe ensemble dans l'église paroissiale de Sainte-Maure. Ils allèrent aussi se prosterner à Carpentras sur le tombeau de leur mère. L'abbé Séguin refusa de prêter le serment : poursuivi pendant la révolution, il traversa un jour en courant le jardin du Luxembourg et se sauva chez M. de Jussieu, rue Saint-Dominique d'Enfer. En quittant le Luxembourg pour la dernière fois en 1815, je passai de même à travers le jardin solitaire avec mon ami, M. Hyde de Neuville. De tristes échos se réveillent dans les cœurs qui ont retenu le bruit des révolutions.

L'abbé Séguin rassemblait, dans dés lieux cachés, les chrétiens persécutés. L'abbé Antoine, son frère, fut arrêté, mis aux Carmes et massacré le 2 septembre. Quand cette nouvelle parvint à Jean-Marie, il entonna le *Te Deum*. Il allait, déguisé, de faubourg en faubourg, administrer des secours aux fidèles. Il était souvent accompagné de femmes pieuses et dévouées; madame Choqué se faisait passer pour sa fille; elle faisait le guet et était chargée d'avertir le confesseur. Comme il

était grand et fort, on l'enrôla dans la garde nationale. Dès le lendemain de cet enrôlement, il fut envoyé avec quatre hommes visiter une maison, rue Cassette. Le ciel lui apprit le rôle qu'il avait à jouer. Il demande avec fracas que les appartements lui soient ouverts; la fouille est faite. L'abbé Séguin aperçut un tableau placé contre un mur et qui cachait ce qu'il ne voulait pas trouver. Il en approche, soulève avec sa baïonnette un coin de ce tableau, et s'aperçoit qu'il bouche une porte. Aussitôt, changeant de ton, il reproche à ses camarades leur inactivité et leur donne l'ordre d'aller visiter les chambres en face du cabinet que dérobait le tableau. Pendant que la religion inspirait ainsi l'héroïsme à des femmes et à des prêtres, l'héroïsme était sur le champ de bataille avec nos armées : jamais les Français ne furent si courageux et si infortunés. Dans la suite l'abbé Séguin, ayant vu quel parti on pouvait tirer de la garde nationale, était toujours prêt à s'y présenter. Le mensonge était sublime, mais il n'en offensait pas moins l'abbé Séguin, parce qu'il était mensonge. Au milieu de ses violents sacrifices, il

tombait dans un silence consterné qui épouvantait ses amis. Il fut délivré de ses tourments par suite du changement des choses humaines. On passa du crime à la gloire, de la république à l'empire.

C'est pour obéir aux ordres du directeur de ma vie, que j'ai écrit l'histoire de l'abbé de Rancé. L'abbé Séguin me parlait souvent de ce travail, et j'y avais une répugnance naturelle. J'étudiai néanmoins; je lus, et c'est le résultat de ces lectures qui compose aujourd'hui la *Vie de Rancé*.

Voilà tout ce que j'avais à dire. Mon premier ouvrage a été fait à Londres en 1797, mon dernier à Paris en 1844. Entre ces deux dates, il n'y a pas moins de quarante-sept ans; trois fois l'espace que Tacite appelle une longue partie de la vie humaine : « *Quindecim annos, grande mortalis ævi spatium.* » Je ne serai lu de personne, excepté peut-être de quelques arrière-petites-nièces habituées aux contes de leur vieil oncle. Le temps s'est écoulé, j'ai vu mourir Louis XVI et Bonaparte; c'est une dérision que de vivre après cela. Que fais-je dans le monde? Il n'est pas

VIE

DE RANCÉ

PAR

M. le Vte de Châteaubriand.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1844

» royaume. Il n'y a personne qui ne sache qu'elle » a donné à l'Église monseigneur Victor Le Bou- » thillier, évêque de Boulogne, depuis archevêque » de Tours, premier aumônier de M. le duc d'Or- » léans; monseigneur Sébastien Le Bouthillier, » évêque d'Aire, prélat d'une piété singulière; et » à l'État Claude Le Bouthillier, sieur de Pons » et de Foligny, qui fut d'abord conseiller au par- » lement de Paris, ensuite secrétaire d'État, et » quelques années après, surintendant des finances » et grand trésorier des ordres du roi. Cette fa- » mille, qui tirait son origine de Bretagne et tou- » chait de parenté aux ducs de cette province, a » été encore plus anoblie par la sainteté de celui » dont nous écrivons la vie.

» Son père se nommait Denis Le Bouthillier, » seigneur de Rancé, maître des requêtes, pré- » sident en la chambre des comptes et secrétaire » de la reine Marie de Médicis. Il épousa Char- » lotte Joly, de laquelle il eut huit enfants : cinq » filles, qui se firent religieuses presque toutes, » et trois garçons. Le premier, Denis-François Le » Bouthillier, fut chanoine de Notre-Dame de » Paris; le second fut notre digne abbé; le troi- » sième est le chevalier de Rancé, qui servit Sa » Majesté en qualité de capitaine du port de Mar- » seille et de chef d'escadre.

» Comme notre abbé avait été baptisé en la » maison de son père, sans les cérémonies ordi- » naires de l'Église, elles furent suppléées le 30 » mai 1627 en la paroisse de Saint-Côme et » Saint-Damien. L'éminentissime cardinal de Ri- » chelieu fut son parrain, et lui donna le nom » d'Armand-Jean ; il eut pour marraine Marie de » Fourcy, femme du marquis d'Effiat, surinten- » dant des finances. »

Tel est le début du père Le Nain. Le désert se réjouit, le réformateur de la Trappe se montre au monde entre Richelieu, son protecteur, et Bossuet, son ami. Il fallait que le prêtre fût grand pour ne pas disparaître entre ses acolytes.

Le frère aîné de Rancé, Denis-François, le chanoine de Notre-Dame, était, dès le berceau, abbé commendataire de la Trappe ; la mort de Denis rendit Armand le chef de sa famille : il hérita de l'abbaye de son frère par cet abus des bénéfices convertis en espèce de biens patrimoniaux. Admis dans l'ordre de Malte, quoiqu'il fût devenu l'aîné, ses parents le laissèrent dans la carrière de l'Église.

Le père de Rancé, frappé des dispositions de son fils, lui donna trois précepteurs : le premier lui montrait le grec, le second le latin, le troisième veillait sur ses mœurs ; traditions d'éducation qui

remontaient à Montaigne. Les parlementaires étaient alors très-érudits, témoin Pasquier et le président Cousin. A peine sorti des langes, Armand expliquait les poëtes de la Grèce et de Rome. Un bénéfice étant venu à vaquer, on mit sur la liste des recommandés le filleul du cardinal de Richelieu; le clergé murmura, le P. Caussin, jésuite et confesseur du roi, fit appeler l'abbé en jaquette. Caussin avait un *Homère* sur sa table, il le présenta à Rancé : le petit savant expliqua un passage à livre ouvert. Le jésuite pensa que l'enfant s'aidait du latin placé en regard du texte, il prit les gants de l'écolier et en couvrit la glose. L'écolier continua de traduire le grec. Le père Caussin s'écria : *Habes lynceos oculos;* il embrassa l'enfant, et ne s'opposa plus aux faveurs de la cour.

A l'âge de douze ans (1638), Rancé donna son *Anacréon*. Cette précocité de science est suffisamment démontrée possible par ce que l'on sait de Saumaise et des enfants célèbres. Rancé, à 68 ans, dans une lettre à l'abbé Nicaise, s'avoue l'auteur du commentaire.

L'*Anacréon* grec parut sous la protection du cardinal de Richelieu; Chardon de La Rochette a fourni la traduction de l'épître dédicatoire. On la pourrait faire plus précise, non plus exacte. Il

est curieux d'entendre celui qui devait dédaigner le monde parler à celui qui n'aspirait qu'à en devenir le maître : l'ambition est de toutes les âmes ; elle mène les petites, les grandes la mènent.

L'épître ouvre par ces mots :

« Au grand Armand-Jean, cardinal de Richelieu, Armand-Jean Le Bouthillier, abbé,

» Salut et longue prospérité. Ayant appris de bonne heure à me pénétrer des sentiments de reconnaissance, etc.

» La langue grecque est aussi la langue des saintes Écritures, etc.

» J'ai donné à l'étude de cette langue les mêmes soins qu'à celle des Romains, etc.

» Me dévouant tout entier au service de Votre Éminence... »

C'est une des immortalités contradictoires de Richelieu d'avoir eu pour panégyristes Rancé scoliaste d'*Anacréon*, et Corneille, qui devint à son tour pénitent : *les Horaces* sont dédiés au persécuteur du *Cid*.

Les scolies, dans l'*Anacréon* de Rancé, suivent une à une les odes ; les pièces à la louange du jeune traducteur, imprimées à la tête de l'ouvrage, ne donnent guère une idée de l'avenir du saint. Dans les colléges il y avait une sorte d'enfance

mythologique qui passait d'une génération à l'autre. « Quels vœux formes-tu, chantre de Téos? dit un des rapsodes de ces pièces; brûles-tu pour Bathille, pour Bacchus, pour Cythérée? Aimes-tu les danses des jeunes vierges, voici Armand (de Rancé) qui l'emporte sur Bathille et sur les jeunes vierges; si tu possèdes Armand, vis heureux. »

Singulière annonciation du saint. Je me souviens qu'un de nos régents nous expliquait en classe l'églogue d'Alexis : Alexis était un écolier indocile, qui refusait d'écouter les paroles de son affectueux maître. Candide pudeur chrétienne!

Rancé subséquemment jeta au feu ce qu'il lui restait du tirage de l'*Anacréon*, dont on trouve néanmoins des exemplaires à la Bibliothèque du roi. Un voyageur anonyme qu'on sait être aujourd'hui l'abbé Nicaise, dans un voyage fait à la Trappe du vivant de Rancé, raconte une conversation qu'il eut avec l'abbé. Celui-ci lui dit : « qu'il n'avait gardé dans sa bibliothèque qu'un » exemplaire de l'*Anacréon*, qu'il avait donné cet » exemplaire à M. Pellisson, non pas comme un » bon livre, mais comme un livre fort propre et » fort bien relié; que dans les deux premières an- » nées de sa retraite, avant que d'être religieux, » il avait voulu lire les poëtes, mais que cela ne

» faisait que rappeler ses anciennes idées, et qu'il » y a dans cette lecture un poison subtil, caché » sous des fleurs, qui est très-dangereux, et qu'en» fin il avait quitté tout cela (1). »

Il écrivait à l'abbé Nicaise, le 6 avril 1692 : « Ce que j'ai fait sur *Anacréon* n'est rien de con» sidérable ; qu'est-ce que l'on peut penser à l'âge » de douze ans qui mérite qu'on l'approuve ! j'ai» mais les lettres et je m'y plaisais, voilà tout. »

Protégé de Richelieu et chéri de la reine mère, Rancé entrait dans la vie sous les auspices les plus heureux. Marie de Médicis avait pour lui une tendresse d'aïeule, elle le tenait sur ses genoux, le portait, le baisait ; elle dit un jour au père de Rancé : « Pourquoi ne m'avez-vous pas encore » amené mon fils ? je ne prétends pas être si long» temps sans le voir ! » On aurait pris ces caresses pour le comble de la fortune ; mais elles venaient de la veuve de Henri IV et de la mère de la femme de Charles Ier. Il ne manquait rien à l'opulence de l'écolier : pourvu d'un canonicat de Notre-Dame de Paris, et abbé de la Trappe, il jouissait du prieuré de Boulogne près de Chambord, de l'abbaye de Notre-Dame du Val, de Saint-Symphorien de

(1) *Correspondances de l'abbé Nicaise*, 5 vol. in-4o (Bib. royale).

Beauvais ; il était prieur de Saint-Clémentin en Poitou, archidiacre d'Outre-Mayenne dans l'église d'Angers, et chanoine de Tours, faveurs obtenues de Richelieu par le crédit d'*Anacréon*.

Vers cette époque le jeune Bouthillier aurait eu à subir une épreuve. Richelieu s'était brouillé avec Marie de Médicis : la reine italienne aurait mieux fait de continuer d'élever le Luxembourg et l'aqueduc d'Arcueil, de perfectionner son propre portrait gravé en bois par elle-même. Bouthillier le père, qui demeurait attaché à la fortune de Marie, voulut contraindre Rancé à cesser d'aller chez son parrain ; Rancé resta fidèle au cardinal et le vit secrètement jusqu'à sa mort. Telles sont les traditions conservées dans les biographies ; mais la chronologie les renverse : lorsque Marie de Médicis se réfugiait dans les Pays-Bas, Rancé n'avait que trois à quatre ans.

Richelieu mourut le 4 décembre 1642, dans la dix-huitième année de son ministère. Le génie est une royauté par l'ère de laquelle il faut compter. *Le père Joseph, Marion de Lorme, la Grande Pastorale*, sont des infirmités ensevelies avant celui auquel elles furent attachées.

Sous la régence d'Anne d'Autriche et le ministère de Mazarin, Rancé poursuivit son éducation. Dans ses cours de philosophie et de théologie, il

obtint des succès que la société d'alors voyait avec un vif intérêt : il dédia sa thèse à la mère de Louis XIV. Un jour, poussé par un professeur qui appuyait son opinion sur un passage concluant d'Aristote, il répondit qu'il n'avait jamais lu Aristote qu'en grec, et que, si l'on voulait lui produire le texte, il tâcherait de l'expliquer. Le professeur ne savait pas le grec, ce que Rancé avait soupçonné. Alors l'abbé cita de mémoire l'original et fit voir la différence qui existait entre le texte et la version latine.

Rancé eut le bonheur de rencontrer aux études un de ces hommes auprès desquels il suffit de s'asseoir pour devenir illustre, Bossuet. Rancé commença par la cour et finit par la retraite. Bossuet commença par la retraite et finit par la cour; l'un grand par la pénitence, l'autre par le génie. Dans sa licence, Bossuet n'atteignit qu'à la seconde place; Rancé obtint la première, on attribua ce succès à sa naissance : Rancé n'en triompha pas; Bossuet n'en fut point humilié.

Rancé prêcha avec succès dans diverses églises. Sa parole avait du torrent, comme plus tard celle de Bourdaloue; mais il touchait davantage et parlait moins vite.

Dans l'année 1648 s'ouvrit la tranchée dans laquelle sauta la France, pour escalader la liberté.

Cette bacchanale entachée de sang brouille les rôles; les femmes devinrent des capitaines; le duc d'Orléans écrivait des lettres adressées *à mesdames les comtesses maréchales de camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin.*

Broussel, le conseiller, était le grand homme; Condé, un petit personnage tenu en cage à Vincennes par un prêtre; le coadjuteur attendait à Saint-Denis le sac de Paris, pour que madame de Sévigné, disait-il, *lui passât par les mains.* On égorgeait le voisin et l'on se consolait par des vers :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier...

Mazarin et Turenne étaient des amoureux, l'un de la reine, l'autre de madame de Longueville, tandis que Charles Ier tombait sous la hache de Cromwell et que la fille de Henri IV mourait de froid au Louvre. Chaque jour voyait naître des gazettes : *le Courrier français* et *le Courrier extravagant* étaient écrits en vers burlesques; à peine rencontre-t-on parmi des choses insipides quelques lignes comme celles-ci :

« Le jeune Tancrède de Rohan fut le premier
» qui porta des nouvelles aux champs Élysées de
» la cruelle guerre que le cardinal Mazarin avait
» allumée en France. Le nautonier Caron, ayant

» passé ce jeune guerrier dans sa barque, lui
» montra les champs délicieux où se divertissent
» les princes et les héros; il lui donna une des
» plus jeunes et plus fières Destinées pour l'ac-
» compagner jusqu'à la porte de cet admirable
» pourpris, où il fut reçu avec regret à cause de
» sa jeunesse. »

Plus avant, vous rencontrez le duc *de Jeûne* avec l'*infante Abstinence, sa femme,* se saisissant du *fort de Carême* par l'entremise du *jour des Cendres.*

C'était là la lecture dont se nourrissait le réformateur de la Trappe. Il pouvait errer au milieu des sociétés qui commencèrent avant la Fronde et qui finirent avec elle : en effet, ce fut là qu'il connut madame de Montbazon. Ces sociétés étaient de diverses sortes; la première et la plus illustre de toutes était celle de l'hôtel de Rambouillet. Arrêtons-nous pour y jeter un regard. On comprendra mieux d'où Rancé était parti, quand on saura de quelle extrémité de la terre il était revenu.

Madame de Rambouillet, fille du marquis de Pisani, et de madame Savelli, dame romaine, avait, ainsi que plusieurs familles de l'époque de nos Médicis, du sang italien dans les veines. Elle enseigna à Paris la disposition des grands hôtels

dont la renaissance avait déjà indiqué les principes. Quand la reine mère bâtit le Luxembourg, elle envoya ses architectes étudier l'hôtel de Pisani, devenu l'hôtel de Rambouillet et situé dans l'espace qu'occupe aujourd'hui la rue de Chartres, ayant vue sur le petit palais de Philibert Delorme: la seconde galerie du Louvre n'a été bâtie que de notre temps. Cet hôtel était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus élégant à la cour et de plus connu parmi les gens de lettres. Là, sous la protection des femmes, commença le mélange de la société, et se forma, par la fusion des rangs, cette égalité intellectuelle, ces mœurs inimitables de notre ancienne patrie. La politesse de l'esprit se joignit à la politesse des manières; on sut également bien vivre et bien parler.

Mais le goût et les mœurs ne se jettent pas d'une seule fonte. Le passé traîne ses restes dans le présent : il faut avoir la bonne foi de reconnaître les défauts que l'on aperçoit dans les époques sociales. En essayant de curieuses divisions de temps, on s'est efforcé d'accuser Molière d'exagération dans ses critiques : pourtant il n'a dit que ce que racontent les mémoires, de même que les lettres de Guy Patin montrent que dans la peinture des médecins le grand comique n'a pas passé la mesure.

Marini, le Napolitain, reçu avec transport à l'hôtel de Rambouillet, acheva de gâter le goût en nous apportant l'amour des concetti. Marie de Médicis faisait à Marini une pension de deux mille écus. Corneille lui-même fut entraîné par ce goût d'outre-monts, mais son grand génie résista : dépouillé de sa calotte italienne, il ne lui resta que cette tête chauve qui plane au-dessus de tout.

Il régnait à l'hôtel de Rambouillet, à l'époque de sa plus ancienne célébrité, un attrait de mauvaise plaisanterie qu'on retrouvait encore dans ma jeunesse au fond des provinces. Ainsi des vêtements rétrécis, afin de persuader celui qui les reprenait qu'il avait enflé pendant la nuit ; ainsi Godeau accoutré en nain de Julie et rompant une lance de paille contre d'Andilly, qui lui donna un soufflet, voilà où en était l'hôtel de Rambouillet. Lorsque Corneille y lut *Polyeucte*, on lui déclara que *Polyeucte* n'était pas faite pour la scène. Voiture fut chargé d'aller signifier à Pierre de remettre son chef-d'œuvre dans sa poche. C'est pourtant cette puissante race normande qui a donné Shakspeare à l'Angleterre et Corneille à la France.

On n'aimait pas, à l'hôtel de Rambouillet, les bonnets de coton. Montausier n'eut la permission

d'en user qu'en considération de ses vertus. Les femmes portaient, le jour, une canne comme les châtelaines du XIVe siècle; les mouchoirs de poche étaient garnis de dentelle, et l'on appelait *lionnes* les jeunes femmes blondes. Rien de nouveau sous le soleil.

Dans une fête que donnait madame de Rambouillet, elle conduisit une nombreuse compagnie vers des rochers plantés de grands arbres. Mademoiselle de Rambouillet et les demoiselles de sa maison, vêtues en nymphes, faisaient le plus agréable spectacle. Julie d'Angennes apparut avec l'arc et le visage de Diane; elle était si charmante qu'elle vainquit au chant un rossignol et que la tour de Montlhéry haussait le cou dans les nues pour apercevoir ses beaux yeux (1).

Il y avait un cabinet appelé la chambre bleue, à cause de son ameublement de velours bleu rehaussé d'or et d'argent. On y respirait des parfums, on y composait des stances à Zyrphée, reine d'Argennes à la cour d'Arthénice, anagramme du nom de Catherine, faite par Racan pour Catherine de Rambouillet, dont il était amoureux. Celle-ci écrit à l'évêque de Vence : « Je vous souhaite à » tout moment dans la loge de Zyrphée; elle est

(1) *Recueil de chansons manuscrites* (Bib. royale).

» soutenue par des colonnes de marbre transpa-
» rent, et a été bâtie au-dessus de la moyenne
» région de l'air par la reine Zyrphée. Le ciel y
» est toujours serein; les nuages n'y offusquent ni
» la vue ni l'entendement, et de là tout à mon aise
» j'ai considéré le trébuchement de l'ange ter-
» restre. » L'*Astrée*, de d'Urfé, publié entre 1610 et 1620, florissait à l'hôtel de Rambouillet. C'est par l'*Astrée* que s'introduisirent les longs verbiages d'amour, peut-être nécessaires pour corriger les amours du XVIe siècle. D'Urfé, épris de Diane de Châteaumorand, femme de son frère, dont le mariage fut cassé, épousa Diane et partagea son lit avec de grands chiens.

Tout ce système d'amour, quintessencié par mademoiselle de Scudéri, et géographié sur la carte du royaume de Tendre, vint se perdre dans la Fronde, gourme du siècle de Louis XIV encore au pâturage. Voiture fut presque le premier bourgeois qui s'introduisit dans la haute société; on a des lettres de lui à Julie d'Angennes. Naturellement fat, il voulut baiser le bras de Julie, de laquelle il fut vivement repoussé; le grand Condé le trouvait insupportable : il n'a pas, quoi qu'on en dise, décrit Grenade et l'Alhambra. Puis venaient Vaugelas, Ménage, Gombault, Malherbe, Racan, Balzac, Chapelain, Cottin, Benserade,

Saint-Évremont, Corneille, La Fontaine, Fléchier, Bossuet. Les cardinaux de La Valette et de Richelieu passèrent à l'hôtel de Rambouillet, qui toutefois résista à la puissance du maître de Louis XIII. En femmes, on vit successivement venir la marquise de Sablé, Charlotte de Montmorency et mademoiselle de Scudéri, moins jeune et moins simple que madame de Scudéri; enfin, au bout du rôle paraît madame de Sévigné dans sa primeur.

Mademoiselle de Scudéri était la grande romancière du temps, et jouissait d'une réputation fabuleuse. Elle avait gâté et soutenu à la fois le grand style, accoutumant les esprits à passer de *Clélie* à *Andromaque*. Nous n'avons rien à regretter de cette époque. Madame Sand l'emporte sur toutes les femmes qui commencèrent la gloire de la France. L'art vivra sous la plume de l'auteur de *Lélia*. L'insulte à la rectitude de la vie ne saurait aller plus loin, il est vrai; mais madame Sand fait descendre sur l'abîme son talent, comme j'ai vu la rosée tomber sur la mer Morte. Laissons-la faire provision de gloire pour le temps où il y aura disette de plaisirs. Les femmes sont séduites et enlevées par leurs jeunes années; plus tard elles ajoutent à leur lyre la corde grave et plaintive sur laquelle s'expriment la religion et

le malheur. La vieillesse est une voyageuse de nuit : la terre lui est cachée ; elle ne découvre plus que le ciel.

Montausier, que la différence de religion avait empêché d'épouser Julie d'Angennes pendant plusieurs années, rompit par son mariage la première société de l'hôtel de Rambouillet. La *Guirlande de Julie*, un peu fanée, est arrivée jusqu'à nous ; la *Violette* y fait entendre encore sa langue parfumée. Madame de Montausier, à cinquante ans révolus, se laissait aller à la faiblesse de dire : « Quand j'étais en couches ce printemps. »

Lorsqu'on a à raconter une série d'événements, et qu'on pousse son récit jusqu'à la mort des personnages, on parvient à cette gravité des enseignements qui résulte des variations de la vie. La marquise de Rambouillet mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, en 1665. Il y avait déjà longtemps qu'elle n'existait plus, à moins de compter des jours qui ennuient tout le monde. Elle avait fait son épitaphe :

Et si tu veux, passant, compter tous ses malheurs,
Tu n'auras qu'à compter les moments de sa vie.

Tel est le secret de ces moments qui passent pour heureux.

Madame de Montausier expira le 13 avril 1671,

à l'âge de 64 ans. Nommée gouvernante des enfants de France lors de la grossesse de Marie-Thérèse d'Autriche, ensuite dame d'honneur de la reine lorsque la duchesse de Navailles donna sa démission, elle fut effrayée de l'apparition de M. de Montespan, ce mari de l'Alcmène de Molière, qu'elle crut voir dans un passage obscur et qui la menaçait. Julie d'Angennes se reprochait la flatterie de son silence. Responsable des devoirs que lui imposait le nom de son mari, elle semblait avoir ouï l'apostrophe de l'orateur aux cendres de Montausier : « Ce tombeau s'ouvrirait, » ses cendres se ranimeraient pour me dire : » Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne » mentis jamais pour personne? » Madame de Montausier se retira, languit pendant trois années, puis elle disparut : on entendit à peine se refermer sa tombe.

Hélas! une des plus belles renommées commencées à l'hôtel de Rambouillet s'ensevelit à Grignan, à la source de son immortalité. Madame de Sévigné ne s'était pas fait illusion sur sa jeunesse, comme madame de Montausier. Elle écrivait à sa fille : « Je vois le temps accourir et » m'apporter en passant l'affreuse vieillesse. » Elle écrivait encore à ses enfants : « Vous voilà » donc à nos pauvres Rochers. » Et c'était là

qu'avait habité longtemps madame de Sévigné elle-même. La lettre datée de Grignan, du 29 mars 1696, quatre ans avant la mort de Rancé, regarde le jeune Blanchefort, « *disparu comme une fleur* » *que le vent emporte.* » Cette lettre est une des dernières de l'épistolaire; plainte du vent qui passe sur un tombeau. « Je mérite, dit-elle, » d'être mise dans la hotte où vous mettez ceux » qui vous aiment, mais je crains que vous n'ayez » point de hottes pour ces derniers. » Ces hottes ne pèsent guère; elles ne portent que des songes. On se plaît mélancoliquement à voir dans quel cercle roulaient les idées dernières de madame de Sévigné. On ne dit pas quelle fut sa parole fatidique ; on aimerait à avoir un recueil des derniers mots prononcés par les personnes célèbres ; ils feraient le voculaire de ces régions énigmatiques des sphinx par qui en Égypte l'on communique du monde au désert.

A Rome, qu'avait habitée madame des Ursins, alliée de madame de Rambouillet, madame des Ursins ne se pouvait résoudre à retourner proscrite et vieille : « Occupée du monde, dit Saint-» Simon, de ce qu'elle avait été et de ce qu'elle » n'était plus, elle eut le plaisir de voir madame » de Maintenon, oubliée, s'anéantir dans Saint-» Cyr. »

Et pourtant M. le duc de Noailles vient de faire de Saint-Cyr une restauration admirable. En nous parlant du plaisir que devait trouver madame des Ursins à prolonger ses jours parmi des ruines, Saint-Simon regardait apparemment comme plaisir la plus dure des afflictions, le survivre. Heureux l'homme expiré en ouvrant les yeux : il meurt aux bras de ces femmes du berceau, qui ne sont dans le monde qu'un sourire!

Des débris de cette société se forma une multitude d'autres sociétés qui conservèrent les défauts de l'hôtel de Rambouillet sans en avoir les qualités. Rancé rencontra ces sociétés; il n'y put gâter son esprit, mais il y gâta ses mœurs; il eut plusieurs duels, à l'exemple du cardinal de Retz, s'il faut en croire quelques écrits dont on doit néanmoins se défier.

L'hôtel d'Albret et l'hôtel de Richelieu furent les deux grandes dérivations de cette première source, d'où sortirent l'hôtel de Longueville et l'hôtel de madame de La Fayette, en attendant les jardins de La Rochefoucauld, que j'ai vus encore entiers dans la petite rue des Marais. On tenait ruelle ; Paris était distribué en quartiers qui portaient des noms merveilleux; on les peut voir dans le Dictionnaire des Précieuses. Le faubourg Saint-Germain s'appelait la Petite Athènes; la

place Royale, la place Dorique ; le Marais, le quartier des Scholies ; l'île Notre-Dame, la place de Délos. Tous les personnages du commencement du XVIIe siècle avaient changé d'appellation : témoin le discours de Boileau sur les *héros de roman*. Madame d'Aragonnais était la princesse *Philoxène;* madame d'Aligre, *Thélamyre;* Sarrasin, *Polyandre ;* Conrard, *Théodamas;* Saint-Aignan, *Artaban ;* Godeau le *mage de Sidon*.

Loin de là, vers le Marais, se trouvait une autre société qui en prenait le nom, et dont les personnages se mêlaient parfois à ceux de l'hôtel de Rambouillet. Là régnait le grand Condé, et passait Molière. On y rencontrait La Rochefoucauld, Longueville, d'Estrées, La Châtre. Condé avait quitté les *petits-maîtres*, ses premiers compagnons, et n'apprenait plus à monter à cheval avec Arnauld d'Andilly. Molière puisa dans une conversation avec Ninon, qui se trouvait là, la peinture de l'hypocrite dont il fit ensuite *le Tartufe*.

Ninon, puisque je l'ai nommée, paraîtrait cependant n'avoir pas été connue de Rancé. Elle était impie; de là la faveur dont elle a joui dans le XVIIIe siècle ; philosophe et courtisane, c'était la perfection. On a fait trop de bruit de la fidélité que mademoiselle de Lenclos mit à rendre un dépôt : cela prouve qu'elle ne volait pas. Son in-

crédulité passait sous la protection de son esprit ; il fallait qu'elle en eût beaucoup pour que mesdames de La Suze, de Castelnau, de La Ferté, de Sully, de Fiesque, de La Fayette, ne fissent aucune difficulté de la voir. Madame de Maintenon, n'étant encore que madame Scarron, était liée avec elle; elle voulut l'appeler à Saint-Cyr. La comtesse Sandwich la recherchait ; la reine Christine, s'efforçant de l'emmener à Rome, l'appelait l'illustre Ninon ; Port-Royal prétendit la convertir : « Vous savez, disait-elle à Fontenelle, le parti que » j'aurais pu tirer de mon corps; je pourrais en» core mieux vendre mon âme. » Madame de Sévigné a fait connaître les amours de son fils : elle le blâme d'avoir livré à Ninon les lettres de la Champmeslé, par la raison que dans le mal même il faut avoir de l'honneur. Ninon ne se contenta pas d'une conquête dans la famille de Chantal, elle étendit son pouvoir sur trois générations.

On partageait les bienvenus de Ninon en plusieurs classes, les *martyrs*, les *favoris* et ceux qui attendaient leur bonheur de la fortune : son désintéressement ne la rendait pas insensible à la munificence de ses esclaves. Elle habitait sa maison, rue des Tournelles, maison que l'on montre encore; elle passa quelque temps dans les environs de Saint-Germain des Prés. Dans le carême

de 1651, on jeta un os par la fenêtre de Ninon; cet os tomba sur un prêtre. Ce prêtre assura que l'on avait tué deux hommes là dedans et que l'on y mangeait de la viande. Ninon envoya Candale et Mortemart parler au bailli dans la juridiction duquel se trouvait une partie du faubourg Saint-Germain : l'affaire s'arrangea.

Ninon assurait que Fourreau, traitant fort riche, était mal portant, et qu'elle lui avait vu un javart. Villearceaux, qui guettait Ninon à travers une fenêtre, voulut courir chez elle dans un accès de jalousie; croyant prendre son chapeau, il s'enfonça sur la tête une aiguière d'argent qu'on eut mille peines à retirer. Villearceaux étant tombé malade, Ninon coupa ses cheveux et les lui envoya. Elle eut un fils de Villearceaux. Ce fils, ignorant sa naissance, devint amoureux de sa mère et se poignarda : anecdote suspecte. Ninon avait exclu Chapelle de sa société pour son ivrognerie; Chapelle jura que pendant un mois il ne se coucherait pas sans être ivre et sans avoir fait une chanson contre Ninon.

Les œuvres de Saint-Évremont renferment huit lettres de mademoiselle de Lenclos, écrites à l'exilé qui, n'ayant pu obtenir un tombeau dans sa patrie, a un mausolée à Westminster. Saint-Évremont apercevait Paris à l'envers, du fond de

Londres; il est vrai qu'il avait auprès de lui le chevalier de Grammont; et, comme Français, l'*Écossais* Hamilton, sans compter les belles Italiennes Mazarini dont il était épris. Les lettres de Ninon sont fines de style et de goût :

« Je défie, dit-elle à Saint-Evremont, je défie » Dulcinée de sentir avec plus de joie le souvenir » de son chevalier. Votre lettre a été reçue comme » elle le mérite, et la *triste figure* n'a point dimi- » nué le mérite des sentiments. Je suis touchée » de leur force et de leur persévérance. Conser- » vez-les, à la honte de ceux qui se mêlent d'en » juger. Je crois comme vous que les rides sont » les marques de la sagesse. Je suis ravie que vos » vertus extérieures ne vous attristent point : je » tâche d'en user de même. Vous avez un ami » gouverneur de province, qui doit sa fortune à » ces agréments. M. de Turenne ne voulait vivre » que pour le voir vieux. »

Madame de Sévigné aurait-elle parlé plus agréablement de ses *vertus extérieures ?* Ninon écrit encore à Saint-Évremont : « Nous mériterons les » louanges de la postérité par la durée de notre » vie et par celle de l'amitié. Je suis lasse quel- » quefois de faire toujours la même chose, et je » loue le Suisse qui se jeta dans la rivière par » cette raison. Mes amis me reprennent souvent

» sur cela, et m'assurent que la vie est bonne tant » que l'on est tranquille et que l'esprit est sain. ». La force du corps donne d'autres pensées; on » préférerait sa force à celle de l'esprit, mais tout » est inutile quand on ne saurait rien changer. »

Nous venons d'entendre parler de Turenne. Voici La Fontaine :

« J'ai su que vous souhaitiez La Fontaine en » Angleterre : on n'en jouit guère à Paris; sa tête » est bien affaiblie. C'est le destin des poëtes : » le Tasse et Lucrèce l'ont éprouvé. Je doute qu'il » y ait eu du philtre amoureux pour La Fontaine; » il n'a guère aimé de femmes qui en eussent pu » faire la dépense. »

Le siècle de Louis XIV achève de défiler derrière ce transparent tendu par la main d'une nouvelle habitante de Céa.

On n'a jamais bien su la cause de la disgrâce du correspondant de Ninon et de l'implacabilité de Louis XIV. La lettre politique citée par Saint-Simon, malgré la susceptibilité du roi (fort naturelle après les troubles de sa minorité), ne saurait être la vraie cause de la disgrâce; il faut qu'il y ait eu quelque blessure secrète : Saint-Évremont avait été lié avec Fouquet, et Fouquet touchait aux lettres de madame de La Vallière.

Les lettres de Saint-Évremont, en réponse à

mademoiselle de Lenclos, sont agréables sans être naturelles. On reconnaissait parmi les étrangers ces éclats détachés de la planète de la France, et qui formaient de petites sphères indépendantes de la région dans laquelle elles tournaient. Il est à peu près certain que Saint-Évremont est l'auteur de la conversation du père Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt.

Grotte d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

Chaulieu chantait ainsi dans un moment de rêverie; peut-être avait-il en pensée le souvenir de Ninon, lorsqu'il s'écriait :

Dieu ! ce soir qu'Iris est belle !
Son cœur, dit-elle, est à moi :
Passons la nuit avec elle ;
Mais comptons peu sur sa foi.

L'*Anacréon du Temple*, ainsi qu'on appelait Chaulieu, parlant de la vieille mademoiselle de Lenclos, assurait que l'amour s'était retiré jusque dans ses rides; toute cette jeune société avait plus de quatre-vingts ans. Voltaire, au sortir du collége, fut présenté à Ninon. Elle lui laissa deux

mille francs pour acquérir des livres, et apparemment le cercueil que l'Égypte faisait tourner autour de la table du festin. Ninon, dévorée du temps, n'avait plus que quelques os entrelacés, comme on en voit dans les cryptes de Rome. Les temps de Louis XIV agrandissaient tout. Que serait-ce aujourd'hui que Ninon?

Au moment que paraît Ninon, se lève un nouvel astre, madame Scarron. Elle demeurait avec son mari vers la rue du Mouton. Scarron, étant au Mans, s'était enduit de miel, et roulé dans un tas de plumes; il avait jouté dans les rues en façon de coq. Tout cul-de-jatte qu'il était, il épousa mademoiselle d'Aubigné, belle et pauvre, née dans les prisons de la conciergerie de Niort, élevée au Château-Trompette où Agrippa d'Aubigné avait été transféré. Elle revenait d'Amérique; son père Agrippa y avait passé. L'amiral de Coligni avait voulu autrefois, dans les Florides, fonder une colonie.

Selon Segrais, mademoiselle d'Aubigné fut recherchée dans son enfance par un serpent : Alexandre est au fond de toute l'histoire. Retirée chez madame de Villette, calviniste, et chez madame de Neuillant, avare, madame de Maintenon commandait dans la basse-cour. Ce fut par ce gouvernement que commença son règne. L'auteur du

Roman comique produisit sa femme à l'aide du chevalier de Méré, qui appelait la femme de son joyeux ami sa *jeune Indienne.* Madame Scarron éleva d'abord les bâtards de Louis XIV et de madame de Montespan, dans une maison isolée, au milieu de la plaine de Vaugirard. Ce qui lui fournit occasion de voir seule Louis XIV; elle trouva une route à travers les habitudes du roi; elle lui donnait les plaisirs de l'indépendance et ceux de la retenue. Par cette route, elle arriva à devenir la femme de Louis XIV. Scarron fut chargé de la sorte d'une grande destinée : les nègres nourrissent pour leur maître ces élégantes créatures du désert qui ont le cou si long et si beau.

Au centre de la société commençaient les fêtes des Tuileries, bals, comédies, promenades en calèche. Les différents jardins de Fontainebleau paraissaient des jardins enchantés, et, comme on disait, les *déserts des champs Élysées.* Louis XIV suivait alors Madame, Henriette d'Angleterre, qui épousa Monsieur. Plaisirs le jour, promenades et repas jusqu'à deux ou trois heures après minuit dans les bois, avaient lieu, selon madame de Motteville, *d'une manière qui avait un air plus que galant.*

Mademoiselle de Montpensier raconte que l'on fut une fois trois jours à accommoder sa parure;

sa robe était chamarrée de diamants avec des houppes incarnat, blanc et noir : la reine d'Angleterre avait prêté une partie de ses diamants. Mademoiselle, qui se vantait de sa belle taille, de sa blancheur et de l'éclat de ses cheveux blonds, était laide; elle avait les dents noires, ce dont elle s'enorgueillissait comme d'une preuve de sa descendance. Sous le cardinal de Richelieu, Mademoiselle avait déjà paru dans le ballet du *Triomphe de la beauté :* elle représentait la Perfection; mademoiselle de Bourbon, l'Admiration; mademoiselle de Vendôme, la Victoire.

Les contrastes assaisonnaient ces joies. Mademoiselle, pendant la Fronde, après avoir saisi Orléans pour Monsieur, traversait le Petit-Pont à Paris : son carrosse s'accroche à la charrette que l'on menait toutes les nuits pleine de morts; elle ne fit que changer de portière, *de crainte que quelques pieds ou mains ne lui donnassent par le nez.* Durant cette révolution, on vivait dans la rue comme en 1792. Mademoiselle fit une visite à Port-Royal; elle projetait d'avoir dans son désert un couvent de carmélites.

Le cardinal de Retz était partout, prenant femme de toutes mains; il fréquentait l'hôtel de Chevreuse. Mademoiselle de Chevreuse *traitait ce qu'elle aimait comme ses jupes qu'elle mettait*

dans son lit quand elles lui plaisaient, et qu'elle brûlait par une pure aversion deux jours après. Enfin, au Marais et dans l'île Saint-Louis, demeuraient Lamoignon et d'Aguesseau, graves magistrats; on en égalisait le poids dans leur jeunesse avec un pain, lorsqu'une grosse cavale les portait l'un vis-à-vis de l'autre dans deux paniers. Henri III aimait à surprendre ces compagnies retirées, et s'asseyait au milieu d'elles sur un bahut.

Sociétés depuis longtemps évanouies, combien d'autres vous ont succédé! Les danses s'établissent sur la poussière des morts, et les tombeaux poussent sous les pas de la joie. Nous rions et nous chantons sur les lieux arrosés du sang de nos amis. Où sont aujourd'hui les maux d'hier? Où seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle importance pourrions-nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aime devient puissant. L'amour? il est trompé, fugitif ou coupable. La renommée? vous la partagez avec la médiocrité ou le crime. La fortune? pourrait-on compter comme un bien cette frivolité? Restent ces jours dits heureux qui coulent ignorés dans l'obscurité des soins domestiques, et qui ne laissent à l'homme ni l'envie de perdre ni de recommencer la vie.

Rancé avait l'entrée des salons que je viens de peindre par ses amis de la Fronde, personnages dont nous le verrons porter des lettres de recommandation à Rome. Le cardinal de Retz le logea chez lui près du Vatican. Champvallon, archevêque de Paris, était son familier. Champvallon avait l'habileté et l'audace des Sancy; il agréait à Louis XIV. On croit que le prince le choisit pour la célébration de son mariage avec madame de Maintenon. Celle-ci expia son ambition en osant écrire qu'elle s'ennuyait d'un roi qui n'était plus amusable. Champvallon contraria Bossuet dans l'assemblée du clergé en 1682. La mort de cet archevêque fut honteuse à Conflans, qu'il avait acheté et qui est resté à l'archevêché de Paris.

Rancé était encore le compagnon de Châteauneuf et de Montrésor, petit-fils de Brantôme. Il chassait avec le duc de Beaufort. Enfin il tenait à tous ces êtres futiles par les familiers de l'hôtel de Montbazon, où sa liaison avec la duchesse de Montbazon l'avait introduit,

Au sortir de la Fronde, l'abbé Le Bouthillier résidait tantôt à Paris, tantôt à Veretz, terre de son patrimoine et l'une des plus agréables des environs de Tours. Il embellissait chaque année sa châtellenie; il y perdait ses jours à la manière de saint Jérôme et de saint Augustin, comme quand

dans les oisivetés de ma jeunesse, je les conduisis sur les flots du golfe de Naples. Rancé inventait des plaisirs : ses fêtes étaient brillantes, ses festins somptueux; il rêvait de délices, et il ne pouvait arriver à ce qu'il cherchait. Un jour, avec trois gentilshommes de son âge, il résolut d'entreprendre un voyage à l'imitation des chevaliers de la Table ronde; ils firent une bourse en commun, et se préparèrent à courir les aventures : le projet s'en alla en fumée. Il n'y avait pas loin de ces rêves de la jeunesse aux réalités de la Trappe.

Ainsi que Catherine de Médicis, dont on voit encore la tour des sortiléges accolée à la rotonde du Marché au Blé, Rancé donna dans l'astrologie. Le fond de religion qu'il avait reçu de son éducation chrétienne combattait ses superstitions; les avertissements qu'il croyait recevoir des astres tournaient au profit de sa conversion future. De même que les anciens observateurs des révolutions sidérales, il connaissait les montagnes de la lune avant que les montagnes de la terre lui fussent connues. Un jour, derrière Notre-Dame, à la pointe de l'île, il abattait des oiseaux : d'autres chasseurs tirèrent sur lui du bord opposé de la rivière; il fut frappé; il ne dut la vie qu'à la chaîne d'acier de sa gibecière : « Que serais-je devenu, » dit-il, si Dieu m'avait appelé dans ce moment? »

Une autre fois, à Veretz, il entend des chasseurs dans les avenues de son château : il court, tombe au milieu d'une troupe d'officiers à la tête desquels était un gentilhomme renommé par ses duels. Rancé s'élance sur le délinquant et le désarme. « Il faut, disait après le braconnier noble, » que le ciel ait protégé Rancé, car je ne puis » comprendre ce qui m'a empêché de le tuer. » On trouve une autre version de cette aventure : Rancé à cheval fut couché en joue par des chasseurs; il n'était accompagné que d'un jockey, qu'on appelait alors un *petit laquais :* il se jette dans la bande, la fait reculer, et la force à lui faire des excuses.

Avant qu'il eût pris sa route en bas, son ambition le poussait à monter. Tonsuré le 21 décembre 1635, bachelier en théologie en 1647, licencié en 1649, il reçut en 1653 le bonnet de docteur de la faculté de Navarre; dès 1651 l'archevêque de Tours, dans l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas, lui avait conféré à la fois les quatre mineurs, le sous-diaconat et le diaconat; quelques mois après, le 22 janvier 1651, il fut ordonné prêtre.

L'imposition des mains étant faite, il ne restait plus qu'à passer à une cérémonie redoutable. J'ai entendu, au pied des Alpes vénitiennes, carillonner la nuit en l'honneur d'un pauvre lévite qui

devait dire sa première messe le lendemain. Pour Rancé, les ornements et les vêtements préparés à la lumière du jour, étaient magnifiques; mais soit qu'il fût saisi des terreurs du ciel, soit qu'il regardât comme des licences sacriléges celles qu'il avait obtenues, soit qu'il ressentît cette épouvante qui saisissait un trop jeune coupable quand la Rome païenne lui délivrait des dispenses d'âge pour mourir, Rancé s'alla cacher aux Chartreux. Dieu seul le vit à l'autel. Le futur habitant du désert consacra sur la montagne, à l'orient de Jérusalem, les prémices de sa solitude.

« Ce que le monde appelle les belles passions, » dit un des historiens de Rancé, occupait son » cœur : les plaisirs le cherchaient, et il ne les » fuyait pas. Jamais homme n'eut les mains plus » nettes, n'aima mieux à donner et moins à » prendre. »

L'abbé Marsolier, dont je rapporte les paroles, était chargé d'écrire la vie du réformateur par les ordres du roi et de la reine d'Angleterre. Les injonctions de ces majestés tombées impriment à l'expression du serviteur de Dieu ce quelque chose de tempérant et de grave qu'inspire l'infortune dans les hauts rangs.

Mazarin n'aimait pas les hommes qui sortaient de la Fronde; il aimait encore moins les protégés

de son devancier et s'opposait à l'avancement de Rancé; Rancé lui-même ne se prêtait pas à cet avancement, quand il n'y trouvait pas sa convenance. Peu de temps après avoir reçu la prêtrise, il refusa l'évêché de Léon; il n'en trouvait pas le revenu assez considérable, et la Bretagne était trop loin de la cour. Dom Gervaise raconte que la chasse était un de ses amusements favoris. « On l'a » vu plus d'une fois, dit-il, après avoir chassé » trois ou quatre heures le matin, venir le même » jour en poste de douze ou quinze lieues, soutenir » une thèse en Sorbonne ou prêcher à Paris avec » autant de tranquillité d'esprit que s'il fût sorti » de son cabinet. » Champvallon l'ayant rencontré dans les rues, lui dit : « Où vas-tu, l'abbé? que » fais-tu aujourd'hui? — Ce matin, répondit-il, » prêcher comme un ange et ce soir chasser comme » un diable. »

L'abbé de Marolles, dans ses Mémoires, cite Rancé : « Cet abbé, dit-il, de qui l'humeur est si » douce et l'esprit si éclairé, s'il avait plu au roi » de le nommer coadjuteur de monsieur l'archevêque de Tours, son oncle, son oncle en eût été » ravi, autant pour les avantages de son diocèse » que pour l'honneur de sa famille. » « L'archevêque crut d'abord, continue Marolles, que ce » n'était de ma part que pures civilités; mais

» comme il connut que j'y prenais quelque sorte » d'intérêt pour les grandes espérances que je » concevais de la capacité de l'abbé de Rancé, il » me remercia. » La mère de l'abbé de Marolles, dont il est ici question, allait à la messe dans un chariot mené par quatre chevaux blancs pris sur les Turcs, en Hongrie. Elle portait son fils à une fontaine qui coulait au travers d'une saulaie. Marolles mériterait que l'on parlât de lui, n'eût-il composé que ces vers; on ne voit pas qu'ils pussent être du Marolles, auteur des *Observations sur le Roland furieux* :

Que de plaisir de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en agitant leurs ailes,
Mille baisers se donner tour à tour;
Puis, tout ravies de leur grâce naïve,
Dormir auprès d'une source d'eau vive
Dont le doux bruit semble parler d'amour!

L'inclination militaire de Rancé le poussait dans les lieux d'escrime. Quand il parvenait à faire sauter le fleuret d'un prévôt d'armes, rien n'égalait sa joie.

L'habit de fantaisie de celui qui devait revêtir la bure, était un justaucorps violet d'une étoffe précieuse; il portait une chevelure longue et frisée, deux émeraudes à ses manchettes, un diamant de prix à son doigt. A la campagne ou à la chasse, on

ne voyait sur lui aucune marque des autels : « Il » avoit, continue Gervaise, l'épée au côté, deux » pistolets à l'arçon de sa selle, un habit couleur » de biche, une cravate de taffetas noir où pendoit » une broderie d'or. Si, dans les compagnies plus » sérieuses qui le venoient voir, il prenoit un » justaucorps de velours noir avec des boutons » d'or, il croyoit beaucoup faire et se mettre régu- » lièrement. Pour la messe, il la disait peu. »

Il reste quelques pages de Rancé, intitulées : *Mémoire des dangers que j'ai courus durant ma vie, et dont je n'ai été préservé que par la bonté de Dieu.* « A l'âge de quatre ans, dit l'auteur du » *Memento*, je fus attaqué d'une hydropisie, de » laquelle je ne guéris que contre le sentiment de » tout le monde. A l'âge de quatorze ans, j'eus la » petite vérole. Une fois, en essayant un cheval » dans une cour, l'ayant poussé plusieurs fois et » arrêté devant la porte d'une écurie, le cheval » m'emporta ; et, comme l'écurie était retranchée, » il passa deux portes : ce fut une espèce de mi- » racle que cela se pût faire sans me tuer. »

Suit cinq à six autres accidents de chevaux ; ils font honneur au courage et à la présence d'esprit de Rancé. J'ai vu des brouillons de la jeunesse de Bonaparte ; il jalonnait le chemin de la gloire comme Rancé le chemin du ciel.

Ces dangers, auxquels le hasard exposait Rancé, frappèrent un esprit sérieux chez qui des réflexions graves commençaient à naître. En s'attachant à une femme qui avait déjà franchi la première jeunesse, Rancé aurait dû s'apercevoir que la voyageuse avait achevé avant lui une partie de la route.

Le duc de Montbazon présidait un jour un assaut scolastique dans lequel l'abbé de Rancé était rudement mené. Fatigué des criailleries, le vieux duc se lève, s'avance au milieu de la salle en faisant jouer sa canne comme pour séparer des chiens, et dit en latin à Rancé : *Contra verbosos, verbis ne dimices ultra.* Montbazon, mort en 1644, à l'âge de quatre-vingt-six ans, était né en 1558, sous Henri II. Il avait vu passer la Ligue et la Fronde. Était-il dans la voiture de Henre IV lorsque celui-ci fut assassiné ? Le duc de Montbazon, corrompu par son temps, faisait confidence à sa femme de ses infidélités octogénaires. Devenu amoureux d'une joueuse de luth, il se prit de querelle avec la musicienne et la voulut jeter par la fenêtre. La force manqua à sa vengeance ; il retomba sur son lit près du volage fardeau que ne put soulever ni son bras ni sa conscience.

C'était à cette école qu'il endoctrinait sa femme âgée de seize ans, fille aînée de Claude de Bretagne, comte de Vertus, et de Catherine Fouquet

de La Varennes. Le comte de Vertus avait fait tuer chez lui, au château de Chantoie, Saint-Germain-La-Troche, amant de sa femme. La duchesse de Montbazon était religieuse lorsqu'elle épousa son mari. Le duc l'appelait sa *religieuse*. Il écrivait à la reine mère qu'il savait bien de quoi son âge le menaçait, mais que les bons exemples de S. M. retiendraient sa femme dans les bornes du devoir.

Il avait fait bâtir, à dix lieues de Paris, un château plein de tourelles et orné de cornes. Il montrait ce chef-d'œuvre aux curieux et ajoutait en se frappant le front : « J'ai trouvé ça dans ma tête. » Tandis qu'avec Bassompierre, sorti de la Bastille, il s'entretenait du passé, la duchesse de Montbazon s'occupait du présent. Elle disait qu'à trente ans on n'était bonne à rien et qu'elle voulait qu'on la jetât dans la rivière quand elle aurait atteint cet âge.

Hercule de Rohan, gouverneur de Paris, était veuf lorsqu'il épousa la fille du comte de Vertus. Il avait plusieurs enfants d'un autre lit, entre autres la duchesse de Chevreuse : de sorte que madame la duchesse de Montbazon était belle-mère de la duchesse de Chevreuse, quoique infiniment plus jeune que sa belle-fille.

Tallemant des Réaux assure que madame de

Montbazon était une des plus belles personnes qu'on pût voir; qu'à trente-cinq ans *elle défaisait toutes les autres au bal.* Le duc de Montbazon et Le Bouthillier le père étaient liés. Nous venons de voir comment le vieux duc vint au secours du fils dans un assaut scolastique.

Rancé, caressé dans la maison du duc, fut élevé sous les yeux de la jeune duchesse; il résulta de ce rapprochement une liaison. Le duc mourut en 1644; sa femme avait alors trente-deux ans et ne paraissait pas en avoir plus de vingt. Les relations de madame de Montbazon et de Rancé continuèrent; elles ne furent troublées qu'en 1657 par un accident. La duchesse se pensa noyer en traversant un pont qui se rompit sous elle. Le bruit de sa mort se répandit; on lui fit cette épitaphe :

Ci gît Olympe, à ce qu'on dit :
S'il n'est pas vrai, comme on souhaite,
Son épitaphe est toujours faite :
On ne sait qui meurt, ni qui vit.

Marie de Montbazon devint célèbre. On la trouve dans tous les libelles du temps. Aimée du prince de Condé, l'inconstante amie de Rancé fut souvent la rivale heureuse de madame de Longueville. Le duc de Beaufort était le serviteur de

madame de Montbazon. On ne se pouvait ouvrir à lui d'aucun secret important à cause de la duchesse, qui n'avait point de discrétion. Elle eut une excuse à faire à madame de Longueville au sujet de deux billets de madame de Fouquerolles adressés au comte de Maulevrier, et qui étaient tombés de la poche de celui-ci. Madame de Montbazon les trouva, prétendit qu'ils étaient de madame de Longueville et qu'ils regardaient Coligny. Madame de Montbazon les commenta avec toutes sortes de railleries. Cela fut rapporté à madame de Longueville, qui devint furieuse. La cour se divisa. Les *importants* prirent le parti de madame de Montbazon, et la reine se rangea du parti de madame de Longueville, sœur du duc d'Enghien, dernièrement vainqueur à Rocroi. Les *importants* étaient un parti composé de *quatre ou cinq mélancoliques qui avaient l'air de penser creux* (Retz). C'était madame de Cornuel qui les avait ainsi nommés, parce qu'ils terminaient leurs discours par ces mots : « Je m'en vais pour une » affaire d'importance. » Le duc de Beaufort, le héros des halles, leur donnait une certaine renommée vaille que vaille. « Il avait tué le duc de » Nemours, pleuré des hommes en public et des » femmes en secret, » dit Benserade.

Le cardinal Mazarin convertit des tracasseries

de femmes en une affaire d'État. Madame de Longueville exigeait une réparation, et Condé appuyait sa sœur; madame de Montbazon refusait toute satisfaction, et le duc de Beaufort la soutenait.

« Durant que j'étais à Vincennes, dit made-
» moiselle de Scudéri, vint madame de Montba-
» zon avec M. de Beaufort; il lui faisait voir toutes
» les incommodités de ce logement, triomphant
» lâchement du malheur d'un prince qu'il n'ose-
» rait regarder qu'en tremblant s'il était en
» liberté. »

Mademoiselle de Scudéri se souvient trop qu'elle a fait un beau quatrain sur la prison du grand Condé. Le duc de Beaufort osait regarder tout le monde en face; il avait même insulté Condé, et l'avantage de la branche bâtarde était resté aux illégitimes sur la branche cadette des légitimes.

Après maintes allées et venues pour concilier madame de Longueville et madame de Montbazon, on convint, d'après l'avis d'Anne d'Autriche et de Mazarin, des excuses que madame de Montbazon aurait à faire à madame de Longueville. Ces excuses furent écrites dans un billet attaché à l'éventail de madame de Montbazon. Madame de Montbazon, fort parée, entra dans la chambre de

la princesse; elle lut le petit papier attaché à son éventail :

« Madame, je viens vous protester que je suis » très-innocente de la méchanceté dont on m'a » voulu accuser; il n'y a aucune personne d'hon- » neur qui puisse dire une calomnie pareille. Si » j'avois fait une faute de cette nature, j'aurois » subi les peines que la reine m'auroit imposées; » je ne me serois jamais montrée dans le monde » et vous en aurois demandé pardon. Je vous sup- » plie de croire que je ne manquerai jamais au » respect que je vous dois et à l'opinion que j'ai » de la vertu et du mérite de madame de Lon- » gueville. »

La princesse répondit : « Madame, je crois » très-volontiers à l'assurance que vous me don- » nez de n'avoir nulle part à la méchanceté que » l'on a publiée; je défère trop au commandement » que la reine m'en a fait. »

« Madame de Montbazon prononça le billet, » dit madame de Motteville, de la manière du » monde la plus fière et la plus haute, faisant » une mine qui sembloit dire : « Je me moque de » ce que je dis. »

Les deux dames se retrouvèrent dans le jardin du Renard, au bout du jardin des Tuileries; madame de Longueville déclara qu'elle n'accep-

terait point la collation si sa rivale demeurait ; madame de Montbazon refusa de s'en aller. Le lendemain madame de Montbazon reçut un ordre du roi de se retirer dans une de ses maisons de campagne. Il y eut un duel entre M. de Guise et M. de Coligny, ensuite du démêlé.

Enfin Montbazon
A changé de maison,
Voulant à ce prix
S'approcher de Paris ;
Mais l'argent qu'elle a pris
Aigrit nos esprits.

Dans une chanson sur l'air, *Réveillez-vous, belle endormie*, on donne à madame de Montbazon : La Feuillade, Barbezieux, La Meilleraie, Vassenar et le comte d'Evreux. On trouvera mille autres turpitudes dans le recueil de Maurepas. C'étaient alors les libertés de la France.

La hardiesse de madame de Montbazon égalait la facilité de sa vie. Le cardinal de Retz, qui lâchait indifféremment des apophthegmes de morale et des maximes de mauvais lieux, écrivait ses Mémoires lorsqu'on croyait qu'il pleurait ses péchés. Il disait de madame de Montbazon « qu'il n'avait jamais vu personne qui eût montré dans le vice si peu de respect pour la vertu. » Quoique grande, les contemporains trouvaient qu'elle res-

semblait à une statue antique, peut-être à celle de Phryné; mais la Phryné française n'eût pas proposé, ainsi que la Phryné de Thespies, de faire rebâtir Thèbes à ses frais, pourvu qu'il lui fût permis de mettre son souvenir en opposition au souvenir d'Alexandre. Madame de Montbazon préférait, on vient de le voir dans les chansons, l'argent à tout; l'avarice refroidissait ses voluptés sans les arrêter. Rouville et Bullion négocièrent avec elle pour *cinq cents écus bourgeois.* Bullion est fort chansonné dans les recueils du temps; il avait établi le *sou* pour *livre.* En jouant sur les mots, on disait dans un détestable quatrain :

La mort a pris deux hommes au corps,
L'un étoit saoul, l'autre étoit ivre :
Ainsi au royaume des morts
On a passé le saoul pour l'ivre.

D'Hocquincourt, ayant fait révolter Péronne, écrivait à madame de Montbazon : « Péronne est à la belle des belles. » Il disait : « Je ne sais plus que faire pour gagner madame de Montbazon : si je la battais un peu? » Ayant gagné une femme de chambre, il se cacha sous le lit de la duchesse. Il ne fut pas aussi malheureux que Chastelard, fils naturel de Bayard, sans peur, non sans reproche. Chastelard fut décapité pour s'être caché

en Écosse sous le lit de Marie Stuart. Il avait fait une romance sur sa reine aimée :

Lieux solitaires
Et monts secrets
Qui seuls sont secrétaires
De mes piteux regrets.

Le vieux duc de Montbazon arrivé dans la chambre de la jeune duchesse sa femme, de petits chiens aboyèrent et découvrirent d'Hocquincourt; il s'en tira facilement avec un octogénaire, lequel ayant lu que saint Paul était un *vaisseau d'élection,* croyait que le saint voyageait dans un grand navire nommé *Élection,* et il disait à la reine : « Madame, laissez-moi aller; ma femme m'attend. Dès qu'elle entend un cheval, elle croit que c'est moi. »

Le cardinal de Retz, rapportant une conversation qu'il avait eue avec madame de Montbazon, relative à des défaillances du duc de Beaufort, dit : « J'étais accoutumé à ses discours, mais je » ne l'étais pas à ses douceurs. Elle était fort » belle : je proposai d'entrer dans le cabinet; on » me proposa pour préalable d'aller à Péronne. » Ainsi finirent nos amours. »

Il y aurait de l'injustice à ne pas placer en regard de ce tableau un pendant tracé d'une main

plus amie : c'est un religieux qui tient le pinceau :

« Dès que la jeune duchesse de Montbazon pa-
» rut à la cour, elle effaça par sa beauté toutes
» celles qui s'en piquaient. Tant que son mari
» vécut, sa sagesse et sa vertu ne furent jamais
» suspectes; se voyant affranchie du joug du ma-
» riage, elle se donna un peu plus de liberté.
» L'abbé de Rancé, alors âgé de dix-neuf à vingt
» ans, était déjà de l'hôtel de Montbazon. Il eut
» le don de plaire à la duchesse, et elle en sut faire
» une grande différence avec tous ceux qui fré-
» quentaient sa maison.

» M. de Rancé le père étant mort, son fils
» l'abbé, devenu le chef de sa maison à l'âge de
» vingt-six ans, le prit d'un grand vol; il parut
» dans le monde avec plus d'éclat qu'il n'avait
» jamais fait : un plus gros train, un plus bel
» équipage, huit chevaux de carrosse des plus
» beaux et des mieux entretenus, une livrée des
» plus lestes; sa table à proportion. Ses assiduités
» auprès de madame de Montbazon augmentèrent;
» il passait souvent les nuits au jeu ou avec elle;
» elle s'en servait pour ses affaires : une jeune
» veuve a besoin de ce secours. Cette familiarité
» fit bien des jaloux; on en pensa et l'on en dit
» tout ce qu'on voulut, peut-être trop.

» Il est vrai que, de tous ceux qui firent leur

» cour à madame de Montbazon, l'abbé de Rancé
» fut celui qui eut le plus de part à son amitié.
» Aussi c'était un ami véritable et effectif. Il sut
» en plusieurs occasions lui rendre des services
» très-considérables; la reconnaissance exigeait
» de cette dame toutes ces distinctions. Au reste
» ils gardaient toujours de grands dehors; ils évi-
» taient même de monter ensemble dans le même
» carrosse ; et pendant plus de dix ans qu'a duré
» leur commerce, on ne les y a jamais vus qu'une
» fois, encore étaient-ils si bien accompagnés
» qu'on ne pouvait s'en formaliser. Ainsi il y a
» quelque apparence que l'esprit avait plus de
» part à cette amitié que la chair.

» La reine Christine de Suède avait envoyé en
» France, en qualité d'ambassadeur, le comte de
» Tot. Il s'était adressé à M. Ménage pour voir ce
» qu'il y avait de plus considérable à la cour, et
» lui demanda enfin, si, par son moyen, il ne
» pourrait pas voir madame de Montbazon, dont il
» avait entendu dire tant de bien. M. Ménage, qui,
» en qualité de bel-esprit, avait accès auprès de
» cette dame, fut la trouver, et lui dit que l'am-
» bassadeur de Suède, ayant vu tout ce qu'il y
» avait de plus beau à Paris, croyait n'avoir rien
» vu s'il n'avait l'honneur de voir la plus belle
» personne du monde, qu'il lui demandait la per-

» mission de l'amener chez elle. « Qu'il vienne » après-demain, répondit la duchesse, et qu'il se » tienne ferme : je serai sous les armes. »

Tel est le récit de dom Gervaise. Madame de Montbazon ne vint point au rendez-vous. Déjà atteinte de la maladie qui l'emporta, elle ne parut sous les armes que devant la mort.

Malgré la dissimulation du peintre, on aperçoit le défaut principal de madame de Montbazon et le parti qu'elle savait tirer de son ami *véritable* et *effectif*.

Heureusement des femmes moins titrées rachetaient par leur désintéressement la rapacité des privilégiées de tabouret.

Renée de Rieux, autrement la *belle Châteauneuf*, aimée de Henri III, fut mariée deux fois : elle épousa d'abord *Antinotti*, qu'elle poignarda pour cause d'infidélité; ensuite *Attovitti* de Castellane, qui fut tué par le grand prieur de France. *Attovitti* eut le temps, avant d'expirer, d'enfoncer un stylet dans le ventre du grand prieur. Ces assassinats de l'aristocratie ne furent point punis; ils étaient alors du droit commun; on ne les châtiait que dans les vilains.

La belle Châteauneuf accoucha en Provence d'une fille qui fut tenue sur les fonts de baptême par la ville de Marseille. Puis Renée de Rieux

disparaît. Sa fille, Marcelle de Castellane, fut laissée sur la grève de Notre-Dame de la Garde comme une alouette de mer. Ce fut là que le duc de Guise, fils du Balafré, la rencontra. Il n'était pas beau, ainsi que son grand-père tué à Orléans, ou son père assassiné à Blois; mais il était hardi; il s'était emparé de Marseille pour Henri IV, et il portait le nom de Guise.

Marcelle de Castellane lui plut; elle-même se laissa prendre d'amour: sa pâleur, étendue comme une première couche sous la blancheur de son teint, lui donnait un caractère de passion. A travers ce double lis transpiraient à peine les roses de la jeune fille. Elle avait de longs yeux bleus, héritage de sa mère. Desportes, le Tibulle du temps, avait célébré les cheveux de Renée dans les *Amours de Diane.* Desportes chantait pour Henri III, qui n'avait pas le talent de Charles IX :

Beaux nœuds crêpés et blonds nonchalamment épars,
Mon cœur plus que mon bras est par vous enchaîné.

Marcelle dansait avec grâce et chantait à ravir; mais élevée avec les flots, elle était indépendante. Elle s'aperçut que le duc de Guise commençait à se lasser d'elle; au lieu de se plaindre, elle se retira. L'effort était grand; elle tomba malade, et,

comme elle était pauvre, elle fut obligée de vendre ses bijoux. Elle renvoya avec dédain l'argent que lui faisait offrir le prince de Lorraine : « Je n'ai » que quelques jours à vivre, dit-elle; le peu » que j'ai me suffit. Je ne reçois rien de personne, » encore moins de M. de Guise que d'un autre. » Les jeunes filles de la Bretagne se laissent noyer sur les grèves après s'être attachées aux algues d'un rocher.

Les calculs de Marcelle étaient justes; on ne lui trouva rien : elle avait compté exactement ses heures sur ses oboles; elles s'épuisèrent ensemble. La ville, sa marraine, la fit enterrer.

Trente ans après, en fouillant le pavé d'une chapelle, on s'aperçut que Marcelle n'avait point été atteinte du cercueil : la noblesse de ses sentiments semblait avoir empêché la corruption d'approcher d'elle, comme le ciel embaume le corps de ceux qu'il s'est réservés.

Lorsque le duc de Guise partit pour la cour, Marcelle qui possédait deux lyres, composa l'air et les rimes de quelques couplets; ils furent entendus au bord de cette mer de la Grèce, d'où nous viennent tant de parfums :

Il s'en va, ce cruel vainqueur,
Il s'en va plein de gloire;

Il s'en va, méprisant mon cœur,
Sa plus noble victoire.

Et malgré toute sa rigueur
J'en garde la mémoire.
Je m'imagine qu'il prendra
Une nouvelle amante.

Paroles de poésie et de langueur, voix d'un rêve oublié, chagrin d'un songe.

On pouvait facilement s'imaginer que madame de Montbazon prendrait le nouvel amant dont le trésor tenterait ses belles et infidèles mains.

Madame de Montbazon fut l'objet de la passion de Rancé jusqu'au jour où il vit flotter un cilice parmi les nuages de la jeunesse. « Tandis que je » m'entretiens de ces choses criminelles, dit un » anachorète, les abeilles volent le long des ruis- » seaux pour ramasser le miel si doux à ma langue » qui prononce tant de paroles injustes. »

D'après l'idée qu'on s'est formée généralement de Rancé, on ne verra pas sans étonnement ce tableau de sa première vie ; on ne peut douter de ces faits, puisqu'ils sont racontés par Le Nain lui-même, prieur de la Trappe, ami de Rancé ; il a resserré ces faits en peu de mots :

« Une jeunesse passée dans les amusements de » la cour, dans les vaines recherches des sciences, » même damnables, après s'être engagé dans l'état

» ecclésiastique sans autre vocation que son am-
» bition, qui le portait avec une espèce de fureur
» et d'aveuglement aux premières dignités de
» l'Église, cet homme, tout plongé dans l'amour
» du monde, est ordonné prêtre, et celui qui avait
» oublié le chemin du ciel est reçu docteur de
» Sorbonne. Voilà quelle fut la vie de M. Le Bou-
» thillier jusqu'à l'âge de trente ans, toujours dans
» les festins, toujours dans les compagnies, dans
» le jeu, les divertissements de la promenade ou
» de la chasse. »

C'est ce qu'en a dit deux cents ans après le cardinal de Bausset.

L'archevêque de Tours, l'ambitieux principal de sa famille, n'ayant pu obtenir son neveu Rancé pour coadjuteur, le fit nommer, en qualité d'archidiacre de Tours, député à l'assemblée du clergé, en 1645; en même temps l'archevêque donna sa démission de premier aumônier du duc d'Orléans, après avoir obtenu de Gaston que l'abbé Le Bouthillier serait pourvu de cette charge. L'assemblée du clergé dura deux ans. Rancé ne s'y montra que la première année; il y resserra les liens qui l'unissaient au cardinal de Retz, capable à lui seul d'empoisonner les plus heureuses natures; il parla en faveur de son ami. Mazarin disait : « Si » l'on voulait croire l'abbé de Rancé, il faudrait

» aller avec la croix et la bannière au-devant du » cardinal de Retz. » Rancé augmenta sa réputation dans cette assemblée en venant au secours de François de Harlay, archevêque de Rouen, depuis archevêque de Paris. Le clergé chargea l'abbé Le Bouthillier de surveiller, avec les évêques de Vence et de Montpellier, une édition grecque d'Eusèbe, ou, selon d'autres, de Sozomène et de Socrate. Il fut complimenté sur sa nomination de premier aumônier du duc d'Orléans ; il signa le formulaire, car il ne cessait de suivre les doctrines de Bossuet en différant de sa conduite. Comme parlementaire, il était fidèle à la cour. Des disputes s'élevèrent. Rancé s'opposa à diverses propositions ; il montrait une grande entente des affaires. Il déplut. On l'avertit de se retirer, ses jours ne paraissant pas en sûreté à ses amis. L'avis était faux, Mazarin ne faisait assassiner personne. L'abbé Le Bouthillier, après être allé remercier Gaston à Blois, se retira à Veretz ; il y continua ses joyeux passe-temps. Peu après arriva l'accident qui changea sa vie.

Il y a un silence qui plaît dans toutes ces affaires aujourd'hui si complétement ignorées : elles vous reportent dans le passé. Quand vous remueriez ces souvenirs qui s'en vont en poussière, qu'en retireriez-vous, sinon une nouvelle preuve

du néant de l'homme? Ce sont des jeux finis que des fantômes retracent dans les cimetières avant la première heure du jour.

LIVRE DEUXIÈME.

Il existe un traité de 230 pages in-12, imprimé à Cologne, chez Pierre Marteau, 1685; il porte deux titres : *Les véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe, avec quelques réflexions sur sa vie et sur ses écrits*, ou *les Entretiens de Timocrate et de Philandre sur un livre qui a pour titre : Les saints Devoirs de la vie monastique*. Je parlerai dans un autre endroit de cette seconde partie. Ce que j'en vais citer actuellement n'est introduit que par incidence. On lit :

« Je vous ai déjà dit que l'abbé de la Trappe
» étoit un homme galant et qui avoit eu plusieurs
» commerces tendres. Le dernier qui ait éclaté
» fut avec une duchesse fameuse par sa beauté,
» et qui, après avoir heureusement évité la mort

» au passage d'une rivière, la rencontra peu de » mois après. L'abbé, qui alloit de temps en temps » à la campagne, y étoit lorsque cette mort im- » prévue arriva. Ses domestiques, qui n'ignoroient » pas sa passion, prirent soin de lui cacher ce » triste événement, qu'il apprit à son retour. » « Il n'y a rien de vrai dans ce qu'on rapporte de » madame de Montbazon, dit le mémorialiste, » mais *seulement les choses qui ont donné cours* » *à une fiction*. Je l'ai demandé franchement à » M. de la Trappe, non pas grossièrement l'amour, » et beaucoup moins le bonheur, mais le fait, et » voici ce que j'ai appris. »

Et qu'a-t-il appris? L'autorité serait décisive, si la réponse était péremptoire. Au lieu de s'expliquer, le duc de Saint-Simon convole au récit des liaisons de Rancé avec les personnages de la Fronde. Il affirme du reste, comme dom Gervaise, que Marie de Bretagne fut emportée par la rougeole, que Rancé était auprès d'elle, qu'il ne la quitta point, et lui vit recevoir les sacrements. « L'abbé Le Bouthillier, ajoute-t-il, s'en alla après » à sa maison de Veretz, ce qui fut le commence- » ment de sa séparation du monde. » Cette fin de narration prouve à quel point Saint-Simon se trompait. Les contemporains admirateurs de Rancé semblent s'être donné le mot pour se taire

sur sa jeunesse : ils ne s'aperçoivent pas qu'ils diminuent la gloire de leur héros en rendant ses sacrifices moins méritoires. D'autant plus qu'ils en disent assez pour être entendus sur ce qu'ils omettent; tantôt annonçant qu'un religieux s'était enseveli à la Trappe, *pour avoir fait ce qui avait troublé Rancé*, tantôt que Rancé lui-même ne cessait de pleurer ses fragilités. « L'abbé de Rancé, » livré à toutes les séductions du monde, dit le » cardinal de Bausset, se précipita dans un genre » de vie peu conforme à la sainteté de son état, » et qui dégradait en quelque sorte le triomphe » qu'il avait obtenu sur son illustre émule... » L'abbé de Rancé expiait sous la haire et le cilice » les erreurs de sa jeunesse. » Maupeou, l'un des trois historiens contemporains de l'abbé de la Trappe, avait lu le récit de Larroque; il combat ce récit sans le détruire. La seule chose nouvelle qu'ils nous apprennent est l'exhortation faite par Rancé à la mourante : madame de Montbazon envoya un gentilhomme complimenter M. de Brienne, avec lequel elle était brouillée.

Maupeou avait fait un ouvrage exprès contre Larroque. Rancé, informé de l'intentien du curé de Nonancourt, se hâta de lui écrire : « Votre ou» vrage, monsieur, relèvera la critique, donnera » sujet à des répliques, m'attirera un nombre in-

» fini d'ennemis sur les bras. Dieu sait combien
» j'ai d'estime et de considération pour vous; ce-
» pendant je suis pressé de vous conjurer de sup-
» primer la chose, s'il est possible. J'ai été si per-
» suadé que rien n'était meilleur que de garder le
» silence en cette occasion, que je n'ai point voulu
» que l'on imprimât ce que j'avais eu envie de
» mettre dans la préface de la seconde édition des
» *Éclaircissements*, quoiqu'il n'y eût rien de plus
» modéré. Je n'ai rien à ajouter à ce billet, mon
» cher monsieur, sinon que je ne puis vous avoir
» une obligation plus sensible que celle d'entrer
» dans ma pensée (1). » (17 mars 1686.)

La vivacité avec laquelle Rancé écrit à Maupeou décèle des souvenirs alarmés. Le P. Bouhours, que l'abbé de La Chambre appelait l'*empereur des Muses*, réfute aussi les *Véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe* dans son quatrième dialogue, pages 528 et 529 : c'est toujours de l'humeur sans preuves. Madame de Sévigné disait en parlant du révérend critique : « *L'esprit lui sort de tous les cotés.* »

Marsolier, deuxième écrivain de la vie de Rancé, garde le silence; mais Le Nain, le troisième, le plus complet, le plus sûr écrivain de cette vie, a

(1) Maupeou, tom. 1er, pag. 581.

entendu parler de Larroque. Pierre Le Nain mourut à l'âge de soixante-treize ans, sous-prieur de la Trappe; il était frère puîné du grand Tillemont. Ami et confident de Rancé, au livre III, chap. IX de la Vie du réformateur de la Trappe, il écrit :

« Outre tous ces libelles, il en parut un autre » composé par un huguenot, sous ce titre : *les Motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe.* » Mais l'auteur des *Homélies familières* sur les » Commandements de Dieu, tome III, page 378, le » réfute admirablement par ces paroles : Je sais » qu'un ministre hérétique a fait ce qu'il a pu pour » décrier un saint abbé; mais je sais bien aussi » que toute la France et les pays circonvoisins ont » regardé ce misérable livre comme un libelle » diffamatoire, et son auteur comme un imposteur, qui fonde toutes ses calomnies sur les » jugements les plus téméraires qui se puissent » imaginer : comme si, pour détruire les vertus » les plus éclatantes et les plus solides, il n'y avait » qu'à dire témérairement qu'elles n'ont point » d'autres sources que l'orgueil de celui qui les » pratique. » Le Nain se débarrasse ainsi de la réponse. Les amplifications de l'auteur des *Homélies familières* sont naturelles, mais elles ne détruisent aucune assertion.

Sur le fait isolé lâché par une plume protes-

tante, il est tombé une avalanche de malédictions catholiques. Colère à part, on peut nier les erreurs avancées sur la jeunesse de Rancé, mais on ne peut nier des relations qu'atteste toute l'histoire. On a craint sans doute, en montrant Rancé pécheur, d'ébranler l'autorité des exemples de sa vertu. Cependant saint Jérôme et saint Augustin n'ont-ils pas puisé leurs dernières forces dans leurs premières faiblesses? Un aveu franc aurait délivré Rancé pour toujours des calomnies. On ne l'accusait pas directement de la faute, il est vrai, car il eût fallu accuser toute la terre; mais on s'en prenait à la vie entière d'un homme pour se soulager de ce qu'il taisait. Il faut dire néanmoins que le silence de Rancé est effrayant, qu'il jette un doute dans les meilleurs esprits. Un silence si long, si profond, si entier, est devant vous comme une barrière insurmontable. Quoi! un homme n'a pas pu se démentir un seul instant! quoi! le silence absolu pourrait passer pour une vérité! Cet empire d'un esprit sur lui-même fait peur. Rancé ne dira rien, il emportera toute sa vie dans son tombeau. Il faut trembler devant un tel homme.

Ainsi ni ceux qui rejettent l'anecdote de Larroque, ni ceux qui l'accueillent, n'apportent aucune preuve de leur négation ou de leur affirmation. Les incrédules n'ont pour eux que l'invrai-

semblance du cercueil trop court : il était si facile en effet de l'allonger pour donner l'espace nécessaire à cette belle tête qui s'était si souvent inclinée sur le sein de la vie! Mais supposez avec Saint-Simon, comme il l'insinue, que la décollation ne fut que l'œuvre d'une étude anatomique, tout s'expliquerá. Il ne serait pas impossible qu'après le décès de madame de Montbazon, Rancé eût obtenu la relique qu'il avait adorée. Marguerite de Valois et la duchesse de Nevers firent embaumer les têtes de Coconnas et de La Môle, leurs amants décapités, et *elles les gardèrent parmi les marques de leur amour*. (Journal de Henri III.)

Tous les poëtes ont adopté la version de Larroque, tous les religieux l'ont repoussée ; ils ont eu raison, puisqu'elle blessait la susceptibilité de leurs vertus, puisqu'ils ne pouvaient pas détruire le récit de Larroque par un démenti appuyé d'un document irrécusable. Mais au lecteur indifférent il est permis, à défaut de preuves positives, d'examiner des preuves négatives J'ai déjà fait remarquer que Marsolier se tait sur madame de Montbazon, silence favorable à l'opinion de Larroque. Ce même chanoine, Marsolier, ajoute cette réflexion à son silence. « La mort et la disgrâce de » plusieurs personnes avec lesquelles Rancé avait » de forts attachements le touchèrent. Un vide

» affreux, dit-il, occupait mon cœur toujours in-
» quiet et toujours agité, jamais content. Je fus
» touché de *la mort de quelques personnes* et de
» l'insensibilité où je les vis dans ce moment ter-
» rible qui devait décider de leur éternité. Je me
» résolus de me retirer dans un lieu où je pusse
» être inconnu au reste des hommes. »

Dans les corridors de la Trappe, entre diverses inscriptions, on lisait celle-ci empruntée de saint Augustin : *Retinebant nugæ nugarum et vanitates vanitatum antiquæ amicæ meæ.* Dans une de ses pensées, Rancé remarque que : « ceux qui
» meurent, bien ou mal, meurent souvent plus
» pour ceux qu'ils laissent dans le monde que pour
» eux-mêmes. »

Bossuet, transmettant à Rancé les oraisons funèbres de la reine d'Angleterre et de madame Henriette, lui mande : « J'ai laissé l'ordre de vous
» faire passer deux oraisons funèbres qui, parce
» qu'elles font voir le néant du monde, peuvent
» avoir place parmi les livres d'un solitaire, et
» qu'en tout cas il peut regarder comme deux
» têtes de mort assez touchantes. » — Bossuet connaissait-il ce que l'on racontait de madame de Montbazon ? Faisait-il allusion à la tête de cette femme, en envoyant deux autres têtes s'entretenir avec elle ?

La sorte de plaisanterie formidable qu'il se permet, ne semble-t-elle pas avoir des rapports avec la légèreté de la première vie de Rancé et la sévérité de sa seconde vie ?

On prétend qu'on montrait à la Trappe la tête de madame de Montbazon dans la chambre des successeurs de Rancé ; ce que les solitaires de la Trappe ressuscitée rejettent : les souvenirs conservés autrefois ne voyaient peut-être pas le front de la victime aussi dépouillé que la mort l'avait fait. On trouve ce passage dans le récit des courses du chevalier de Bertin : « Nous voici main-
» tenant à Anet. La petite statue de Diane de
» Poitiers en pied n'est point sans doute aussi
» intéressante que la tête même de madame de
» Montbazon apportée à la Trappe par l'abbé de
» Rancé et conservée dans la chambre de ses suc-
» cesseurs. »

Enfin les indications des poëtes ne sont pas à négliger. La muse n'a pas manqué aux traditions de la Trappe : madame de Tencin, née en 1681 (et qui par conséquent avait vécu dix-neuf ans contemporaine de Rancé), écrivit les *Mémoires du comte de Comminges*, à travers lesquels passent des souvenirs : madame de Montbazon est changée en cette Adélaïde, solitaire mystérieux qui se fait reconnaître à l'ardeur avec laquelle il creuse

son tombeau. Qui avait donné naissance à ce genre d'idées? Ce sont là d'autres ressorts que les inventions forcenées et les idées difformes qui font maintenant des contorsions dans les ténèbres. Le nom de Comminges est emprunté de celui de l'évêque avec lequel Rancé se promenait sur les Pyrénées. Il arrive souvent qu'on rappelle des personnages étrangers pour cacher des rapports directs; un nom qui tourmente la mémoire s'y glisse sous mille déguisements. On a une aventure contée par Maupeou, de deux frères épris de la même femme et qui après s'être battus, vécurent plusieurs années à la Trappe sans se reconnaître; on a une romance de Florian sur Lainval et Arsène; on a une héroïde de Colardeau qui retrace la mort de madame la duchesse de Montbazon :

Je fuis vers ma demeure, éperdu, tourmenté :
La tête et le cercueil étaient à mon côté...

Rancé avait fait peindre à la Trappe saint Jean Climaque poussant des gémissements, et sainte Marie Égyptienne assistée par saint Sozyme. Il composa pour ces deux tableaux des inscriptions. Dans l'épigramme de douze vers latins adressée à la pénitente, on lisait :

Ecce, columba gemens, sponsi jam sanguine lota.

Il faut ajouter à ces semi-indications le désespoir de Rancé, et ce sera au lecteur à se former une opinion. Les annales humaines se composent de beaucoup de fables mêlées à quelques vérités : quiconque est voué à l'avenir a au fond de sa vie un roman, pour donner naissance à la légende, mirage de l'histoire.

Dès le jour de la mort de madame de Montbazon, Rancé prit la poste et se retira à Veretz : il croyait trouver dans la solitude des consolations qu'il ne trouvait dans aucune créature. La retraite ne fit qu'augmenter sa douleur : une noire mélancolie prit la place de sa gaieté, les nuits lui étaient insupportables ; il passait les jours à courir dans les bois, le long des rivières, sur les bords des étangs, appelant par son nom celle qui ne lui pouvait répondre.

Lorsqu'il venait à considérer que cette créature, qui brilla à la cour avec plus d'éclat qu'aucune femme de son siècle, n'était plus, que ses enchantements avaient disparu, que c'en était fait pour jamais de cette personne qui l'avait choisi entre tant d'autres, il s'étonnait que son âme ne se séparât pas de son corps.

Comme il avait étudié les sciences occultes, il essaya les moyens en usage pour faire revenir les morts. L'amour reproduisait à sa mémoire ornée

le sacrifice de Simeth, cherchant à rappeler un infidèle par un des noms d'un passereau consacré à Vénus; il invoquait la nuit et la lune. Il eut toutes les angoisses et toutes les palpitations de l'attente : madame de Montbazon était allée à l'infidélité éternelle; rien ne se montra dans ces lieux sombres et solitaires que les esprits se plaisent à fréquenter (1).

Toutefois, si Rancé n'eut pas les visions des poëtes de la Grèce, il eut une vision chrétienne : il se promenait un jour dans l'avenue de Veretz; il lui sembla voir un grand feu qui avait pris aux bâtiments de la basse-cour : il y vole; le feu diminue à mesure qu'il en approche; à une certaine distance, l'embrasement disparaît et se change en un lac de feu au milieu duquel s'élève à demi corps une femme dévorée par les flammes. La frayeur le saisit; il reprend en courant le chemin de la maison; en arrivant, les forces lui manquent; il se jette sur un lit : il était tellement hors de lui qu'on ne put dans le premier moment lui arracher une parole (2).

Dom Jean-Baptiste de Latour, prieur de la Trappe, avait écrit une vie de Rancé : il était

(1) Dom Gervaise : *Jugement critique, mais équitable, des Vies de feu M. l'abbé de Rancé*, pag. 160 et suiv.

(2) Maupeou.

resté de ce travail quelques copies manuscrites dont on a cité des passages, entre autres celui-ci : » Pendant que je suivais l'égarement de mon cœur » (c'est Rancé qui parle), j'avalais non-seulement » l'iniquité comme de l'eau, mais tout ce que je » lisais et entendais du péché ne servait qu'à me » rendre plus coupable. Enfin le temps bienheu- » reux arriva où il plut au Père des miséricordes » de se tourner vers moi. Je vis à la naissance du » jour le monstre infernal avec lequel j'avais vécu; » la frayeur dont je fus saisi à cette terrible vue » fut si prodigieuse que je ne puis croire que j'en » revienne de ma vie. »

Rancé eut recours à la pénitence : la mère Louise, religieuse de la Visitation de Tours, lui indiqua pour directeur le père *Séguenot.*

Cette mère Louise n'était autre que Louise Roger de la Mardelière, appelée la *belle Louison,* jadis maîtresse de Gaston : « Louison, dit made- » moiselle de Montpensier parlant de son enfance, » était brune, bien faite, agréable de visage et de » beaucoup d'esprit. Je dis à madame de Saint- » Georges : « Si Louison n'est pas sage, je ne la » veux point voir, quoique mon papa l'aime. » » Madame de Saint-Georges me répondit qu'elle » l'était tout à fait. »

C'était à cette mère Louise que Rancé s'adressa

d'abord. Partout, dans le changement de mœurs qui s'opérait, des pénitentes échappées du monde avaient dressé des embûches pour s'emparer des repentirs, comme il y avait des pécheresses qui cherchaient à retenir les déserteurs. A la Visitation se trouvaient les écueils d'une première existence : la mère Louise possédait plus de deux cents lettres de Rancé, lettres qui étaient sans doute la partie de la vie de Rancé sur laquelle il serait si curieux d'avoir des renseignements. De la direction du P. Séguenot, Rancé passa sous la conduite du P. de Mouchy, homme instruit et bien né.

Des avertissements sous différentes formes arrivaient de toutes parts à Rancé. Dans les *Obligations des chrétiens*, il raconte cette agréable histoire :

« Un jour je joignis un berger qui conduisoit » un troupeau dans une grande campagne, par un » temps qui l'avoit obligé à se retirer à l'abri d'un » grand arbre pour se mettre à couvert de la pluie » et de l'orage. Il me dit que ce lui étoit une con» solation de conduire ses bêtes simples et inno» centes, et qu'il ne voudroit pas quitter la terre » pour aller dans le ciel s'il ne croyoit y trouver » des campagnes et des troupeaux à conduire. »

A Veretz, au lieu de se plaire dans l'ancienne maison de ses délices, Rancé fut choqué de sa ma-

gnificence. Les meubles éclataient d'argent et d'or, les lits étaient superbes. La Mollesse même s'y serait trouvée trop à l'aise, dit un classique du temps. Les salons étaient ornés de tableaux de prix, les jardins délicieusement dessinés. C'était trop pour un homme qui ne voyait plus rien qu'à travers ses larmes. Il mit la réforme partout. La frugalité remplaça le luxe de sa table; il congédia la plupart de ses domestiques, renonça à la chasse et s'abstint du dessin, art qu'il aimait. On avait des paysages de sa façon et des cartes de géographie (1).

Quelques amis, revenus de même que Rancé à des pensées chrétiennes, s'associèrent à lui pour commencer ces mortifications dont il devait donner de si grands exemples; il semblait jouer à la pénitence pour l'apprendre avant de la pratiquer : on assiste avec intérêt à cette conquête de l'homme sur l'homme : « Ou l'Évangile me trompe, » répétait-il, ou cette maison est celle d'un ré- » prouvé. »

Rappelé un moment à Paris pour une affaire, il se logea à l'Oratoire. C'était un travail continuel pour lui d'échapper à ces pensées qu'il avait nourries si longtemps : un grand solitaire en fut

(1) Dom Gervaise.

atteint dans des sépulcres; saint Jérôme portait, pour noyer ses pensées dans ses sueurs, des fardeaux de sable le long des steppes de la mer Morte. Je les ai parcourues moi-même, ces steppes, sous le poids de mon esprit. Deux tentatrices cherchèrent Rancé. Elles lui dirent qu'elles n'étaient point à comparer à la belle personne qu'il pleurait, mais qu'elles avaient pour lui des sentiments qui ne le cédaient en vivacité à aucun de ceux qu'il avait inspirés. Rancé se munit d'un crucifix et s'enfuit.

On conseilla à Rancé de se consacrer aux missions. Aller aux Indes, errer dans les rochers de l'Himalaya, et il y avait là des analogies avec la grandeur et la tristesse du génie de Rancé; mais il était appelé ailleurs.

Poussé par ses malheurs, retenu par ses habitudes, Rancé n'avait point encore renoncé à ses emplois. Le temps de son quartier de service, comme aumônier du duc d'Orléans, était revenu; il se rendit à Blois. Il avait déjà hasardé auprès du prince des idées de retraite : l'entrée en religion de la *mère Louise* avait mûri dans Gaston ces idées. La maîtresse convertie priait à la Visitation, à Tours, pour faire une violence à la miséricorde de Dieu. Il fut convenu que Gaston se retirerait au château de Chambord avec douze de ses plus

fidèles serviteurs. Rancé fut choisi pour accompagner le prince.

Le Bouthillier possédait, près du parc de Chambord, un prieuré de l'ordre de Grammont. Ce prieuré était desservi par sept ou huit religieux. On n'apercevait pas de cet endroit le faîte de l'édifice qui devait éclater du rire immortel de Molière. « Le roi, dit le chevalier d'Arvieux, ayant » voulu faire un voyage à Chambord pour y pren- » dre le divertissement de la chasse, voulut don- » ner à sa cour celui d'un ballet; et comme l'idée » des Turcs qu'on venait de voir à Paris était en- » core toute récente, il crut qu'il serait bon de » les faire paraître sur la scène. Sa Majesté m'or- » donna de me joindre à MM. de Molière et de » Lulli pour composer une pièce de théâtre où » l'on pût faire entrer quelque chose des habille- » ments et des manières des Turcs. Je me rendis » pour cet effet au village d'Auteuil, où M. de » Molière avait une maison fort jolie. Ce fut là » que nous travaillâmes à cette pièce de théâtre » que l'on voit dans les œuvres de Molière, sous » le titre du *Bourgeois gentilhomme.* »

Cette pièce fut en effet jouée à Chambord devant Louis XIV, pour la première fois, le 14 octobre 1670.

Quand on arrive à Chambord, on pénètre dans

le parc par une de ses portes abandonnées; elle s'ouvre sur une enceinte décrépite et plantée de violiers jaunes; elle a sept lieues de tour. Dès l'entrée on aperçoit le château au fond d'une allée descendante. En avançant sur l'édifice, il sort de terre dans l'ordre inverse d'une bâtisse placée sur une hauteur, laquelle s'abaisse à mesure qu'on en approche. François Ier, arrière-petit-fils de Valentine de Milan, s'était enseveli dans les bois de la France, à son retour de Madrid; il disait comme son aïeule : *Tout ne m'est rien, rien ne m'est plus*. Chambord rappelle les idées qui occupaient le roi-soldat dans sa prison; femmes, solitudes, remparts.

Quand le roi sortit de France,
En malheur il en sortit :
Il en sortit le dimanche,
Et le lundi il fut pris.

Chambord n'a qu'un escalier double afin de descendre et monter sans se voir ; tout y est fait pour les mystères de la guerre et de l'amour. L'édifice s'épanouit à chaque étage; les degrés s'élèvent accompagnés de petites cannelures comme des marches dans les tourelles d'une cathédrale. La fusée, en éclatant, forme des dessins fantastiques qui semblent avoir retombé sur l'édifice : cheminées carrées ou rondes enjolivées de fétiches

de marbre, semblables aux poupées que j'ai vu retirer des fouilles à Athènes. De loin l'édifice est une arabesque; il se présente comme une femme dont le vent aurait soufflé en l'air la chevelure; de près cette femme s'incorpore dans la maçonnerie et se change en tours; c'est alors Clorinde appuyée sur des ruines. Le caprice d'un ciseau volage n'a pas disparu; la légèreté et la finesse des traits se retrouvent dans le simulacre d'une guerrière expirante. Quand vous pénétrez en dedans, la fleur de lis et la salamandre se dessinent dans les plafonds. Si jamais Chambord était détruit, on ne trouverait nulle part le style premier de la renaissance, car à Venise il s'est mélangé.

Ce qui rendait à Chambord sa beauté, c'était son abandon : par les fenêtres j'apercevais un parterre sec, des herbes jaunes, des champs de blé noir : retracements de la pauvreté et de la fidélité de mon indigente patrie. Lorsque j'y passai, il y avait un oiseau brun de quelque grosseur qui volait le long du Cosson, petite rivière inconnue.

L'abbé Le Bouthillier se logea parmi les moines de son prieuré : de quelque côté qu'on ouvrît une fenêtre, on ne voyait que des bois. Le château, près duquel n'a pas même pu se former un village, est frappé de malédiction. Touché par le vainqueur de Marignan, prisonnier à Madrid, par nos

soldats dispersés après Waterloo, par les marques de notre attachement à nos rois avant les journées de juillet, on aperçoit partout des traces de gloire et de malheur. Les chiffres de la duchesse d'Étampes, devancière de la comtesse de Châteaubriand, attirent les yeux, traces périssables de beautés évanouies. François Ier, qui sentait l'inanité de ses plaisirs, avait gravé avec la pointe d'un diamant ces deux vers sur un carreau de vitre :

Souvent femme varie :
Mal habil qui s'y fie.

Jeux d'un prince qui avait fait déterrer Laure pour la regarder. Où est le carreau de vitre? Des Français s'associèrent dans le dessein d'acquérir pour Henri, non encore banni, un parc abandonné dans un royaume conquis par ses pères. Courier éleva la voix contre l'acquisition, et le jeune homme innocent, auquel il avait voulu arracher Chambord, a survécu.

Cet orphelin vient de m'appeler à Londres, j'ai obéi à la lettre close du malheur. Henri m'a donné l'hospitalité dans une terre qui fuit sous ses pas. J'ai revu cette ville témoin de mes rapides grandeurs et de mes misères interminables, ces places remplies de brouillards et de silence, d'où émergèrent les fantômes de ma jeunesse. Que de temps

déjà écoulé depuis les jours où je rêvais René dans Kingsington jusqu'à ces dernières heures ! Le vieux banni s'est trouvé chargé de montrer à l'orphelin une ville que mes yeux peuvent à peine reconnaître.

Réfugié en Angleterre pendant huit années, ensuite ambassadeur à Londres, lié avec lord Liverpool, avec M. Canning et avec M. Croker, que de changements n'ai-je pas vus dans ces lieux, depuis Georges III, qui m'honorait de sa familiarité, jusqu'à cette Charlotte que vous verrez dans mes Mémoires ! Que sont devenus mes frères en bannissement ? Les uns sont morts, les autres ont subi diverses destinées : ils ont vu comme moi disparaître leurs proches et leurs amis. Sur cette terre où l'on ne nous apercevait pas, nous avions cependant nos fêtes et surtout notre jeunesse. Des adolescentes, qui commençaient la vie par l'adversité, apportaient le fruit semainier de leur labeur afin de s'éjouir à quelques danses de la patrie. Des attachements se formaient; nous priions dans des chapelles que je viens de revoir et qui n'ont point changé. Nous faisions entendre nos pleurs le 21 janvier, tout émus que nous étions d'une oraison funèbre prononcée par le curé émigré de notre village. Nous allions aussi, le long de la Tamise, voir entrer au port des vaisseaux chargés

des richesses du monde, admirer les maisons de campagne de Richmond, nous si pauvres, nous privés du toit paternel ! Toutes ces choses étaient de véritables félicités. Reviendrez-vous, félicités de ma misère? Ah! ressuscitez, compagnons de mon exil, camarades de la couche de paille, me voici revenu! Rendons-nous encore dans les petits jardins d'une taverne dédaignée pour boire une tasse de mauvais thé en parlant de notre pays : mais je n'aperçois personne; je suis resté seul !

Rancé va quitter Chambord, il faut donc que je quitte aussi cet asile où je crains de m'être trop oublié. Je vais retrouver la Loire non loin du parc abandonné; elle ne voit point la désolation de ses bords: les fleuves ne s'embarrassent point de leurs rives. Ne demandez pas à la Loire le nom des Guise dont elle a pourtant roulé les cendres. A cent cinquante lieues d'ici, je rencontrai, il y a huit mois, en terre étrangère, près du jeune orphelin, M. le duc de Lévis, fidèle héritier du compagnon de Simon de Montfort. Mirepoix était *maréchal de la Foi,* titre qui semble avoir passé à son dernier neveu. J'ai retrouvé aussi madame la duchesse de Lévis, qui porte le grand nom d'Aubusson; elle aurait pu écrire l'histoire de Philippine-Hélène, si elle n'avait des malheurs moins

romanesques à pleurer. Je n'étais pas, dans mon dernier voyage à Londres, reçu dans un grenier de Holborn par un de mes cousins émigrés, mais par *l'héritier des siècles*. Cet héritier se plaisait à me donner l'hospitalité dans les lieux où je l'avais si longtemps attendu. Il se cachait derrière moi comme le soleil derrière des ruines. Le paravent déchiré qui me servait d'abri me semblait plus magnifique que les lambris de Versailles. Henri était mon dernier garde-malade : voilà les revenants-bons du malheur. Quand l'orphelin entrait, j'essayais de me lever; je ne pouvais lui prouver autrement ma reconnaissance. A mon âge on n'a plus que les impuissances de la vie. Henri a rendu sacrées mes misères; tout dépouillé qu'il est, il n'est pas sans autorité : chaque matin, je voyais une Anglaise passer le long de ma fenêtre; elle s'arrêtait, elle fondait en larmes aussitôt qu'elle avait aperçu le jeune Bourbon : quel roi sur le trône aurait eu la puissance de faire couler de pareilles larmes? tels sont les sujets inconnus que donne le malheur.

A peine retourné de Chambord, un courrier dépêché de Blois vint apprendre à Rancé la maladie du duc d'Orléans. L'abbé se remit en route : Gaston était en danger; ce prince, si peu digne à Castelnaudary de la valeur du Béarnais, le parleur

8.

de la Fronde, ne trouva pas un mot sur ses lèvres à dire à la mort : un spectre se tenait debout au pied de son lit; Montmorency sans tête lui demandait le talion.

Rancé écrivit à Arnauld d'Andilly la lettre qu'on va lire, et que je dois encore à la politesse de M. de Montmerqué.

« Blois, 8 février 1660.

» Je n'aurois pas été tant de temps sans avoir
» l'honneur de vous escrire si la maladie et la
» mort de Monsieur ne m'en avoient empesché.
» Je vous avoue que, l'ayant assisté autant que je
» l'ai pu dans les derniers moments de sa vie, je
» suis tellement touché d'un spectacle si déplo-
» rable que je ne puis m'en remettre. On a ceste
» consolation qu'il est mort avec tous les senti-
» ments et toute la résignation qu'un véritable
» chrestien doit avoir en la volonté de son Dieu.
» Il reçut Nostre-Seigneur dès le commencement
» de son mal, et eut le soin lui-mesme de le de-
» mander une seconde fois pour viatique avec de
» grandes démonstrations d'une foy vive et d'un
» parfait mespris des choses du monde. Quelle
» leçon, Monsieur, pour ceux qui n'en sont pas
» détachés et pour ceux qui sont persuadés de

» son néant et qui travaillent pour s'en dépren-
» dre ! Ce pauvre prince dit le matin du jour de
» sa mort ces mesmes mots : *Domus mea domus*
» *desolationis ;* et comme on luy voulut dire qu'il
» n'estoit pas si mal qu'il pensoit, il répliqua :
» *Solum mihi super est sepulchrum ;* ensuite il
» demanda l'extrême-onction, et dit qu'il estoit
» résolu à la volonté de Dieu ; enfin je suis per-
» suadé qu'il luy a fait miséricorde. Je ne puis
» vous mander les circonstances de sa mort ;
» j'escris de Blois, malade d'un rhume qui me
» cause une oppression qui m'empesche d'escrire.
» Je vous supplie de demander à Dieu et de luy
» faire demander pour moy qu'il me fasse la grâce
» de retirer tout le bien et l'avantage que je dois
» d'une rencontre aussi touchante que celle-là
» l'est. Je reviens à la mort de ce pauvre prince :
» la désolation qui parut dans sa maison, qui re-
» tentissoit de plaintes et de gémissements au
» moment de sa mort, l'esprit humain ne se sçau-
» roit rien figurer de si pitoyable ; je confesse que
» j'en suis accablé de douleur. »

Rancé se montra dans cette occasion si touchant, que chacun faisait des vœux pour l'avoir auprès de soi au moment suprême. On croyait ne pouvoir bien mourir qu'entre ses mains, comme d'autres y avaient voulu vivre. Gaston avait

peine rendu le dernier soupir que ses familiers l'abandonnèrent. Rancé fut laissé presque seul auprès du cadavre. Il ne suivit pas le corps du prince à Saint-Denis; mais il présenta le faible cœur de Gaston aux jésuites de Blois : le cœur intrépide de Henri IV avait été porté aux jésuites de La Flèche. Le Bouthillier courut ensuite s'ensevelir au Mans, y demeura caché deux mois; il changea même de nom, comme s'il eût craint d'être reconnu et arrêté aux portes du ciel.

Le projet qu'il méditait depuis longtemps de soumettre sa conduite future au conseil des évêques d'Aleth et de Comminges lui revenait dans l'esprit. Il se résolut de l'accomplir. Le 21 juin 1660, il écrivit à la mère Louise : « Je pars demain à » l'insu de tous mes amis. » Il arriva à Comminges le 27 du même mois : après un tremblement de terre, ce fut de même que j'arrivai à Grenade en rêvant de chimères, après le bouleversement de la Véga.

L'évêque de Comminges était absent; Rancé l'attendit. Quand il revint, l'évêque commença une tournée diocésaine. Rancé l'accompagna.

Ils trouvèrent dans les cavernes environnantes des chrétiens qui avaient à peine figure humaine. L'évêque soulageait leur misère, les rassemblait, s'asseyait au milieu d'eux parmi les buis des ro-

chers. L'abbé de Rancé était touché, lorsqu'il songeait que le bon pasteur avait ainsi cherché les brebis égarées.

Un jour il se promenait seul avec l'évêque, dans un endroit fort solitaire, d'où l'on découvrait les plus hautes Pyrénées : « L'évêque remarqua » (j'emprunte le récit de Marsolier) que l'abbé » parcourait des yeux les montagnes avec une » attention qui le rendait distrait ; il y soupçonna » du mystère, ce fut ce qui l'obligea de lui dire » qu'il avait la mine de chercher un endroit où il » pût bâtir un ermitage. L'abbé rougit ; mais » comme il était sincère, il avoua que c'était en » effet sa pensée, et qu'il croyait qu'il ne pouvait » rien faire de mieux. « Si cela est, repartit l'é- » vêque, vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à » moi : je connais ces montagnes, j'y ai passé » souvent en faisant mes visites ; je sais des en- » droits si affreux et si éloignés de tout commerce » que, quelque difficile que vous puissiez être, » vous aurez lieu d'en être content. » L'abbé, » qui croyait que l'évêque parlait sérieusement, » le pressa avec cette vivacité qui lui était natu- » relle de lui faire voir ces endroits. « Je m'en » garderai bien, reprit l'évêque ; ces endroits sont » si tentants que si vous y étiez une fois il n'y au- » rait plus moyen de vous en arracher. » Après

avoir visité l'évêque de Comminges, Rancé retourna chez l'évêque d'Aleth. « Sa demeure est
» affreuse, écrivait Rancé, et entourée de hautes
» montagnes au pied desquelles est un torrent qui
» court avec beaucoup de bruit et de rapidité. »

Ces *endroits* de nos anciennes mœurs reposent. On aime à assister aux conversations de l'abbé de Rancé sur la légitimité des biens qu'on peut ou qu'on ne peut pas retenir, sur ce qu'il est permis de garder, sur ce qu'on est obligé de rendre, sur le compte de ses richesses que l'on doit à Dieu. Ces scrupules de conscience étaient alors les affaires principales; nous n'allons pas à la cheville du pied de ces gens-là; l'homme était estimé, quelle que fût sa condition : le pauvre était pesé avec le riche au poids du sanctuaire. Cette égalité morale lui servait à supporter les inégalités politiques. Bruno sur les Alpes, Paul dans la Thébaïde, ne voulurent pas plus sortir de leur retraite que Rancé n'aurait voulu quitter les Pyrénées; mais ces dernières montagnes avaient un danger : le soleil en était trop éclatant, et de leur sommet on découvrait les séjours d'Inès et de Chimène.

Longtemps après le voyage de Rancé, une chevrière âgée de douze ans, conduisant ses biques dans la paroisse d'Alan, diocèse de Comminges, tomba en s'écriant : « Jésus! » Une dame vêtue

de blanc lui apparut, lui dit : « Ne craignez rien. » Et elle la tira du précipice. La petite fille dit à la sainte Vierge (c'était elle) qu'elle avait perdu son chapelet. La sainte Vierge lui en donna un en lui recommandant d'ordonner à un prêtre de faire bâtir une chapelle au lieu où elle était tombée. L'évêque de Comminges, ancien hôte de Rancé, en écrivit à la Trappe. Rancé, du fond de son abbaye, conseilla l'érection d'une chapelle dédiée à Notre-Dame de Saint-Bernard, dont les ruines marquent aujourd'hui le premier pas de Rancé dans la solitude.

L'évêque de Comminges et l'évêque d'Aleth avaient combattu au commencement les desseins extrêmes de Rancé; ils lui conseillaient cette médiocrité, caractère de la vertu : « Vous, di-
» saient-ils, vous ne pensez qu'à vivre pour vous. »
L'évêque d'Aleth approuvait que Rancé se défît de sa fortune; mais il s'opposait à son penchant pour la solitude : « Ce penchant, répétait-il, ne
» vient pas toujours de Dieu; il est souvent in-
» spiré par un dégoût du monde, dégoût dont le
» motif n'est pas toujours pur. »

Convaincu en ce qui regardait le danger des biens, l'abbé ne se rendait pas également sur le point du désert; il cédait à l'égard de l'abandon de ses bénéfices : il convenait qu'un abbé com-

mendataire n'était pas dans l'esprit de l'Église ; mais il n'entendait parler qu'avec terreur d'une abbaye régulière. Il s'était souvent écrié : « *Moi,* » *me faire frocard !* » Il témoignait de ses perplexités en écrivant à ses amis : « Mes embarras » extérieurs sont les moindres embarras de ma » vie : je ne puis me défendre de moi-même. »

Tout est fragile : après avoir vécu quelque peu, on ne sait si l'on a bien ou mal vécu. L'évêque d'Aleth se maintint d'abord dans les opinions qui lui avaient mérité l'attachement de Rancé, il se souvenait d'avoir causé avec le futur solitaire à trois cents pas de la maison de l'évêque, au bord d'un gave, de même que les vieillards de Platon s'entretenaient des lois sur la montagne de Crète.

Baissez le ton de la lyre, changez les interlocuteurs, et le souffle du même torrent vous apportera des paroles qui seront remplies d'autres chimères. L'évêque d'Aleth persévéra plusieurs années dans les saines doctrines, puis arriva le moment fatal. Madame de Saint-Loup en écrivit à Rancé le 29 janvier 1697. Rancé, qui penchait vers sa fin, n'eut d'autre soulagement que de pleurer. L'évêque d'Aleth céda au docteur Arnault et à M. de Vaucelles, théologal d'Aleth. Il se retira dans les Pays-Bas et fut envoyé obscurément à Rome pour ses coreligionnaires sous le

nom de Valoni. L'infidélité avait perdu sa grandeur : Arius ne tombait plus du milieu du concile de Nicée entraînant avec lui une partie de la chrétienté.

A Veretz, où il revenait toujours, Rancé vit conjurés contre lui une famille nombreuse, des amis mécontents, des domestiques désolés. En voulant se réduire à la pauvreté, il éprouvait les difficultés qu'on rencontre à s'enrichir. On ne pouvait savoir ce qui le poussait ; car, depuis la mort de madame de Montbazon, jamais le nom de cette femme, excepté dans son premier désespoir, n'était sorti de sa bouche. On sentait en lui une passion étouffée qui jetait sur ses moindres actions l'intérêt d'un combat inconnu.

Ces souvenirs de la terre étaient une haine de la vie, devenue chez lui une véritable obsession. Sa désespérance de l'humanité ressemblait au stoïcisme des anciens, à cela près qu'il passait par le christianisme. Les platoniciens de l'école d'Alexandrie se tuaient pour parvenir au ciel; mais que de souffrances pour une pauvre âme, lorsqu'elle se débat dans cet état ! elle éprouve les divers mouvements du suicide, incertitude et terreur, avant qu'elle ait pris sa résolution.

« Je vous avoue, dit l'abbé de la Trappe dans » ses lettres, que je ne vois plus un seul homme

» du monde avec le moindre plaisir. Il y a tantôt
» six ans que je ne parle que de dégagement et de
» retraite, et le premier pas est encore à faire;
» cependant le cours de la vie s'achève, et l'on se
» réveille à la fin du sommeil, et l'on se trouve
» sans œuvre. Je désire tellement d'être oublié
» qu'on ne pense pas seulement que j'ai été. »

Il vendit sa vaisselle d'argent; il en distribua le montant en aumônes, se reprochant les retards qu'il avait mis à secourir les nécessiteux. Il avait deux hôtels à Paris, dont l'un s'appelait l'hôtel de Tours : il les donna à l'Hôtel-Dieu et à l'Hôpital général par acte passé devant les notaires Lemoine et Thomas. Pour dernier sacrifice il se défit de la terre de Veretz; mais par un reste de faiblesse il accorda la préférence aux offres d'un de ses parents : ce parent ne put réaliser la somme, et le marché fut rétrocédé à l'abbé d'Effiat, favori de Ninon. Les 100,000 écus que Rancé reçut de la vente furent à l'instant portés aux administrations des hôpitaux.

On lit des lettres modernes datées de Veretz : qui a osé écrire de ce lieu après le gigantesque pénitent? Dans les bois de Larçay, jadis propriété de Rancé, dans les parcs de Montbazon, parmi des noms qui rappelaient une ancienne vie, le 11 avril 1825, on trouva un cadavre. Le 10 d'avril,

le jour finissant, une voix fut entendue : « *Je suis un homme mort !* » Une jeune fille, cachée avec son amant dans de hautes bruyères, avait été témoin d'un meurtre. D'un autre côté, à demi vêtue, la veuve de Courier (c'était lui dont on avait retrouvé le cadavre), âgée de vingt-deux ans, descend la nuit parmi des personnages rustiques, comme une ombre délivrée. Les opinions de Courier à Veretz avaient réduit son intimité à des rivalités inférieures : chagrins qui n'intéressent personne, gémissements qui vont se perdre dans l'océan muet qui s'avance sur nous. Peut-être quelque grive redit-elle l'acte tragique dans les bois où Rancé avait promené ses misères. Courier avait écrit dans sa *Gazette du village* : « *Les rossignols chantent et l'hirondelle arrive.* » Enfant d'Athènes, il transmettait à ses camarades le chant du retour de l'hirondelle.

Courier, savant helléniste, esprit tumultueux, pamphlétaire à cheval, avait eu le malheur à Florence de tacher d'encre un feuillet de Longus : ensuite l'éditeur d'un passage perdu de *Daphnis et Chloé* était venu s'ensevelir dans les lieux qu'avait habités l'éditeur d'*Anacréon*.

Si les arbres sous lesquels fut tué Courier existent encore, qu'est-il resté dans ces ombrages, que reste-t-il de nous partout où nous passons ?

Paul-Louis Courier aurait-il cru que l'immortalité pouvait porter la haire et se rencontrer dans les larmes ? Le réformateur de la Trappe a grandi à Veretz; l'auteur du *Pamphlet des pamphlets* a diminué. La vie dans sa pesanteur descendit sur un esprit qui s'était dressé pour morguer le ciel. Chose remarquable! Courier, le philosophe, a fait ses adieux au monde par les mêmes paroles que Rancé, le chrétien, avait perdues dans les bois : « Détournez de moi le calice; la ciguë est amère. »

Veretz, au milieu du XVIIIe siècle, était la possession du duc d'Aiguillon, ministre de Louis XV. Ce ministre de perdition, comme tous les hommes d'alors, y fit imprimer à cinq ou sept exemplaires le *Recueil des pièces choisies*, pages obscènes et impies de madame la princesse de Conti. Le château de Veretz fut démoli pendant la révolution, piscine de sang où se lavèrent les immoralités qui avaient souillé la France. A Veretz et à la Trappe, Rancé a laissé ses deux parts : à Veretz la légèreté, l'irréligion, les mauvaises mœurs, suivies d'une destruction complète; à la Trappe la gravité, la sainteté, la pénitence, qui ont survécu à tout.

Après la vente de Veretz, Rancé se défit de ses bénéfices; il ne se réserva qu'une retraite

malsaine, pour y mourir, la Trappe. Lorsque Louis XIV prit les rênes de l'État, la France se divisa; les uns allèrent combattre l'étranger, les autres se retirèrent au désert. Trois solitudes demeurèrent en présence: la Chartreuse, la Trappe et Port-Royal. A l'abri derrière ses guerriers et ses anachorètes, la France respira. Le XVIII[e] siècle a voulu effacer Louis XIV, mais sa main s'est usée à gratter le portrait. Napoléon est venu se placer sous le dôme des Invalides pour assurer le gloire de Louis. On a eu beau faire les tableaux, les victoires de l'empire à Versailles, elles n'ont pu effacer les souvenirs des victoires du XVII[e] siècle. Napoléon a seulement ramené enchaînés à Louis XIV les rois que Louis XIV avait vaincus. Bonaparte a fait son siècle; Louis a été fait par le sien: qui vivra plus longtemps de l'ouvrage du temps ou de celui d'un homme? C'est la voix du génie de toutes les sortes qui parle au tombeau de Louis; on n'entend au tombeau de Napoléon que la voix de Napoléon.

Avant de nous parler des personnages qu'elle met en scène, la Grèce nous introduit sur le théâtre de leurs actions: Prométhée enchaîné s'entretient avec l'Océan; les sept chefs devant Thèbes jurent sur un bouclier noir; les Perses pleurent à l'apparition de l'ombre de Darius; Œdipe, roi,

paraît à la porte de son palais; Œdipe à Colone s'arrête près du bois des Euménides; prêt à quitter son exil, Philoctète s'écrie : « Adieu, doux » asile de ma misère ! »

Les écrivains de la Vie des Pères du désert, Grecs de naissance, ont été fidèles à cet ancien usage : ils nous montrent Paul, premier ermite, caché sous un palmier ; Antoine, premier solitaire, s'enfermant dans un sépulcre; Pacôme, premier instituteur des cénobites, assis sur une pierre à Thebennes. Nous n'irons pas si loin avec Rancé ; nous resterons près de Versailles : à trente lieues des escaliers de marbre de l'Orangerie, qui n'étaient pas encore souillés de sang, nous trouverons les austérités de la Thébaïde; et cependant le bruit de la cour nous parviendra comme le murmure des flots du siècle.

Qu'était-ce que la Maison-Dieu lorsque Rancé s'y retira?

La Maison-Dieu s'appelle aujourd'hui *la Trappe*: Trappe, dans le patois du Perche, signifie degré, vraisemblablement de *trapan*; Notre-Dame de la Trappe veut donc dire : Notre-Dame des Degrés.

L'abbaye de la Trappe fut fondée en 1122 par Rotrou, second de ce nom, comte du Perche. Rotrou avait fait vœu, en revenant d'Angleterre,

que, s'il échappait au naufrage dont il était menacé, il bâtirait une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge. Le comte, miraculeusement délivré, pour conserver la mémoire de son aventure, fit donner au toit de son église votive la forme d'un vaisseau renversé. Rotrou III, fils du fondateur, acheva les bâtiments de la chapelle, qui s'était changée en monastère. Rotrou III partit pour la première croisade; il rapporta de la Palestine des reliques qui furent déposées par son fils dans la basilique nouvelle, à laquelle il ne manqua rien de l'histoire de ces temps : vœu, naufrage, pèlerinage.

Louis VII était roi de France, et saint Bernard premier abbé de Clairvaux, lorsque l'abbaye de la Trappe fut fondée. Serlon IV, abbé de Savigny, la réunit à l'ordre de Cîteaux en 1144 : Saint-Germain des Prés se rebâtissait alors dans Paris; l'abbaye eut pour bienfaiteur Richard Hurel et ses fils, qui lui donnèrent la terre de Vastine. La Trappe fut protégée des papes Alexandre III, Clément III, Innocent III, Nicolas III, Boniface VIII, Jean XXI, Benoît XII. Saint Louis avait pris sous sa protection Notre-Dame de la Maison-Dieu de la Trappe, afin, dit la charte royale, que les religieux soient libres, paisibles, exempts de tous subsides, *sint liberi, quieti, exempti ab om-*

nibus subsidiis. Ce grand nom de saint Louis se mêle à toutes les origines de la monarchie. Saint Louis est le fondateur des monuments de l'Europe gothique, à compter de Notre-Dame de Paris jusqu'à la Sainte-Chapelle.

Par un ancien ménologe et par un relevé des tombes, on suppose dix-sept abbés depuis le premier abbé de la Trappe, dom Albode, jusqu'au cardinal Du Bellay, premier abbé commendataire, sous François Ier, en 1526.

Dom Herbert, abbé, s'étant croisé en 1212 avec Renaud de Dampierre et Simon de Montfort, fut pris par le calife d'Alep; il demeura trente ans esclave. Délivré enfin, il fonda l'abbaye des *Clairets* dans la dépendance de la Trappe. On s'arrête à l'épitaphe du seizième abbé à cause de son nom : Dom Robert *Rancé*. La *Gallia Christiana* ne fait pas mention de quelques-uns de ces derniers détails.

L'abbaye de la Trappe n'était point fortifiée à l'instar d'autres monastères de qui les abbés, comme Abbon de Paris, menaient vaillamment les mains : aussi pendant les deux siècles que les Anglais ravagèrent la France, la Trappe fut pillée plusieurs fois, notamment dans l'année 1410.

D'après les Pouillés, l'abbaye possédait les *Terres-Rouges*, les *bois de Grimonard*, le *chemin*

au Chêne-de-Bérouth, les *Bruyères*, les *Neuf-Étangs* et les ruisseaux qui en sortent. Par où passait le chemin au Chêne-de-Bérouth? D'où venait l'immortalité de ce chêne, immortalité qui ne dépassait pas son ombre? Les bruyères s'étendant vers cet horizon sont-elles les mêmes que celles mentionnées aux Pouillés? Je viens de les traverser; enfant de la Bretagne, les landes me plaisent, leur fleur d'indigence est la seule qui ne se soit pas fanée à ma boutonnière. Là s'élevait peut-être le manoir de la châtelaine; elle consuma ses jours dans les larmes, attendant son mari, qui ne revint point de la terre sainte avec l'abbé Herbert. Qui naissait, qui mourrait, qui pleurait ici? Silence! Des oiseaux au haut du ciel volent vers d'autres climats. L'œil cherche dans les restes de la forêt du Perche les campanilles abattues, il ne reste plus que quelques clochetons de chaume : bien que des *sings* annoncent encore la prière du soir, on n'entend plus à travers le brouillard retentir cette cloche nommée à Aubrac la cloche des *Perdus*, qui rappelle les errants, *errantes revoca.* Mœurs d'autrefois, vous ne renaîtrez pas, et si vous renaissiez, retrouveriez-vous le charme dont vous a parées votre poussière?

Il existe des procès-verbaux connus dans l'ordre des bénédictins sous le nom de *cartes de visite*,

c'est-à-dire cartes d'inspection : la carte de visite pour l'année 1685 est signée de Dom Dominique, abbé du Val-Richer. Elle décrit l'état de la Trappe avant la réforme de Rancé : les portes demeuraient ouvertes le jour et la nuit, et les hommes comme les femmes entraient librement dans le cloître. Le vestibule de l'entrée était si noir qu'il ressemblait beaucoup plus à une prison qu'à une Maison-Dieu. Ici il y avait une échelle attachée contre la muraille ; elle servait à monter aux étages dont les planchers étaient rompus et pourris ; on n'y marchait pas sans péril. En entrant dans le cloître, on voyait un toit devenu concave qui, à la moindre pluie, se remplissait d'eau ; les colonnes qui lui servaient d'appui étaient courbées : les parloirs servaient d'écuries.

Le réfectoire n'en avait plus que le nom. Les moines et les séculiers s'y assemblaient pour jouer à la boule lorsque la chaleur et le mauvais temps ne leur permettaient pas de jouer au dehors.

Le dortoir était abandonné; il ne servait de retraite qu'aux oiseaux de nuit; il était exposé à la grêle, à la pluie, à la neige et au vent ; chacun des frères se logeait comme il voulait et où il pouvait.

L'église n'était pas en meilleur état : pavés

rompus, pierres dispersées, les murailles menaçaient ruine. Le clocher était près de tomber : on ne pouvait sonner les cloches qu'on ne l'ébranlât tout entier.

Il n'y avait d'autres ruisseaux à la Trappe que ceux que forment les étangs successifs qui s'élèvent avec le terrain, ni d'autres prairies que les queues des étangs ; l'air n'était supportable qu'à ceux qui cherchaient à mourir. Des vapeurs s'élevaient de cette vallée et la couvraient. « Il est » malaisé, écrit Rancé à madame de Guise, que je » me tire de mes incommodités à l'âge que j'ai et » à l'air que nous habitons; c'est à la situation » toute seule du pays qu'il s'en faut prendre. Il a » plu à Dieu de nous y mettre ; il savait bien les » maux qui nous en devaient naître : qu'importe » où l'on vive, puisqu'il faut mourir ! »

Dom Le Nain raconte que « les esprits impurs » faisaient leur séjour dans le monastère et se » nourrissaient des excès qui y régnaient. Ils y » habitaient par troupes, n'y ayant là personne qui » les chassât. »

Dom Felibien ajoute la vie à ces descriptions, en y faisant voir la renaissance du culte chrétien.

« On voit d'abord en entrant ces paroles de Jé- » rémie, écrites sur la porte du cloître : *Sedebit* » *solitarius et tacebit.*

» L'église n'a rien de considérable que la sain-
» teté du lieu : elle est bâtie d'une manière gothi-
» que et fort particulière; elle ne laisse pas d'avoir
» quelque chose d'auguste et de divin ; le bout du
» côté du chœur semble représenter la poupe d'un
» vaisseau.

» Ce qui est digne de considération est la ma-
» nière dont ces religieux font l'office; car vous
» les voyez, d'une voix ferme et d'un ton grave,
» chanter les louanges de Dieu. Il n'y a rien qui
» touche le cœur et qui élève davantage l'esprit que
» de les entendre à matines. Leur église n'étant
» éclairée que d'une seule lampe, qui est devant
» le grand autel, l'obscurité, jointe au silence de
» la nuit, fait que l'âme se remplit de cette onc-
» tion sacrée répandue dans tous les Psaumes. Soit
» qu'ils soient assis, soit qu'ils soient debout, soit
» qu'ils s'agenouillent, soit qu'ils se prosternent,
» c'est avec une humilité si profonde, qu'on voit
» bien qu'ils sont encore plus soumis d'esprit que
» de corps. »

Sur une inscription de saint Bernard, placée dans les cloîtres de la Trappe, Ducis composa ces beaux vers :

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux !

De tous les biens du monde,
Dans ma grotte profonde,
Je ne veux plus que vous.

Qu'un vaste empire tombe,
Qu'est-ce au loin pour ma tombe,
Qu'un vain bruit qui se perd?
Et les rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert?

Quand l'abbé de Rancé introduisait la réforme dans son abbaye, les moines eux-mêmes n'étaient plus que des ruines de religieux. Réduits au nombre de sept, ce reste de cénobites était dénaturé par l'abondance ou par le malheur. Les moines, depuis longtemps, avaient mérité des reproches. Dès le XIe siècle, Adalbéron déclare « qu'un » moine est transformé en soldat. » En Normandie, un supérieur ayant prétendu admonester ses moines, fut flagellé par eux après sa mort. Abailard, qui tenta en Bretagne d'user de sévérité, se vit exposé au poison : « J'habite un pays barbare, » disait-il, dont la langue m'est inconnue; mes » promenades sont les bords d'une mer agitée, et » mes moines ne sont connus que par leur débau- » che. » Tout a changé en Bretagne, hors les vagues qui changent toujours.

Rancé courut de semblables dangers : aussitôt

qu'il eut parlé de réforme, on parla de le poignarder, de l'empoisonner, ou de le jeter dans les étangs. Un gentilhomme du voisinage, M. de Saint-Louis, accourut à son secours : M. de Saint-Louis avait passé sa vie à la guerre; le roi l'estimait, M. de Turenne l'aimait. Selon Saint-Simon, « c'é-
» tait un vrai guerrier, sans lettres aucunes, avec
» peu d'esprit; mais un sens le plus droit et le
» plus juste que j'aie vu à personne, un excellent
» cœur, et une droiture, une franchise et une fidé-
» lité admirables (1). » Rancé refusa la généreuse assistance, disant que les apôtres avaient établi l'Evangile malgré les puissances de la terre, et qu'après tout le plus grand bonheur était de mourir pour la justice.

L'abbé menaça ses religieux d'informer le roi de leur déréglement : ce nom du roi avait pénétré au fond des plus obscures retraites.

Jusqu'alors nous n'avions senti que le despotisme irrégulier des rois qui marchaient à regret avec des libertés publiques, ouvrages des états généraux, et exécutées par les parlements; mais la France n'avait point encore obéi à ce grand despotisme qui imposait l'ordre sans permettre d'en discuter les principes. Sous Louis XIV, la liberté

(1) Saint-Simon, tome V, p. 131.

ne fut plus que le despotisme des lois, au-dessus desquelles s'élevait, comme régulateur, l'inviolable arbitraire. Cette liberté esclave avait quelques avantages : ce qu'on perdait en franchises dans l'intérieur, on le gagnait au dehors en dominations : le Français était enchaîné, la France libre.

Les moines donnèrent à regret leur consentement à la réforme. Un contrat fut passé : 400 livres de pension furent accordées à chacun des sept demeurants, avec permission de rester dans l'enceinte de l'abbaye ou de se retirer ailleurs ; le contrat mutuel fut homologué au parlement de Paris, le 6 février 1663.

Rancé était toujours perplexe sur lui-même. Deux frères de l'Étroite-Observance, appelés de Perseigne, arrivèrent et prirent possession de la Trappe.

Un accident survenu le 1er novembre 1662 contribua à fixer la résolution de Rancé. Sa chambre, dans le monastère qu'il avait achevé de réparer, s'écroula et pensa l'écraser : « Voilà, s'écrie-t-il, » ce que c'est que la vie ! » Il se retira aussitôt dans un coin de l'église. Il entendit chanter le psaume : *Qui confidunt in Domino.* Frappé d'une lumière soudaine, il se dit : « Pourquoi crain-

» drais-je de m'engager dans la profession mo-
» nastique? » Les difficultés de son esprit s'évanouirent.

Il partit pour Paris, afin de demander au roi la permission de tenir en règle l'abbaye de la Trappe. Quelques hommes saints essayèrent de le détourner de sa résolution ; mais il dit à l'abbé de Prières, vicaire général de l'Étroite-Observance : « Je ne
» vois point d'autre porte à laquelle je puisse
» frapper pour retourner à Dieu que celle du cloî-
» tre; je n'ai d'autre ressource, après tant de dés-
» ordres, que de me revêtir d'un sac et d'un cilice
» en repassant mes jours dans l'amertume de mon
» cœur. »

L'abbé lui répondit : « Je ne sais, monsieur, si
» vous comprenez bien ce que vous demandez :
» *nescis quid petis*. Vous êtes prêtre, docteur de
» Sorbonne, d'ailleurs homme de condition; nourri
» dans la délicatesse et dans le luxe, vous êtes
» accoutumé à avoir grand train et à faire bonne
» chère; vous êtes en passe d'être évêque au pre-
» mier jour; votre tempérament est extrêmement
» faible, et vous demandez d'être moine, qui est
» l'état le plus abject de l'Église, le plus pénitent,
» le plus caché et même le plus méprisé. Il vous
» faudra dorénavant vivre dans les larmes, dans les
» travaux, dans la retraite, et n'étudier que Jésus

» crucifié. Pensez-y sérieusement. » Alors l'abbé de Rancé répondit : « Il est vrai, je suis prêtre; » mais j'ai vécu jusqu'ici d'une manière indigne » de mon caractère; je suis docteur, mais je ne » sais pas l'alphabet du christianisme; je fais » quelque figure dans le monde, mais j'ai été » semblable à ces bornes qui montrent les che- » mins aux voyageurs et qui ne se remuent ja- » mais. »

L'abbé de Prières fut vaincu.

Dans quelques lettres qu'a bien voulu me communiquer M. Cousin, Rancé fait l'histoire des combats qu'il eut à soutenir à cette époque. Les quatre premières s'étendent de l'an 1661 à l'an 1664; elles sont écrites à l'évêque d'Aleth.

« Je ne puis comprendre, dit-il, que j'aie la » hardiesse d'entreprendre une profession qui ne » veut que des âmes détachées, et que, mes pas- » sions étant aussi vivantes en moi qu'elles sont, » j'ose entrer dans un état d'une véritable mort. » Je vous conjure, monseigneur, de demander à » Dieu ma conversion dans une conjoncture qui » doit être la décision de mon éternité, et qu'après » avoir violé tant de fois les vœux de mon bap- » tême, il me donne la grâce de garder ceux que » je lui vais faire, qui en sont comme un renou- » vellement, avec tant de fidélité, que je répare

» en quelque manière les égarements de ma vie
» passée. »

Rancé écrivait à ses amis, le 13 avril 1663 :
« Je suis persuadé que vous serez surpris quand
» vous saurez la résolution que j'ai formée de
» donner le reste de ma vie à la pénitence. Si je
» n'étais retenu par le poids de mes péchés, plu-
» sieurs siècles de la vie que je veux embrasser ne
» pourraient satisfaire pour un moment de celle
» que j'ai passée dans le monde. »

L'abbé de Prières s'employa principalement auprès de la reine mère, afin d'obtenir du roi pour que Rancé pût tenir son abbaye en règle. Louis XIV agréa la requête, mais à la condition qu'à la mort de cet abbé régulier, la Trappe retournerait en commende. Le roi tenait aux traités de sa race. Le brevet fut expédié le 10 mai 1663, et envoyé à Rome pour être confirmé de Sa Sainteté. L'évêque de Comminges, ayant su que Rancé était à l'institution à Perseigne pour commencer son noviciat, l'alla trouver, et lui dit qu'il craignait que, dans son ardeur, il n'allât si loin que personne ne le pourrait suivre. L'abbé répliqua qu'il se modérerait, et il trompa l'évêque : conversation entre deux soldats; l'un a appris à mesurer le péril, l'autre ne l'a jamais calculé.

En 1662, Rancé était allé visiter la Trappe, et jeter un coup d'œil sur la solitude éternelle qu'il devait habiter. Il avait vu les étangs qui se retirent et s'élèvent en montant dans l'ancienne forêt du Perche, et dont plusieurs sont aujourd'hui supprimés. Il avait vu partout ces grandes feuilles solitaires qui flottaient sur les eaux comme un plancher, et à travers lesquelles les oiseaux aquatiques faisaient entendre quelques cris. Il hésita entre cette profonde retraite et son prieuré de Boulogne, qui lui plaisait, parce qu'il était dans des bois assez voisins de la mer; mais enfin il se décida pour la Trappe, à cause de certaine affinité secrète entre les solitudes de la religion et les solitudes de son passé. Il appela auprès de lui l'abbé Barbery.

Rancé, dans ces jours-là, écrivait à M. l'évêque d'Aleth : « Comme les choses que je quitte et ma » séparation des embarras extérieurs sont les » moindres attachements de ma vie, que je ne » puis me défaire de moi-même, puisque je me » trouve partout aussi misérable que je l'ai tou- » jours été, je vous supplie de demander à Dieu » ma conversion. »

L'évêque d'Aleth, nous l'avons vu, n'était pas un guide sûr. Dans la confusion des doctrines du temps, l'ami sur le bras duquel vous vous soute-

niez prenait au premier détour une autre route, et vous laissait là.

Rancé, sentant qu'il était environné de chancelants compagnons, se décida : il sortit des rangs, rompit la ligne; déserteur d'une armée qui ne le suivait pas, il alla droit de Paris à Perseigne apprendre la nouvelle profession qu'il s'était promis d'embrasser. L'abbé de Perseigne le reçut avec joie, mais avec tremblement. Au bout de cinq mois de noviciat, il se déclara chez Rancé une maladie dont il parle dans ses lettres, maladie d'autant plus dangereuse qu'elle avait été longtemps dissimulée. Les médecins le condamnèrent s'il ne quittait la vie monastique; l'abbé s'obstina, se fit transporter à la Trappe et guérit. Retourné à Perseigne, il écrivit à l'évêque d'Aleth : « Le
» temps de mes épreuves est près de finir : mon
» cœur n'en est pas moins rempli de misères. Je
» ne puis comprendre que j'aie la hardiesse de
» prendre une profession qui ne veut que des âmes
» détachées, et que, mes passions étant aussi vi-
» vantes en moi qu'elles le sont, j'ose entrer dans
» un état d'une véritable mort. »

Il fit un adieu général au monde. D'une course nouvelle, il s'élança après le Fils de Dieu, et ne s'arrêta qu'à la croix.

On l'employa utilement pour son ordre pendant

son noviciat. La réforme avait été établie au monastère de Champagne. Les moines résistaient ; la noblesse appuyait les moines : l'esprit frondeur n'était pas encore éteint : restait à rendre l'arrière-faix de la discorde. Ce moment de péril interrompit le noviciat de Rancé : on le fit courir au secours de l'Étroite-Observance. Vingt-cinq gentilshommes, conduits par le marquis de Vassé, sous prétexte d'une partie de chasse, se présentèrent à une abbaye dans le dessein d'en expulser le parti des réformés. Rancé arrivait; il leur demanda ce qu'ils voulaient : il fut reconnu par Vassé, auquel il avait rendu jadis un important service. Vassé courut à lui, l'embrassa, et consentit à laisser en paix les religieux.

Revenu à Perseigne, le prieur parla d'envoyer en Touraine l'abbé, dont le noviciat n'était pas encore achevé. Le postulant s'y refusa, disant que cette tournée l'exposerait à des *périls*. L'historien se sert deux fois de ce mot sans le comprendre : l'explication est que Veretz, tout vendu qu'il était, barrait le chemin ; les périls qui menaçaient Rancé étaient des souvenirs. Étonné de la résistance, le prieur manda à l'abbé de Prières que le nouveau moine lui paraissait un homme attaché à son sens. L'abbé de Prières voulut parler à Rancé; celui-ci alla le trouver à quatre lieues de Paris : le grand

conspirateur de solitude le charma; car l'abbé Le Bouthillier avait des bienséances difficiles à distinguer de la véritable humilité : un éclair de la vie passée de l'homme du monde plongeait dans les rudesses de la Foi.

Avant de prononcer ses vœux à Perseigne, Rancé retourna à la Trappe : il y lut son testament; il donne ce qui lui reste à son monastère. Il s'accuse d'avoir été, par son insouciance, la cause d'un grand nombre de malversations; il déclare parler sans exagération et sans excès; il proteste que sa confession est aussi sincère que s'il était devant le tribunal de Jésus-Christ; il abandonne à ses frères tous ses meubles; il leur remet particulièrement ses livres. « Si, par des » événements qu'on ne peut prévoir, dit-il, la ré- » forme cessait d'être à la Trappe, je donne ma » bibliothèque à l'Hôtel-Dieu de Paris pour être » vendue au profit des pauvres et des malades. »

Rancé a l'air d'avoir un pressentiment des malheurs qui fondirent un siècle et demi plus tard sur son abbaye. Il laissa sa bibliothèque à ses religieux, lui qui ne voulait pas qu'un moine s'occupât d'études !

Ici on aperçoit madame de Montbazon pour la dernière fois. Astre du soir, charmant et funeste, qui va pour toujours descendre sous l'horizon.

Aux dires de dom Gervaise, Rancé avait nombre de lettres de cette femme et deux portraits d'elle : l'un la représentait telle qu'elle était à son mariage, l'autre telle qu'elle était au moment où elle devint veuve. Ces secrets d'amour étaient confiés à la garde de la religion. La mère Louise avait, pour surveiller ces dépôts, la faiblesse et la force nécessaires, l'indulgence d'une femme qui a failli et le courage d'une femme qui se repent. Le matin même de ses vœux, Rancé écrivit à Tours pour donner l'ordre de jeter les lettres au feu et pour faire renvoyer les portraits à M. de Soubise, fils de madame de Montbazon (1). Rompre avec les choses réelles, ce n'est rien; mais avec les souvenirs! Le cœur se brise à la séparation des songes, tant il y a peu de réalité dans l'homme.

Une autre lettre écrite à la mère Louise, le 14 juin 1664, porte : « J'attends avec une humble » patience l'heureux moment qui doit m'immoler » pour toujours à la justice de Dieu. Tous mes » moments sont employés à me préparer à cette » grande action. Je n'apprends rien davantage, » sinon que l'odeur de mon sacrifice ne soit pas » agréable à Dieu; car il ne suffit pas de se don-

(1) Dom Gervaise, etc.

» ner, et vous savez que le feu du ciel ne descen-
» dait point sur le sacrifice de ce malheureux qui
» offrait à Dieu des victimes qui ne lui étaient
» point agréables. »

On n'a jamais fait attention à cette plainte, qui sort du cœur de Rancé comme de ces boîtes harmonieuses faites dans les montagnes, qui répètent le même son ; cette plainte n'indique point son objet, elle se confond avec les accusations dont le souffrant charge la vie. Résolu de s'ensevelir à la Trappe, Rancé fit d'abord un voyage à son prieuré de Boulogne, parce qu'il était au milieu des bois et qu'on y découvrait la mer, dernière image du monde ; puis il partit pour la Trappe pour s'ensevelir au milieu de ces jardins solitaires, comme jadis les souverains de Babylone.

Les expéditions de la cour de Rome pour tenir en règle l'abbaye de la Trappe arrivèrent. Rancé aurait voulu se régénérer avec dom Bernier, ancien religieux de la Trappe mal vivant jusqu'alors, et enfin touché de la grâce ; mais dom Bernier ne fut prêt que quatre mois plus tard. Le 26 juin 1664, Rancé fit profession, entre les mains de dom Michel de Guiton, commissaire de l'abbé de Prières, vicaire général, avec deux autres novices, dont l'un, appelé Antoine, avait été domestique

de Rancé. De serviteur qu'il était, Antoine devint l'égal de son maître dans les aplanissements du ciel. Quatre jours après, Pierre Felibien prit, au nom de l'abbé de Rancé, possession de l'abbaye de la Trappe en qualité d'abbé régulier. Rancé reçut la bénédiction abbatiale des mains de l'évêque irlandais d'Arda assisté de l'abbé de Saint-Martin de Séez. L'abbé de la Trappe se rendit dès le lendemain à son monastère. Et pourtant il écrivait à un de ses amis : « Ma disposition n'est » qu'une pure résignation à la Providence. Priez » pour moi. »

Ce premier séjour de Rancé à la Trappe ne fut pas long. Il faisait réparer de tous les côtés l'abbaye; mais tandis qu'il donnait des règlements nouveaux pour le chœur et la prière, que les charpentiers et les maçons s'empressaient, il fut appelé à Paris à l'assemblée générale des communautés régularisées. Ce jeune homme, naguère si dépendant de l'opinion du monde, se rendit au lieu de la réunion dans une charrette, comme un mendiant; affectation dont il ne put débarrasser sa vie. L'assemblée le nomma pour aller en cour de Rome plaider la cause de la réforme. Avant son départ, il s'aboucha avec le cardinal de Retz, qui s'était avancé jusqu'à Commercy. Ensuite Rancé retourna quelques jours à la Trappe. Il s'occupait

comme un humble frère. Il disait : « Sommes-
» nous moins pécheurs que les premiers religieux
» de Cîteaux? Avons-nous moins besoin de péni-
» tence? » On lui représentait que, plus faibles, on
ne pouvait plus pratiquer les mêmes austérités :
« Dites, répondait-il, que nous avons moins de
» zèle. » D'un consentement unanime les religieux
se privèrent de l'usage du vin et de celui du pois-
son ; ils s'interdirent la viande et les œufs. Ils s'in-
troduisit une manière honnête de parler et d'a-
gir les uns avec les autres ; ils respectaient en
eux l'homme racheté, s'ils méprisaient l'homme
tombé.

Dans la distribution du travail, une portion
d'un terrain inculte était échue à Rancé : au pre-
mier coup de bêche il rencontra quelque chose
de dur : c'étaient d'anciennes pièces d'or d'An-
gleterre. Il y en avait soixante, chacune valant
7 francs : ce fut un coup de Providence pour aider
Rancé à faire son voyage. Ayant convoqué ses moi-
nes, il leur fit ses adieux : « J'ai à peine le temps,
» leur dit-il, de vous remettre devant les yeux
» cette parole de saint Bernard : *Mon fils, si vous*
» *saviez quelles sont les obligations d'un moine,*
» *vous ne mangeriez pas une bouchée de pain*
» *sans l'arroser de vos larmes.* » Puis il ajouta :
« Je prie Dieu d'avoir pitié de vous comme de moi.

» S'il nous sépare dans le temps, qu'il nous réu-
» nisse dans l'éternité. »

Les religieux se prosternèrent pour demander à Dieu la conservation de leur abbé.

Le nouveau Tobie partit pour Ninive : il n'allait pas épouser la fille de Raguel ; la fille de Raguel n'était plus. Le voyageur qui accompagnait Rancé n'était pas Raphaël, mais l'Esprit de la pénitence; cet esprit ne se mettait pas en route pour réclamer de l'argent, mais la misère. Lorsqu'on erre à travers les saintes et impérissables Écritures où manquent la mesure et le temps, on n'est frappé que du bruit de la chute de quelque chose qui tombe de l'éternité.

Le grand expiateur avait retrouvé à Chalons-sur-Saône l'abbé du Val-Richer, son compagnon désigné de voyage. A Lyon il baisa la boîte qui renfermait le cœur de saint François de Sales. Il traversa les Alpes et arriva à Turin : il n'y vit point le saint suaire. A Milan le tombeau de saint Charles Borromée l'appela : heureux les morts quand ils sont saints! ils retrouvent leur matin dans le ciel. Sainte Catherine à Bologne attira la vénération de Rancé; c'était là les antiquités qu'il cherchait; il faisait consister sa repentance à ne rien voir : ses yeux étaient fermés à ces ruines

dont l'abbé de La Mennais nous fait une peinture admirable :

« De superbes palais, dit-il, se dégradent d'an-
» nées en années, montrant encore, à travers leurs
» élégantes fenêtres ouvertes à la pluie et à tous
» les vents, les vestiges d'un faste que rien ne rap-
» pelle dans nos chétives constructions modernes,
» d'un luxe grandiose et délicat dont les arts di-
» vers avaient à l'envi réalisé les merveilles. La
» nature, qui ne vieillit jamais, s'empare peu à peu
» de ces somptueuses villas, œuvres altières de
» l'homme et fragiles comme lui. Nous avons vu
» des colombes nicher sur les corniches d'une
» salle peinte par Raphaël, le câprier sauvage en-
» foncer ses racines entre les marbres déjoints,
» et le lichen les recouvrir de ses larges plaques
» vertes et blanches. »

A Florence le pèlerin ne s'enquit point de Dante et de Michel-Ange : quand, à mon tour, j'ai cheminé parmi ces débris, j'étais interdit. Rancé reçut des honneurs de la duchesse de Toscane. On regrette qu'il ne se soit pas arrêté plus loin au vallon d'Egérie : il aurait pu mener des lémures de femmes, saluer Néère et Hostia là où tant de femmes avaient passé. Enfin il entra dans la ville des saints apôtres. O Rome, te voilà donc encore! Est-ce ta dernière apparition? Malheur à

l'âge pour qui la nature a perdu ses félicités ! Des pays enchantés où rien ne vous attend sont arides : quelles aimables ombres verrais-je dans les temps à venir? Fi! des nuages qui volent sur une tête blanchie.

Rancé était arrivé le 16 novembre 1664, six semaines après l'abbé de Cîteaux accouru pour combattre l'Étroite-Observance. Il fut appelé à l'audience du pape le 2 de décembre 1664, à Monte-Cavallo. Le pape l'accueillit par ces paroles : *Adventus vester non solum gratus est nobis, sed expectavimus eum.* « Votre venue ne nous est pas seulement agréable, mais nous l'attendions. » Sa Sainteté reçut avec respect des lettres de la reine mère, de Mademoiselle, du prince de Conti et de madame de Longueville, dont les signatures étaient en contraste avec les vertus actuelles de Rancé : on comptait à Rome non les mœurs, mais les rangs. Dans sa harangue latine, Rancé dit au pape Alexandre VII : « Très-saint père, sorti des » monastères où nos péchés nous ont obligé de » nous retirer, nous venons écouter Votre Sainteté » comme l'oracle par lequel le Seigneur veut nous » faire connaître ses volontés. »

Cette soumission ne rassura pas tellement le pape que Rancé ne se crût obligé de s'expliquer : « Les pères de la Trappe, dit-il, n'avaient pas

» prétendu se soustraire à la juridiction ecclésias-
» tique, pour aller devant les tribunaux sécu-
» liers. » Point délicat par lequel Rancé sut déterminer ensuite en sa faveur les décisions de Louis XIV. Il fut résolu que Sa Sainteté commettrait l'examen de l'Étroite-Observance au jugement d'une congrégation de cardinaux. Rancé se retira satisfait; il écrivit en tombant dans l'illusion qu'on éprouve au Vatican : « Je fus auprès de Sa Sain-
» teté une heure et demie, on ne pourrait attendre
» plus de marques de benignité et de bonté que
» Sa Sainteté n'en fit paraître. »

Rancé alla voir le père Bona qui, devenu cardinal, lui conserva de l'amitié. Des commissaires furent nommés par le pape pour étudier l'affaire. La fureur d'être pauvre et de disparaître, semblait à Rome les Petites-Maisons ouvertes. On instruisit Rancé qu'il n'obtiendrait pas ce qu'il désirait, que manger de la viande ou de n'en pas manger, était jugé chose indifférente pour la gloire de Dieu. Au commencement de l'année 1665, Rancé apprit que les décisions des cardinaux ne lui seraient pas favorables et que des lettres venues de France lui faisaient tort: il se présenta au Vatican où l'on bénit la ville et le monde, et où il ne fut point bénit.

L'affaire pour laquelle Rancé était venu ne

plaisait point : vivre comme un mendiant déplaisait à la pourpre romaine. D'un autre côté, les ordres monastiques de la commune observance refusaient de s'amender ; on traitait les réformateurs d'hommes singuliers, voisins du schisme ; la règle étroite ne trouva parmi les grandes congrégations de Rome que la voix de quelques moines inconnus d'une vallée du Perche. En vain Rancé fut protégé par Anne d'Autriche, la perspicacité italienne voyait que la mère de Louis XIV se mourait ; or, à Rome, la tombe, toute souveraine qu'elle est, n'a aucun crédit. Alors Rancé, voyant sa cause perdue, se remit en route pour la Trappe. A peine fut-il sorti de Rome que son entreprise fut surnommée *une furie française*, *una furia francese*, comme on appelle notre courage. En arrivant à Lyon il se hâta d'écrire :

« Tous mes proches commencent à être d'un » même sentiment sur mon sujet, et j'ai reçu hier » une lettre qui vous surprendrait si vous l'aviez » vue. Mon départ fit pourtant quitter Rome à » M. de Cîteaux, qui nous était un très-grand » obstacle, lequel, croyant me devoir suivre en » France, sursit dans l'esprit de nos juges les » desseins qu'ils avaient sur notre affaire. »

L'abbé de Prières, ayant appris l'arrivée de Rancé, lui manda, le 24 février 1665, de retour-

ner en Italie. Bien que Rancé fût persuadé de l'inutilité de ce second voyage, il obéit. Une personne inconnue voulut faire accepter à Rancé une bourse où il y avait quarante louis, Rancé n'en prit que quatorze.

L'Apennin revit sur ses sommets ce voyageur qui n'écrivait ni ne faisait de journal. A Monte-Luco, parmi des bois d'yeuses, Rancé put apercevoir des ermitages blancs déjà habités de son temps, et où le comte Potoski s'est depuis caché. Rancé portait avec lui une chère remembrance, mais c'était la première fois qu'il voyageait : il n'avait pas été dix-sept ans, comme Camoëns, exilé au bout de la terre, ainsi que le raconte si bien M. Magnin ; il ne pouvait pas dire sur un vaisseau, en présence des rochers de Bab-el-Mandeb : « Madame, je demande de vos nouvelles aux vents » qui viennent de la contrée que vous habitez, aux » oiseaux qui vous ont vue. » Le souffle de la religion et la voix des anges ne laissaient arriver jusqu'à Rancé que des souvenirs expiatoires. Le soldat de la nouvelle légion chrétienne rentra le 2 d'avril 1665, à ce camp vide des prétoriens, où l'on ne voit plus que des martres et la fumeterre des chèvres qui tremble sur les murs. « Rome, dit « Montaigne, seule ville commune et universelle ! » Pour être des princes de cet État, il ne faut

» qu'être de chrestienté. Il n'est lieu ici-bas que le » ciel ait embrassé avec telle influence de faveur » et telle constance : sa ruine même est glorieuse » et enflée. »

Rancé monta au Vatican; il parcourut inutilement le grand escalier désert foulé par tant de pas effacés, d'où descendirent tant de fois les destinées du monde. Il adressa une supplique aux cardinaux. Un d'entre eux s'emporta : les réclamations de l'indigence le mettaient en colère. L'abbé de Rancé répondit : « Ce n'est point la passion, monsei» gneur, qui me fait parler; c'est la justice. »

« Ce grand homme, dit Pierre Le Nain, traitait » les affaires à la façon des anges, avec la paix de » son cœur et une parfaite soumission aux ordres » du ciel. »

Lorsque Rancé parut à Rome en 1664 et qu'il y revint au mois d'avril 1665, Alexandre VII, Fabio Chigi, occupait la tiare. On recherchait encore les traces de l'ambition de dona Olympia sous Innocent X, comme on visite les dégâts d'un siége levé. Il n'est resté des Pamphili que la villa de ce nom. « Quant à Alexandre VII, dit le cardinal de Retz, » il se communiquait peu; mais ce peu qu'il se » communiquait était mesuré et sage, *savio col* » *silenttio.* »

Dans d'autres courses à Rome, le cardinal de

Retz trouva qu'il s'était trompé, et que Chigi n'était pas grand'chose. Après l'élection de Chigi, Barillon avait dit au coadjuteur : « Je suis résolu » de compter les carrosses pour en rendre ce soir » un compte exact à M. de Lionne : il ne faut pas » épargner cette joie au cocu. » Tels étaient le langage, la politique et les mœurs que Rancé rencontra au tombeau des saints apôtres. Innocent X avait condamné les cinq propositions ; Alexandre VII changea quelques mots au *Formulaire*. Ces changements furent agréés par Louis XIV ; mais en même temps, pour réparation d'une insulte faite au duc de Créqui, il exigea qu'une pyramide fût élevée devant l'ancien corps de garde des Corses, pyramide qui ne fut abattue que sous Clément IX. Alexandre VII canonisa saint François de Sales, créa une nouvelle bibliothèque, et s'occupa lui-même de lettres. On a de lui un volume de poésie intitulé : *Philomati Musæ juveniles*, seul rapport qu'il eut avec l'éditeur des œuvres d'Anacréon, si ce n'est le cercueil qu'il fit mettre sous son lit le jour de son exaltation au pontificat.

Pendant le voyage de Rancé à Lyon, le cardinal de Retz était revenu à Rome. Il reçut bien son ami le converti, et le força d'accepter chez lui un logement. Rancé ne tira aucun fruit du pas-

sage du coadjuteur à Rome, si ce n'est quelques audiences inutiles qu'il lui fit obtenir du pape. Le rôle actif du chef de la Fronde était fini : il y a un terme à tout ce qui n'est pas de la grande nature humaine.

Le cardinal de Retz était petit, noir, laid, maladroit de ses mains; il ne savait pas se *boutonner*. La duchesse de Nemours confirme ce portrait de Tallemant des Réaux : « Le coadjuteur vint, dit» elle, en habit déguisé voir le cardinal Mazarin.
» M. le Prince, qui sut cette visite, en parla au
» cardinal, lequel lui tourna fort ridiculement et
» le coadjuteur, et son habit de cavalier, et ses
» plumes blanches et ses jambes tortues; et il
» ajouta encore à tout le ridicule qu'on lui donna
» que s'il revenait une seconde fois déguisé, il
» l'en avertirait, afin qu'il se cachât pour le voir
» et que cela le ferait rire. »

Les portraits du cardinal de Retz n'offrent pas ces difformités : dans l'air du visage il a quelque chose d'arrogant de M. de Talleyrand, mais de plus intelligent et de plus décidé que l'évêque d'Autun.

Né à Montmirail au mois d'octobre 1614 d'une famille florentine qui conseilla la Saint-Barthélemy, le cardinal ne montra pas les vertus que tâcha de lui inspirer saint Vincent de Paule, son

précepteur : l'homme du bien, en ces temps-là, touchait à l'homme du mal, et il restait dans celui-ci quelque impression de la main qui l'avait modelé. Retz écrivit la *Conjuration de Fiesque,* ce qui fit dire au cardinal de Richelieu : « Voilà un » dangereux esprit. » La pourpre romaine avait cela d'avantageux qu'elle créait un homme indépendant au milieu des cours. Retz professait du respect pour quiconque avait été chef de parti, parce qu'il avait honoré ce nom dans les *Vies* de Plutarque : l'antiquité a longtemps gâté la France. Il disait qu'à son âge César avait six fois plus de dettes que lui : après cela il fallait conquérir le monde, et Retz conquit Broussel, une douzaine de bourgeois, et fut au moment d'être étranglé entre deux portes par le duc de La Rochefoucauld.

Retz, à son début, aima sa cousine, mademoiselle de Retz : elle montrait, dit-il, tout ce que la *morbidezza* a de plus tendre, de plus animé et de plus touchant.

Suspect à Richelieu, ayant eu l'audace de mugueter ses femmes, le lovelace tortu et batailleur fut obligé de s'enfuir. Il alla à Venise, où il pensa se faire assassiner pour la signora Vendranina; il erra dans la Lombardie, se rendit à Rome, discuta à la Sapience, eut une querelle avec le prince de Schomberg, et revint en France. Ses mésin-

telligences avec le cardinal de Richelieu continuèrent à propos de madame de La Meilleraie. Il lui passa par la tête de hasarder un assassinat sur le cardinal; mais il sentit *ce qui pouvait être une peur.* Bassompierre, prisonnier à la Bastille, l'engagea avec des intrigants. La bataille de la Marfée eut lieu; le comte de Soissons la gagna et fut tué. Cette mort contribua à fixer le cardinal de Retz dans la profession ecclésiastique. Une dispute commencée avec un ministre protestant lui acquit quelque renom. Il se lia avec mademoiselle de Vendôme par l'aventure où il rivalisa de courage avec M. de Turenne contre des capucins qui se baignaient à Neuilly : les conditions peu morales de cette liaison sont rapportées dans les *Mémoires.* Enfin, en vertu des protections de ces temps, il fut nommé coadjuteur de Paris, dont son oncle, M. de Gondy, occupait le siége.

Vint la Fronde. Mazarin finit par enfermer le coadjuteur au château de Vincennes; de là transféré au château de Nantes, il s'en évada : quatre gentilshommes l'attendaient au bas de la tour, dont il se laissa dévaler. Caché dans une meule de foin, mené à Beaupréau par M. et madame de Brissac, il fut transporté à Saint-Sébastien en Espagne, sur une balandre de la Loire. Il vit à Saragosse un prêtre qui se promenait seul, parce qu'il

avait enterré son dernier paroissien pestiféré. A Valence, les orangers formaient les palissades des grands chemins. Retz respirait l'air qu'avait respiré Vannozia. Embarqué pour l'Italie, à Maïorque le vice-roi le reçut : il entendit des filles pieuses à la grille d'un couvent, troupe de longues cigognes blanches qui chantaient. Après trois jours il traversa le canal de la Corse, alors inconnu, aujourd'hui fameux. Il arriva à Porto-Longone; il se rendit à Porto-Ferraïo, qui plus tard reçut Bonaparte, homme d'un autre monde, changé d'empire, jamais détrôné. Enfin il prit terre à Piombino, et poursuivit sa route vers Rome.

Un conclave s'ouvrit en 1655 par la mort d'Innocent X. Le cardinal de Retz s'attacha à l'escadron volant : Chigi fut élu sous le nom d'Alexandre VII. Retz fit courir le bruit qu'il avait contribué à l'élection : Joly, son secrétaire, assure qu'il n'en fut rien.

Retz se retira à Besançon, séjourna à Constance, à Ulm, à Augsbourg, à Francfort, s'en prenant dans les cabarets jusqu'aux servantes; puis il se cacha en Hollande avec une maladie : il alla voir en Angleterre Charles II, dont il avait secouru la mère pendant la Fronde.

Mazarin mourut le 9 mars 1661. Rentré en France, Retz entreprit deux ouvrages : l'un, sa

généalogie (insipidité du temps : on compte ses aïeux lorsqu'on ne compte plus) ; l'autre, une histoire latine des troubles de la Fronde, de même que Sylla écrivit en grec ses proscriptions. Le cardinal vint saluer le roi à Fontainebleau. Reçu avec froideur, les jeunes gens se demandaient comment cet avorton avait jamais pu être quelque chose : ils n'avaient pas vu Couthon. Alors commença, ou plutôt se renoua, la liaison du cardinal et de madame de Sévigné.

Celle-ci, dont on a publié peut-être trop de lettres, ne pouvait se garantir de la raillerie, même envers les gens qu'elle croyait aimer : elle appelait le cardinal de Retz le *héros du bréviaire*. Le cardinal lui mandait de Saint-Denis, en 1649, qu'il s'ennuierait fort sans l'espoir qu'*elle lui passerait par les mains au sac de Paris*. Madame de Sévigné annonce, nombre d'années après, au vieil acrobate mitré, que Molière lui lira, à lui, *Trissotin*, et que Despréaux lui fera connaître son *Lutrin*. Elle parle du *bon cardinal;* elle nous apprend qu'il se fait peindre par un religieux de Saint-Victor, qu'il donnera son image à madame de Grignan, laquelle ne s'en souciait pas du tout. Madame de Sévigné se promène comme une bonne avec le malade; elle insiste pour que sa fille accepte une cassolette de lui, et sa fille la refuse

avec dédain. Mais à mesure que l'on approche de la fin du cardinal, l'admiration de madame de Sévigné baisse, parce que ses espérances diminuent. Légère d'esprit, inimitable de talent, positive de conduite, calculée dans ses affaires, elle ne perdait de vue aucun intérêt, et elle avait été dupe des intentions testamentaires qu'elle supposait au coadjuteur.

Joly, la duchesse de Nemours, La Rochefoucauld, madame de Sévigné, le président Hénault et cent autres, ont écrit du cardinal de Retz : c'est l'idole des mauvais sujets. Il représentait son temps dont il était à la fois l'objet et le réflecteur. De l'esprit comme homme, du talent comme écrivain (et c'était là sa vraie supériorité) l'ont fait prendre pour un personnage de génie. Encore faut-il remarquer qu'en qualité d'écrivain il était court comme dans tout le reste : au bout des trois quarts du premier volume de ses *Mémoires*, il expire en entrant dans la raison et devient ennuyeux. Quant à ses actions politiques, il avait derrière lui la puissance du parlement, une partie de la cour et la faction populaire, et il ne vainquit rien. Devant lui il n'avait qu'un prêtre étranger, méprisé, haï, et il ne le renversa pas : le moindre de nos révolutionnaires eût brisé dans une heure ce qui arrêta Retz toute sa vie. Ce prétendu homme d'État ne

fut qu'un homme de trouble. Celui qui joua le le grand rôle, était Mazarin; il brava les orages enveloppé dans la pourpre romaine : obligé de se retirer en face de la haine publique, il revint par la passion fidèle d'une femme, et nous amenant Louis XIV par la main.

Le coadjuteur finit ses jours en silence, vieux réveille-matin détraqué. Réduit à lui-même et privé des événements, il se montra inoffensif : non qu'il subît une de ces métamorphoses avant-coureurs du dernier départ, mais parce qu'il avait la faculté de changer de forme comme certains scarabées vénéneux. Privé du sens moral, cette privation était sa force. Sous le rapport de l'argent il fut noble; il paya les dettes de sa royauté de la rue, par la seule raison qu'il s'appelait *M. de Retz.* Peu lui importait du reste sa personne : ne s'est-il pas exposé lui-même au coin de la borne? On le pressait de dicter ses aventures, et le romancier transformé en politique les adresse à une femme sans nom, chimère de ses corruptions idéalisées : « Madame, quelque répugnance que je puisse » avoir à vous donner l'histoire de ma vie, néan» moins, comme vous me l'avez demandée, je vous » obéis. »

N'ayant plus où se prendre, il s'était fait le familier de Dieu, comme en sa jeunesse il avait

serré la main des quarteniers de Paris. Il passait ses jours aux églises; on prêtait l'oreille pour ouïr son cri du fond de l'abîme, pour pleurer aux Psaumes de la pénitence ou aux versets du *Miserere*, et l'on écoutait en vain. Les sépulcres, les images du Christ, ne l'enseignaient pas : uniquement épris de sa personne, il ne se rappelait que le rôle qu'il avait joué, sans s'embarrasser de sa vie morale. Il inspectait les lambeaux de ce qu'il fut pour se reconnaître; il éventait ses iniquités, afin de se former une idée semblable de lui-même; puis il venait écrire les scandales de ses souvenirs. En l'exhumant de ses *Mémoires*, on a trouvé un mort enterré vivant qui s'était dévoré dans son cercueil.

Joueur jusqu'à la fin, ne lui vint-il pas dans l'esprit de se retirer à la Trappe, et d'écrire ses Mémoires sur la table où Rancé écrivait ses Maximes! Rancé fut obligé d'aller à Commercy pour détourner le cardinal de son pieux dessein. Bossuet s'était malheureusement écrié : « Le coad-
» juteur menace Mazarin de ses tristes et intré-
» pides regards. » Les grands génies doivent peser leurs paroles; elles restent, et c'est une beauté irréparable.

Homme de beaucoup d'esprit, mais prélat sans jugement et évêque sacrilége, Retz contraria l'ave-

nir de Dieu : il ne se douta jamais qu'il y eût plus de gloire dans un chapelet récité avec foi que dans tous les hauts et les bas de la destinée. Esprit aux maximes propres à des brouilleries plutôt qu'à des révolutions, il essaya la Fronde à Saint-Jean de Latran, se croyant toujours dans la *Cour des Miracles*. Indifférent et mélancolieux, cet Italien francisé se trouva sur le pavé lorsque Louis XIV eut jeté les baladins à la porte, même en respectant beaucoup trop en eux leur vie passée et l'habit qu'ils avaient sali. Placé entre la Fronde qui permettait tout, et le maître de Versailles qui ne souffrait presque rien, le coädjuteur s'écriait : « Est-il quelqu'un pire que moi ? » avec le même orgueil que Rousseau s'écrie : « Est-il » quelqu'un meilleur que moi ? » Et Retz continua ses passepieds jusqu'à sa mort : mais il faut être Richelieu pour ne pas s'amoindrir en dansant une sarabande, castagnettes aux doigts, et en pantalon de velours vert.

Ce n'était donc pas à l'hôtel du cardinal de Retz que Rancé aurait pu apprendre à se plaire dans la capitale du monde chrétien. La société de Rome ne pouvait lui offrir aucune ressource ; elle était tout au plus bonne pour le petit Coulanges. Coulanges avait vu Rome en 1656 et en 1689 ; il consentait à végéter au milieu d'un monde de

fourberies; il faisait des vers, bien qu'il ne fût pas Horace :

Beaux jardins de Montalte,
Ludovise, Pamphile et Mathei.

Néanmoins à l'époque de Rancé, Rome n'était pas dépourvue de Français dignes de lui : en 1664 Poussin avait acheté, de la dot de sa femme, une maison sur le mont Pincio, auprès d'un casino de Claude Lorrain, en face de l'ancienne retraite de Raphaël, au bas des jardins de la villa Borghèse; noms qui suffisent pour jeter l'immortalité sur cette scène. Le Poussin mourut au mois de novembre 1665 et fut enterré dans *Saint-Laurent in Lucina.* Si Rancé eût attendu seulement cinq ou six mois, il aurait pu assister à des funérailles avec l'abbé Nicaise, auteur d'un *Voyage à la Trappe*, là où je n'ai eu que l'honneur de placer un buste. Le réformateur aimait les tableaux, témoin ceux qu'il avait lui-même esquissés : en voyant le cercueil du Poussin, il aurait été touché, tandis que se serait augmenté son mépris pour la gloire humaine. « J'ai rencontré Poussin, dit » Bonaventure d'Argonne, dans les débris de » Rome, ou dessinant sur les bords du Tibre. » L'abbé Antoine Arnauld, de la génération de Port-Royal, affilié à la Trappe, avait aussi fré-

quenté l'auteur du tableau du Déluge. Ce tableau rappelle quelque chose de l'âge délaissé et de la main du vieillard : admirable tremblement du temps ! Souvent les hommes de génie ont annoncé leur fin par des chefs-d'œuvre : c'est leur âme qui s'envole.

Enfin la *Léonora* de Milton pouvait, à la rigueur, exister : Mazarin l'avait fait venir à ses concerts ; peut-être était-elle là, ne rendant plus aucun bruit ; lyre sans cordes. Rancé ne fut pas touché de la grandeur des campagnes romaines, ces sortes d'idées n'étaient pas encore nées : toutefois saint François avait chanté la beauté de la création éclose de la bonté de Dieu. Il y avait bien des images dignes de la mélancolie dans cette terre de tous les regrets ; Rancé eût pu marcher avec les derniers pas du jour sur le sommet du Soracte ; du haut du mont Marius, il eût aperçu les plages de Civita-Vecchia ; à Ostie il eût rejoint le sable facile à se creuser. Lord Byron avait marqué sa fosse aux grèves de l'Adriatique. Mais rien ne plaisait à Rancé, dont le cœur était plus triste que la pensée.

Et cependant s'il ne s'était trop enseveli dans la préoccupation de ses fautes, il eût rencontré dans Rome même de quoi contenter sa ferveur. Partout se présentaient à lui des oratoires dans

des parcours abandonnés semés de fleurs, dans ces asiles dont le père Lacordaire a fait cette peinture :

« Au son d'une cloche toutes les portes du cloître
» s'ouvraient avec une sorte de douceur et de
» respect. Des vieillards blanchis et sereins, des
» hommes d'une maturité précoce, des adoles-
» cents en qui la pénitence et la jeunesse laissaient
» une nuance de beauté inconnue du monde, tous
» les temps de la vie apparaissaient ensemble
» sous un même vêtement. La cellule des céno-
» bites était pauvre, assez grande pour contenir
« une couche de paille ou de crin, une table et
» deux chaises; un crucifix et quelques images
» pieuses en étaient tout l'ornement. De ce tom-
» beau qu'il habitait pendant ses années mortelles,
» le religieux passait au tombeau qui précède
» l'immortalité. Là même il n'était point séparé
» de ses frères vivants et morts. On le couchait,
» enveloppé de ses habits, sous le pavé du chœur;
» sa poussière se mêlait à la poussière de ses
» aïeux, pendant que les louanges du Seigneur
» chantées par ses contemporains et ses descen-
» dants du cloître remuaient encore ce qui res-
» tait de sensible dans ses reliques. O maisons
» aimables et saintes! On a bâti sur la terre
» d'augustes palais; on a élevé de sublimes sépul-

» tures; on a fait à Dièu des demeures presque » divines : mais l'art et le cœur de l'homme ne » sont jamais allés plus loin que dans la création » du monastère. »

Déjoué dans ses négociations comme dans ses sentiments, Rancé s'enferma dans sa vie. Il soigna un serviteur qui pensa mourir : inflexible pour lui, il pliait sa vie pour les autres. Il ne buvait que de l'eau, ne mangeait que du pain; sa dépense par jour ne passait pas six oboles, prix d'une couple de colombes; mais il s'abstenait de ces doux oiseaux qui coûtent si peu cher. Ne pouvant faire auprès des hommes les affaires de Dieu, il tâchait de faire auprès de Dieu les affaires des hommes. « Il ne voulait voir, dit Maupeou, ni les anciens » monastères, ni les anciens monuments de la » magnificence romaine, cirques, théâtres, arcs » de triomphe, trophées, portiques, colonnes, » pyramides, statues et palais; imitant en cela le » célèbre Ammonius, qui, accompagnant Athanase » à Rome, n'y voulut voir que le fameux temple » dédié aux apôtres saint Pierre et saint Paul. » Rancé fréquentait les églises, passant des heures » à prier dans ces habitacles oubliés sur tant de » collines célèbres. »

La pénitence sortie de Rome errait à l'entour; pauvre *Piferario* des Abruzzes, elle faisait en-

tendre le son de sa musette devant une madone. Rancé s'avançait quelquefois seul dans le labyrinthe des cercueils, soubassement de la cité vivante. Il n'y a peut-être rien de plus considérable dans l'histoire des chrétiens que Rancé priant à la lumière des étoiles, appuyé contre les aqueducs des Césars, à la porte des catacombes : l'eau se jetait avec bruit par-dessus les murailles de la ville éternelle, tandis que la mort entrait silencieusement au-dessous par la tombe.

Rancé avait désiré accomplir les fêtes de Noël dans un couvent de son ordre ; il y renonça lorsqu'il eut appris d'un vieux moine qu'on ne faisait point à table de lecture pieuse et qu'on jouait aux cartes après le souper. Confiné dans sa maison, il écrivait : « Je passe ici ma vie dans une langueur » et dans une misère que je ne puis vous exprimer. » Rome m'est aussi peu supportable que la cour » me l'était autrefois. Je ne vous dirai rien des » curiosités de Rome ; je ne les vois point et je ne » me sens touché d'aucun désir de les voir. Mon » unique consolation est celle que je trouve au » tombeau des princes des apôtres et des saints » martyrs, où je me retire le plus souvent qu'il est » possible. »

Enfin, ayant tout épuisé, Rancé songea à son retour : il emportait quelques reliques que lui

avait données l'évêque de Porphyre, sacriste d'Alexandre VII. Saint Bernard retourna, jeune encore, à son couvent avec une dent de saint Césaire : ne vieillissons point en quelque lieu que ce soit, de peur de voir mourir autour de nous jusqu'à notre renommée. Avant de quitter Rome, Rancé obtient du pape la licence de se retirer à la Grande-Chartreuse : ce permis existe; il est resté comme le bref d'un songe. Rancé n'exécuta pas tout le bien qu'il avait rêvé; en compensation des bonnes intentions perdues on aperçoit dans les *Olim* des intentions de fautes qui n'ont jamais été commises. L'esprit du réformateur errait partout où il n'y avait point d'hommes; il ne s'arrêtait qu'à l'orée d'un champ, au feu de chaume du pâtre. Descendu de l'Italie, Rancé visita dans la *Vallée d'Absinthe* la poussière du grand abbé de Clairvaux, si toutefois elle renferme cette poussière : il y voulut demeurer ; on le refusa. L'abbé de Prières avait mis Rancé sous la conduite de l'abbé du Val-Richer, qu'on appelait dans le siècle Dominique-Georges : les héros d'Homère avaient des noms vulgaires pour les peuples.

On ne vit donc point Rancé suspendu dans les abîmes de saint Bruno, ou attaché à la tombe de saint Bernard : c'eût été plus éclatant pour le poëte, moins grand pour le saint. Dieu, qui avait

ses conseils, rappela Rancé à la Trappe afin d'y établir la Sparte chrétienne.

Rancé obtient une audience de congé du saint-père. Pourvu d'une bénédiction, il partit au mois d'avril, et il était accompagné du jugement du pontife qui condamnait l'Étroite-Observance. Ainsi il est arrivé de nos jours à l'auteur de *l'Indifférence en matière de Religion* : caressé à son départ du Vatican, il était suivi du rescrit qui le jetait hors de l'Église. Mais l'abbé de La Mennais, repoussé par la réforme, a continué de croire qu'elle s'accomplirait : une voix, est-il persuadé, partira on ne sait d'où; l'Esprit de sainteté, d'amour, de vérité remplira de nouveau la terre régénérée.

Voilà ce que pense l'immortel compatriote dont je pleurerais en larmes amères tout ce qui pourrait nous séparer sur le dernier rivage. Rancé, qui s'accotait contre Dieu, acheva son œuvre; l'abbé de La Mennais s'est incliné sur l'homme : réussira-t-il ? L'homme est fragile et le génie pèse, Le roseau, en se brisant, peut percer la main qui l'avait pris pour appui.

Ici commence la nouvelle vie de Rancé : il rompt avec sa jeunesse; il la chasse et ne la revoit plus. Nous l'avons rencontré dans ses égarements, nous allons le retrouver dans ses austérités, La pénitence était son arrière-garde; il se

mettait à sa tête, se retournait, et donnait avec elle sur le monde. Il paraissait dans son extérieur, disent les historiens, une majesté qui ne pouvait venir que du Dieu de majesté. Ceux à qui leur conscience reproche quelque chose ne l'osaient venir chercher, persuadés qu'il connaissait divinement ce qu'ils avaient de plus caché. « Qui me » donnera, s'écriait-il, les ailes de la colombe » pour fuir la société des hommes ! » Dans mes temps de poésie, j'ai mis moi-même ces paroles de l'Écriture dans un chant de femme (1). L'hymne de Rancé se termine par ces mots : « Les créa- » tures me suivent partout; elles m'importunent, » par mes yeux elles entrent dans mon esprit et » portent avec elles l'inquiétude. Fermons les » yeux, ô mon âme ! tenons-nous si éloignés de » toutes ces choses que nous ne puissions les voir » et en être vus. »

Après ces éjaculations on surprenait le moine les yeux levés vers le ciel. Il devenait immense ; il s'agrandissait de toute la gloire éternelle. Il y a des tableaux qui représentent saint François aux bords de la mer en face de petits anges réunis dans des branchages dépouillés.

Le 20 mai 1666 revit Rancé dans les obscurs

(1) Cymodocée.



chemins du Perche. Ce n'étaient là ni les restes de la voie Appia, ni de la voie Claudia : Rancé ne rapportait aucun souvenir de Rome, où tant de passions se sont formées, d'où tant d'hommes n'ont point voulu revenir. Les Troyens restèrent à Albe avec leurs dieux. Rancé n'avait même pas cueilli, pour les joindre aux fleurs du printemps qui commençaient à renaître à la Trappe, ces tubéreuses murales qui croissent sur l'enceinte ébréchée de Rome, où les vents transportent çà et là leurs échafauds mobiles.

Des divisions s'étaient élevées entre le prieur et le sous-prieur; le prieur avait rempli les cellules de meubles inutiles : le travail des mains avait été diminué, les pratiques pieuses altérées; le vin et le poisson reparaissaient sur les tables. Rancé, instruit à Rome de ces infractions, s'était hâté de mander à la Trappe : « Vous savez que » les actions mortes ne sauraient plaire au Dieu » de la vie. Gardez le silence autant avec vous- » mêmes qu'avec les autres; que votre solitude » soit autant dans l'esprit et dans le cœur que » dans la retraite extérieure de vos personnes; » que vos corps sortent de vos lits comme de vos » tombeaux : au moment où je vous écris nos » jours s'écoulent. » Les souvenirs d'Horace ne cessaient de vivre dans l'opulente mémoire de

Rancé : *Dum loquimur, fugerit inveda ætas.*

Rancé remit la paix dans son monastère par la séparation de quelques chefs. Il se rendit ensuite au chapitre général de son ordre, qui se tint en l'année 1667. Un bref du pape de 1666 devait être reçu. Rancé avait connu ce bref à Rome. Plusieurs abbés, l'abbé de Cîteaux à leur tête, l'acceptèrent. Rancé prit la parole, tout jeune qu'il était et dit qu'il avait droit d'opiner comme ancien docteur par la date de son doctorat. Il soutint que le pape Alexandre VII n'avait ni vu ni connu ce bref. Il demanda acte de sa protestation, qu'appuyèrent les abbés de Prières, de Faukaumont, de Cadoin et de la Vieuville. L'abbé de Cîteaux s'émut; Rancé tint ferme, vérifia le procès-verbal et obligea le secrétaire à le corriger. L'abbé de Cîteaux, voulant la paix, nomma Rancé visiteur des provinces de Normandie, de Bretagne et d'Anjou. Rancé n'accepta pas la charge, mais le bref de Rome passa. Il supprimait le vicaire général de la réforme de France, et défendait les assemblées qu'avaient autorisées les arrêts du parlement et du conseil. Rancé à demi repoussé regagna son monastère.

Si les travaux spirituels avaient été interrompus, les constructions matérielles n'avaient pas été suspendues à la Trappe. Les moines étaient eux-

mêmes les architectes et les maçons. Des frères convers appendus au haut du clocher étaient ballottés par les vents et rassurés par leur foi. Celui qui plaça le coq sur l'édifice vint avant son entreprise se prosterner aux pieds de Rancé. La religion prit le frère par le bras et il monta ferme. Les travailleurs se mettaient à genoux sur leurs cordes lorsque l'heure des prières venait à tinter. Rancé augmenta le couvent d'un nombre de cellules; il éleva une mense pour la réception des étrangers. On aperçoit dans l'avant-cour du couvent les écussons insultés des armes de France. Rancé fit bâtir deux chapelles, l'une en l'honneur de saint Jean Climaque, l'autre en l'honneur de sainte Marie d'Égypte : j'en ai déjà parlé. Il déposa sur l'autel de l'église les reliques qu'il avait apportées de Rome, et qui s'enrichirent ensuite de quelques autres. Dans l'église il remplaça, et il eut tort, par un beau groupe, cette Vierge de peu de prix qui, sur la cime des Alpes, rassérène les lieux battus des tempêtes. Rancé retira le couvent de la désolation humaine et l'épura par la désolation chrétienne. Ces lieux que les Anglais avaient fait retentir de leurs pas armés ne répétèrent que le susurrement de la sandale.

L'abbaye n'avait pas changé de lieu : elle était encore, comme au temps de la fondation, dans

une vallée. Les collines assemblées autour d'elle la cachaient au reste de la terre. J'ai cru, en la voyant, revoir mes bois et mes étangs de Combourg le soir au clartés allenties du soleil. Le silence régnait : si l'on entendait du bruit, ce n'était que le son des arbres ou les murmures de quelques ruisseaux; murmures faibles ou renflés selon la lenteur ou la rapidité du vent : on n'était pas bien certain de n'avoir pas ouï la mer. Je n'ai rencontré qu'à l'Escurial une pareille absence de vie : les chefs-d'œuvres de Raphaël se regardaient muets dans les obscures sacristies : à peine entendait-on la voix d'une femme étrangère qui passait.

Rentré dans son royaume des expiations, Rancé dressa des constitutions pour ce monde, convenables à ceux qui pleuraient. Dans le discours qui précède ces constitutions, il dit (1) : « L'abbaye » est sise dans un vallon fort solitaire, quiconque » voudra y demeurer n'y doit apporter que son » âme : la chair n'a que faire là-dedans. »

On croit lire quelque fragment des *douze tables*, ou la consigne d'un camp des quarante-deux stations israélites. On remarque ces prescriptions :

« On se lèvera à deux heures pour matines;

(1) Constitutions de l'abbaye de la Trappe, Paris, 1671.

» on fera l'espace d'entre les coups de la cloche » fort petit, pour ôter lieu à la paresse. On gardera » une grande modestie dans l'église, on fera tous » ensemble les inclinations du corps et les génu- » flexions. On sera découvert depuis le commen- » cement de matines jusqu'au premier psaume. »

On ne tournera jamais la tête dans le dortoir et l'on marchera avec gravité. On n'entrera jamais dans les cellules les uns des autres. On couchera sur une paillasse piquée, qui ait tout au plus un demi-pied d'épaisseur. Le traversin sera de paille longue; le bois de lit sera fait d'ais sur des tréteaux. « C'est dans l'obscurité de leurs cellules, » dit M. Charles Nodier dans ses *Méditations du » cloître,* que Rancé cacha ses regrets et que cet » esprit ingénieux, qui avait deviné à neuf ans les » beautés d'Anacréon, embrassa à l'âge du plaisir » des austérités dont notre faiblesse s'étonne. »

Au réfectoire on sera extrêmement propre; on y aura toujours la vue baissée, sans néanmoins se pencher trop sur ce que l'on mange. Puis viennent sur l'usage du couteau et de la fourchette des recommandations qui semblent faites pour des enfants : le vieillard devant Dieu est revenu à l'innocence des jours puérils.

Aussitôt que la cloche sonne pour le travail tous les religieux et novices se trouveront au par-

loir. On ira au travail assigné avec grande retenue et recollection intérieure, le regardant comme la première peine du péché.

Aux heures des récréations on bannira les nouvelles du temps. Dans les grandes sorties on pourra aller en silence avec un livre dans un endroit du bois hors de la hantise des séculiers. On tiendra le chapitre des coulpes deux fois la semaine : avant de s'accuser on se prosternera tous ensemble, et, le supérieur disant : *Quid dicite?* chacun répondra d'un ton assez bas : *Culpas meas.*

A l'infirmerie le malade ne se plaindra jamais : un malade ne doit avoir devant les yeux que l'image de la mort, ne doit rien tant appréhender que de vivre.

A ces constitutions Rancé ajouta des règlements; ils commencent par ce prolégomène : « Je ne m'acquitterais pas de ce que je dois à Dieu, de ce que je vous dois, mes frères, ni de ce que je me dois à moi-même, si je négligeais dans ma conduite quelque chose de ce qui peut vous rendre dignes de l'éternité. »

Puis arrivent les instructions générales :

« On ne demeurera jamais seul dans aucun lieu dans l'obscurité, » dit Rancé. Et cependant,

sans s'en apercevoir, il mettait l'homme seul devant ses passions.

Les observances en ce qui concerne les étrangers sont touchantes : on voyait des avertissements écrits en chaque chambre du quartier des hôtes. S'il est mort quelque parent proche, comme le père, la mère d'un religieux, l'abbé le recommande au chapitre sans le nommer, de manière que chacun s'y intéresse comme pour son propre père, et que la nouvelle ne cause ni douleur ni inquiétude, ni distraction à celui des frères qu'elle regarde. La famille naturelle était tuée et l'on y substituait une famille de Dieu. On pleurait son père autant de fois que l'on pleurait le père inconnu d'un compagnon de pénitence.

Il y a des usages pour sonner la cloche selon les heures du jour et les différentes prières. Il y a des règles pour le chant : « Dans les psaumes, allez rondement jusqu'à la *flexe ;* le *Magnificat* doit s'entonner avec plus de gravité que les psaumes ; quoique aucune pause ne soit commandée dans le cours d'un répons, on en doit faire dans le *Salve Regina :* il faut qu'il y ait un moment de silence dans tout le chœur. »

Par ces règlements Rancé avait mis à exécution ses deux grands projets : prière et silence. La prière n'était suspendue que par le travail. On se

levait la nuit pour implorer celui qui ne dort point : Rancé voulait que l'âme et le corps eussent une égale occupation.

Quand l'abbé s'apercevait que ses religieux souffraient de douleurs qui ne se décelaient par aucune marque apparente, à ceux-là il s'attachait. Il n'opérait point à l'aide de miracles ; il ne faisait point entendre les sourds et les aveugles voir ; mais il soulageait les maladies de l'âme et jetait les esprits dans l'étonnement en apaisant les tempêtes invisibles. Variant ses instructions suivant le caractère de chaque cénobite, Rancé s'étudiait à suivre en eux l'attrait du ciel. Un mot de sa bouche leur rendait la paix. Des solitaires qui ne l'avaient jamais connu trouvèrent dans la suite, à sa sépulture, la guérison de leurs peines ; la bénédiction du ciel continuait sur sa tombe : Dieu garde les os de ses serviteurs.

L'hospitalité changea de nature ; elle devint purement évangélique : on ne demanda plus aux étrangers qui ils étaient ni d'où ils venaient ; ils entraient inconnus à l'hospice et en sortaient inconnus, il leur suffisait d'être hommes ; l'égalité primitive était remise en honneur. Le moine jeûnait tandis que l'hôte était pourvu ; il n'y avait de commun entre eux que le silence. Rancé nourrissait par semaine jusqu'à quatre mille cinq cents

nécessiteux. Il était persuadé que ses moines n'avaient droit aux revenus du couvent qu'en qualité de pauvres. Il assistait des malades honteux et des curés indigents. Il avait établi des maisons de travail et des écoles à Mortagne. Les maux auxquels il exposait ses moines ne lui paraissaient que des souffrances naturelles. Il appelait ces souffrances la *pénitence de tous les hommes.* La réforme fut si profonde que le vallon consacré au repentir devint une terre d'oubli.

Il résulta de cette éducation des effets que l'on ne remarque plus que dans l'histoire des Pères du désert. Un homme s'étant égaré entendit une cloche sur les huit heures du soir : il marche de ce côté et arrive à la Trappe. Il était nuit; on lui accorda l'hospitalité avec la charité ordinaire, mais on ne lui dit pas un mot : c'était l'heure du grand silence. Cet étranger, comme dans un château enchanté, était servi par des esprits muets dont on croyait seulement entendre les évolutions mystérieuses.

Des religieux en se rendant au réfectoire suivaient ceux qui allaient devant eux sans s'embarrasser où ils allaient : même chose pour le travail : ils ne voyaient que la trace de ceux qui marchaient les premiers. Un d'entre eux pendant l'année de son noviciat ne leva pas une seule fois les re-

gards : il ignorait comment était fait le haut de sa cellule. Un autre reclus fût trois ou quatre mois sans apercevoir son propre frère, quoiqu'il lui tombât cent fois sous les yeux. La duchesse de Guise étant venue au couvent, un solitaire s'accusa d'avoir été tenté de regarder l'*évêque* qui était sous lampe. Rancé savait seul qu'il y eût une terre (1).

Ces grands effets ne se bornèrent pas à l'intérieur du couvent; ils s'étendirent partout. Dans la suite, quand la Trappe fut détruite, on en vit mille autres renaître, comme des plantes dont la semence a été soufflée au haut des ruines. J'ai cité dans les notes du *Génie du Christianisme* les lettres de M. de Clausel, qui de soldat à l'armée de Condé était venu s'enfermer en Espagne à la Trappe de Sainte-Suzanne. Il écrivait à son frère : « J'arrivai un jour dans une campagne déserte à » une porte, seul reste d'une grande ville. Il y » avait eu sûrement dans cette ville des partis, » et voilà que depuis des siècles leurs cendres » s'élèvent confondues dans un même tourbillon. » J'ai vu aussi Morviédo, où était bâtie Sagonte, » et je n'ai plus songé qu'à l'éternité. Qu'est-ce » que cela me fera dans vingt ou trente ans qu'on

(1) Le Nain, tome Ier, liv. VII, p. 600 et suiv.

» m'ait dépouillé de ma fortune? Ah! mon frère,
» puissions-nous avoir le bonheur d'entrer au
» ciel! S'il me reste quelque chose, je désire qu'on
» fasse bâtir une chapelle dédiée à Notre-Dame
» des Sept-Douleurs dans l'arrondissement de la
» maison paternelle, selon le projet que nous en
» fîmes sur la route de Munich. Hâtez-vous de
» faire élever des croix pour la consolation des
» voyageurs avec des siéges et une inscription
» comme en Bavière : *Vous qui êtes fatigués, re-*
» *posez-vous.* J'aurai demain le bonheur de faire
» mes vœux : j'y ajouterai une croix comme on
» en met sur la tombe des morts. »

La chapelle vient d'être bâtie par mon vieil ami, M. de Clausel, dans les montagnes du Rouergue. Après plus de quarante années, l'amitié a rempli un vœu. Avant de quitter ce monde, ne verrai-je point cette pieuse sincérité de l'affection fraternelle, moi qui viens d'apprendre la mort de mon jeune neveu, petit-fils de M. de Malesherbes, et mort jésuite au pied des Alpes de Savoie, après avoir été brave officier? Je tarde tant à m'en aller que j'ai envoyé devant moi tous ceux que je devais précéder.

Quand la Trappe fut détruite, un porteur de la haire de Rancé demanda asile au canton de Fribourg. Les moines quittèrent leur monastère;

chaque religieux avait dans son sac sa robe et un peu de pain. La colonie s'arrêta à Saint-Cyr ; elle fut accueillie par l'hospitalité expirante des Lazaristes, et fut bientôt obligée de s'éloigner. Le vœu de silence et de pauvreté paraissait une conspiration à ceux qui faisaient de si horribles bruits. A Paris, les chartreux, prêts à se séparer, reçurent les trappistes : les cloîtres de Saint-Bruno exercèrent leur dernier acte de charité. La solitude ambulante continua sa route. La vue d'une église lointaine sur le passage des frères les ranimait; ils bénissaient la maison du Seigneur par la récitation des psaumes, comme on entend, parmi les nuages, des cygnes sauvages saluer en passant les savanes des Florides. A la frontière, la charrette qui traînait les bannis au ciel, fut regardée avec compassion par nos soldats. On ne fouilla point ces mendiants. En entrant sur le sol étranger, les exilés se donnèrent le baiser de charité dans une forêt. A une lieue de l'ancienne abbaye de la Val-Sainte ils coupèrent une branche d'arbre, en firent une croix et reçurent le curé de Cerniat qui venait à leur rencontre.

A la Val-Sainte, ruine d'un monastère abandonné, ils trouvèrent à peine de quoi se mettre à l'abri. Dans un temps où les armes, les malheurs

et les crimes faisaient tant de fracas, la renommée des solitaires se répandit au dehors; les rois fuyaient et n'attiraient personne sur leurs traces; on accourait de toutes parts pour se ranger au nombre des moines réfugiés. La Val-Sainte, grossie de néophytes, fut obligée d'envoyer des colonies au dehors comme une ruche répand autour d'elle ses essaims. Mais la révolution, qui marchait plus vite que la religion fugitive, atteignit les trappistes dans leur nouvelle retraite: obligés de quitter la Val-Sainte, chassés de royaume en royaume par le torrent qui les poursuivait, ils arrivèrent jusqu'à Butschirad, où j'ai rencontré un autre exilé. Enfin le sol leur manquant, ils passèrent en Amérique. C'était un grand spectacle que le monde et la solitude fuyant à la fois devant Bonaparte. Le conquérant, rassuré par ses victoires, sentit la nécessité des maisons religieuses: « Là, disait-il, se pourront réfugier ceux à qui le monde ne convient pas ou qui ne conviennent pas au monde. »

Dom Gustin, trappiste fugitif, racheta les ruines de la Trappe avec des aumônes. Il ne restait plus du monastère que la pharmacie, le moulin et quelques bâtiments d'exploitation. Dans les environs de Bayeux, les trappistines, chassées d'abord de la forêt de Sénart, s'établirent sous la conduite

de ma cousine, madame de Châteaubriand. Les enfants de Rancé ne trouvèrent en rentrant dans la solitude de leur père que des murailles recouvertes de lierre, et des débris à travers lesquels serpentaient les ronces. Tel fut dès son début la vigueur de l'arbre que Rancé avait planté, qu'il continue de vivre; il donnera de l'ombre aux pauvres quand il n'y aura plus d'ombre de trônes ici-bas. J'ai vu à la Trappe un ormeau du temps de Rancé : les religieux ont grand soin de ce vieux lare qui indique les cendres paternelles mieux que la statue de Charles II n'indique l'immolation de Charles Ier.

Les moines dont je viens de tracer l'histoire avaient été les enfants de Rancé. Lorsqu'il arriva à la Trappe, un de ses premiers soins fut de faire abattre une fuie, cellules de colombes, qui se trouvait placée au milieu de la cour, soit qu'il voulût abolir jusqu'au souvenir des temps d'une abstinence moins rigoureuse, soit qu'il craignît ces oiseaux que la Fable plaçait parmi ses plus beaux ornements et dont les ailes portaient des messages le long des rivages de l'Orient. Un trappiste se confessait d'avoir regardé un nid : se reprochait-il d'avoir pensé à un nid ou à des ailes? M. de Rancé fit détourner un grand chemin qui passait contre les murs de l'abbaye, le

bruit renouvelé de ce chemin descend encore aujourd'hui au fond de la vallée. Tout chef qu'il était, Rancé ne s'accorda aucune des préférences de ses devanciers, il se contentait de la pitance commune; privé comme ses moines de l'usage du linge, il prêchait et confessait ses frères; ses seules distractions étaient les paroles qu'il recueillait sur le lit de cendres. Il fortifiait ses pénitents plutôt qu'il ne les attendrissait. Il n'était question dans ses discours que de l'échelle de saint Jean Climaque, des ascétiques de saint Basile et des conférences de Cassien.

Les cinq ou six premières années de la retraite de Rancé se passèrent obscurément: les ouvriers travaillaient sous terre aux fondements de l'édifice. Rancé recevait sans distinction tous les religieux qui se présentaient. Le premier qui parut fut, en 1667, dom Rigobert, moine de Clairvaux; ensuite dom Jacques et le P. Le Nain. Ces réceptions commencèrent à faire des ennemis à Rancé. Cela nous paraît bien peu grave, à nous qui n'attachons de prix qu'aux guenilles de notre vie, mais alors c'étaient des affaires: Rome survenait, le grand conseil du roi s'en mêlait. Obligé d'entrer dans ces transactions générales, Rancé était forcé de survenir dans les accidents domestiques: il administrait ses premiers solitaires, qui mouraient

d'abord presque tous. Dom Placide étant étendu sur sa dernière couche, Rancé lui demanda où il voulait aller? — « Au-devant des bienheureux, » répondit-il.

Dom Bernard fut administré. A peine eut-il reçu le corps de Notre-Seigneur qu'il eut un pressant besoin de cracher : il se retint, et mourut étouffé par le pain des anges.

Claude Cordon, docteur de Sorbonne, reçut en arrivant le nom d'Arsène, nom devenu fameux dans les nouvelles légendes. Arsène, après sa mort, apparut dans une gloire à dom Paul Ferrand et lui dit : « Si vous saviez ce que c'est que de converser avec les saints ! » Puis il disparut.

L'abbaye de Dorval se voulut reformer. L'abbé de Dorval convint d'une entrevue avec Rancé : Rancé partit ; il rencontra l'abbé de Dorval à Châtillon, lieu triste où les espérances ne se réalisent pas. De là il se rendit à Commercy, où il revit le cardinal de Retz ; il le détourna de la pensée apparente qu'il avait de se retirer à la Trappe : « Le saint homme, dit Le Nain, eut de bonnes raisons pour ne pas le lui conseiller. » M. Dumont, auteur de l'*Histoire de la ville de Commercy,* a bien voulu m'envoyer une lettre de Rancé au cardinal de Retz. « Si Votre Éminence, dit l'abbé de » la Trappe, croyait qu'il n'y eût personne dans

» le monde dont mon cœur fût plus occupé que » d'elle, elle ne me ferait pas justice. » Voilà où la déférence pour les rangs peut conduire la piété même. Après sa sortie, Rancé se hâta de se replier et de rappeler du monde sa patrouille. Revenu à la Trappe, il admit à profession frère Pacôme : celui-ci n'ouvrit jamais un livre, mais il excellait dans l'humilité. Chargé du soin des pauvres, il n'entrait dans le lieu où il mettait le pain qu'après s'être déchaussé, comme Moïse pour entrer dans la terre promise. Pacôme attira à lui un de ses frères; ils vécurent sous le même toit sans se donner la moindre marque qu'ils se fussent jamais connus.

Rancé avait envoyé un religieux à Septfonts : ce religieux se gâta. « Je me suis mécompté, écrivait » Rancé au visiteur, j'en ferai pénitence toute ma » vie. »

La plupart des repentants du XVIe siècle et du commencement du XVIIe avaient été des bandits; ils ne se transformèrent pas, comme les massacreurs de septembre, en marchands de pommes cuites, et ne vendaient point de leurs mains souillées de meurtres, des fruits aux petits enfants. Ces meurtriers étaient des déserteurs des armées du temps, des *routiers*, des *condottieri*, des *ruffiens*. Somme toute, des capitaines, tels

que Montluc et le baron des Adrets, qui faisaient sauter des prisonniers du haut des remparts, instruisaient leurs fils à se laver les bras dans le sang, accrochaient leurs prisonniers aux arbres, valaient-ils mieux que leurs soldats? Les illustres égorgeurs qui se retirèrent à Port-Royal et à la Trappe n'étaient-ils pas les dignes appelés à la retraite vengeresse qui les devait dévorer? Un monde si plein de crimes se remplit de pénitents comme au temps de la Thébaïde.

Depuis la réforme jusqu'à la mort de Rancé, on compte cent quatre-vingt-dix-sept religieux et quarante-neuf frères, parmi lesquels sont plusieurs de qui Rancé a écrit la vie et qui peuvent figurer dans les romans du ciel. On voit leurs noms dans l'*Histoire de l'abbaye de la Trappe,* excellent recueil où tout se trouve rapporté avec une minutieuse exactitude. Je le recommande d'autant plus que j'y ai remarqué quelques paroles d'humeur contre moi; cependant je croyais ne les avoir pas méritées.

A Port-Royal, même affluence d'hommes du monde; mais à Port-Royal il y avait des femmes et des savants; Pallue *coulant le temps,* médecin qui devint celui des solitaires, fit bâtir, nous dit Fontaine, « un petit logis, appelé le Petit-Pallue à cause de la petitesse *bien juste et bien ramassée*

de ses appartements. » Vint ensuite Gentien-Thomas suivi de ses enfants. On vit accourir M. de La Rivière, officier, qui apprit la langue grecque et la langue hébraïque et se fit gardien des bois.

A la Trappe arrive Pierre ou François Fore : sous-lieutenant dans un corps de grenadiers, blessé dans plusieurs rencontres, plongé dans toutes sortes de vices, poursuivi par dix ou douze décrets de prise de corps, il était incertain s'il fuirait en Angleterre, en Allemagne, en Hongrie, ou s'il ne prendrait pas le turban; il entendit parler de la Trappe. En quelques jours, il franchit deux cents lieues; il arrive à la fin de l'hiver par des routes défoncées et d'affreuses pluies; il frappe à la porte : son œil était hagard, son expression hautaine et dure, son sourcil fier, sa contenance militaire et farouche. Rancé le reçut. Des ulcères se formèrent dans la poitrine de Fore; il vomit le sang sur la cendre et il expira.

A Port-Royal on voit un M. de La Pétissière, brave parmi les braves ; le cardinal de Richelieu se reposait sur lui de sa sûreté : c'était un lion plutôt qu'un homme. *Le feu lui sortait par les yeux et son seul regard effrayait ceux qui le regardaient.* Dieu se servit d'un malheur pour toucher d'une crainte salutaire son âme féroce et in-

capable de toute autre peur. Comme il avait une querelle avec un parent du cardinal il eut plus de huit jours un cheval toujours sellé et prêt à monter pour aller se battre contre celui dont il croyait avoir été offensé. La fureur qui le transportait était telle qu'encore qu'il fût le plus habile et le plus adroit du royaume, il reçut, après avoir blessé à mort son ennemi, un coup d'épée dans le bras, entre les deux os; la pointe demeura enfoncée sans qu'il pût jamais la retirer. Il se sauva en cet état à travers champs, portant dans son bras le bout de l'épée rompue. Il alla trouver un maréchal, qui eut besoin pour la retirer de se servir de grosses tenailles de sa forge.

A la Trappe passe Forbin de Janson, obligé de quitter la France pour avoir tué son adversaire en duel : il obtint ensuite sa grâce. Il se trouva à Marsaille, sous Catinat, reçut une blessure, fit vœu de se faire religieux et reçut l'habit des frères de la Trappe. Il fut envoyé au monastère de *Buon-Solazzo* (Bonne-Consolation), et fonda une maison de trappistes sur les charmantes collines de la Toscane. Joseph Bernier, moine qui restait de l'ancienne Trappe, passa, à l'arrivée de Rancé, dans l'Étroite-Observance; il demanda en expirant que son corps fût jeté à la voirie : cynisme de la religion, où se montre le cas que les chrétiens

faisaient de la matière. Ces rigueurs se rattachent à un ordre de philosophie que notre esprit n'est pas plus capable de comprendre que nos mœurs de supporter. Timée, dans Diogène-Laerce, raconte que les Pythagoriciens mettaient leurs biens en commun, appelaient l'amitié égalité, ne mangeaient point de viande, étaient cinq ans sans parler, et rejetaient par humilité les cercueils de cyprès, parce que le sceptre de Jupiter était fait de ce bois.

Ces pécheurs de la Trappe et de Port-Royal se trouvèrent confondus avec des non-savants de toute nature. A Port-Royal était le jeune Lindo, d'une bonté et d'une ouverture de cœur à l'égard de tout le monde qui ne se peut concevoir. « Je » sentais pour lui, écrit l'ingénu Fontaine, une » tendresse particulière; il était fort simple, et je » l'étais aussi. »

De même parut à la Trappe frère Benoît, gentilhomme plein d'esprit, qui avait passé ses premiers jours à ne point penser. Rancé, qui tirait parti de l'innocence comme du repentir, a écrit sa vie, de même qu'un jardinier fait une petite croix sur des paquets de graines pour étiqueter un parfum.

M. de Sainte-Beuve a extrait avec la patience du

goût les passages de Port-Royal que je viens de citer; il ajoute : « C'est le côté par lequel Port-
» Royal touche à la Trappe et à M. de Rancé,
» quand, sous les autres aspects, il paraît toucher
» plus près aux bénédictins de Saint-Maur et à
» Mabillon; quand, par M. d'Andilly, il reste un
» peu à portée de la cour et presque figurant de
» loin ces riantes et romanesques retraites, ima-
» ginées en idée par mademoiselle de Montpensier,
» par madame de Motteville ou même par made-
» moiselle de Scudéri. »

La Trappe n'était pas riante; ses sites étaient désolés, et l'âpreté de ses mœurs se répétait dans l'âpreté du paysage. Mais la Trappe resta orthodoxe, et Port-Royal fut envahi par la liberté de l'esprit humain. Le terrible Pascal, hanté par son esprit géométrique, doutait sans cesse : il ne se tira de son malheur qu'en se précipitant dans la foi. Malgré le silence que la Trappe gardait, il fut question de la détruire, tant le monde était effrayé d'elle ; elle n'échappa à sa ruine que par l'habileté de Rancé : Port-Royal fut moins heureux.

Parti de Paris dans la nuit du 27 octobre 1709, d'Argenson investit Port-Royal des Champs avec trois cents hommes; c'était trop pour enlever vingt-deux religieuses âgées et infirmes. Elles

furent dispersées en différents lieux ; et l'on refusa quelquefois la sépulture à ces brebis, esseulées du troupeau de la mère Angélique.

Enfin l'ordre de la démolition du couvent arriva le 25 janvier 1710, dix ans après la mort de Rancé. Cet ordre *fut exécuté avec fureur*, selon Duclos. Les cadavres étaient déterrés au bruit de ricaneries obscènes, tandis que dans l'église les chiens se repaissaient de chair décomposée. Les pierres tumulaires furent enlevées ; on a trouvé à Magny celle d'Arnauld d'Andilly. La maison de M. de Sainte-Marthe devint une grange ; les bestiaux paissent sur l'emplacement de l'église de Port-Royal des Champs : « La clématite, le lierre et la » ronce, dit un voyageur, croissent sur cette » masure, et un marsaule élève sa tige au milieu » de l'endroit où était le chœur. Le silence est à » peine interrompu par le gémissement du ramier » solitaire. Ici, Sacy venait répéter à Dieu la » prière qu'il avait empruntée de Fulgence ; là, » Nicole invita Arnauld à déposer la plume ; dans » cette allée écartée, j'aperçois Pascal qui déve- » loppe une nouvelle preuve de la divinité du » christianisme ; plus loin, avec Tillemont et Lan- » celot, se promènent Racine, La Bruyère, Des- » préaux, qui sont venus visiter leurs amis. Échos » de ces déserts, arbres antiques, que n'avez-vous

» pu conserver les entretiens de ces hommes » célèbres ! »

Et quel est le chrétien persuadé, le génie poétique qui s'adresse à ces illustres disparus, comme jadis, à Sparte, j'appelai en vain Léonidas? C'est l'ancien évêque de Blois, le juge de Louis XVI.

Louis le Grand, vous avez enseigné à votre peuple les exhumations : accoutumé à vous obéir, il a suivi vos exemples ; au moment même où la tête de Marie-Antoinette tombait sur la place révolutionnaire, on brisait à Saint-Denis les cercueils : au bord d'un caveau ouvert, Louis XIV tout noir, que l'on reconnaissait à ses grands traits, attendait sa dernière destruction; représailles de la justice éternelle! « Eh bien, peuple royal de fantômes, » je me cite (je ne suis plus que le temps), « voudriez-vous revivre au prix d'une couronne? Le trône vous tente-t-il encore? Vous secouez vos têtes, et vous vous recouchez lentement dans vos cercueils. »

Rancé avait transporté avec lui au désert le passé, et il y attira le présent et l'avenir. Le siècle de Louis XIV ne négligeait aucune grandeur; il s'associait aux victoires d'un reclus, comme aux victoires d'un capitaine : Rocroi pour ce siècle était partout. Les querelles du jansénisme, les mysticités du quiétisme occupaient la

ville et la cour, depuis Bossuet et Fénelon jusqu'à mesdames de Maintenon et de Longueville, depuis le cardinal de Noailles jusqu'aux maréchaux amis ou ennemis de Port-Royal, depuis les adversaires du protestantisme jusqu'aux esprits entêtés de l'hérésie. Par Rancé, le siècle de Louis XIV entra dans la solitude et la solitude s'établit au sein du monde.

Dans ces premières années de la retraite de Rancé, on entendit peu parler du monastère; mais petit à petit sa renommée se répandit. On s'aperçut qu'il venait des parfums d'une terre inconnue; on se tournait, pour les respirer, vers les régions de cette Arabie heureuse. Attiré par les effluences célestes, on en remonta le cours : l'île de Cuba se décèle par l'odeur des vanilliers sur la côte des Florides. « Nous étions, dit Leguat, en présence de l'île d'Éden : l'air était rempli d'une odeur charmante qui venait de l'île et s'exhalait des citronniers et des orangers (1). »

(1) *Voyage et Aventures de François Leguat*, p. 48, tome Ier.

LIVRE TROISIÈME.

Les calomnies publiées contre le monastère de la Trappe par les libertins qui se moquaient des austérités, et par les jaloux qui sentaient naître une autre immortalité pour Rancé, commençaient à s'accroître : on avait sans cesse devant les yeux les premières erreurs du solitaire ; on s'obstinait à ne voir dans sa conversion que des motifs de vanité. Ses plus grands amis, l'abbé de Prières, visiteur de l'ordre, était lui-même épouvanté des réformes de la Trappe, il écrivait à l'abbé : « Vous aurez beaucoup d'admirateurs, mais peu d'imitateurs. »

Maubuisson, abbaye près de Pontoise, avait été bâtie par la reine Blanche et l'on y voyait son tombeau. Rancé écrivit à la supérieure découragée de cette abbaye. Il écrivait à une autre femme, car tous les souffrants consultaient ce savant médecin qui avait essayé les remèdes sur lui-même : « Si l'ennui vous attaque, pensez que J. C. vous attend ; toute votre course et sa durée ne vous

paraîtront qu'une vapeur dans ce point auquel il faudra qu'elle finisse. »

Le 7 septembre 1672 Rancé présenta une requête au roi en faveur de la réforme; il commence par dire que les anciens solitaires, dont il ne mérite de porter ni le nom ni l'habit, n'ont point fait difficulté de sortir du fond de leurs déserts pour le service de Dieu ; qu'à leur exemple il croirait manquer au plus saint de ses devoirs s'il se taisait ; que malheureusement il ne va parler que pour se plaindre, et que celui qui lui ouvre la bouche n'a mis sur ses lèvres que des paroles de douleur. De là passant à son sujet, il parle de l'ordre de Cîteaux prêt à retomber dans les périls dont il est échappé, par le défaut de protection refusée à l'Étroite-Observance établie par Louis XIII. Pendant que les solitaires ont vécu dans la perfection, ils ont été considérés comme les anges tutélaires des monarchies ; ils ont soutenu, par le pouvoir qu'ils avaient auprès de Dieu, la fortune de l'empire : une sainte recluse avait connu en esprit ce qui se passait à la journée de Lépante. « Votre Majesté, ajoute Rancé, ne sera point surprise qu'étant obligé par le devoir de ma profession de me présenter à tous les instants au pied des autels du Roi du ciel, j'aborde une fois dans ma vie le trône du roi de la terre. »

La cour de Rome, qu'avaient en vue les réformes trop austères de la Trappe, s'opposait aux exagérations de ses serviteurs; Rancé annonçait son habileté en réveillant la passion du pouvoir dans le cœur de Louis XIV.

Dans tous les bruits répandus, les uns dénonçaient Rancé pour sa doctrine, prétendant qu'elle n'était pas pure; les autres le taxaient d'hypocrisie, les autres lui reprochaient d'introduire dans l'ordre des voies nouvelles. Le roi, vers la fin d'octobre 1675, lui accorda pour juger la question, les commissaires qu'il avait demandés, l'archevêque de Paris, le doyen de Notre-Dame, MM. de Caumartin, de Fieubet, de Voisin et de La Marquerie.

Ses adversaires faisaient en même temps des démarches à Rome contre lui. « Pour un moine, disait Rancé, il n'y a pas de réputation qui lui soit due, il n'est que pour être homme d'opprobre et d'abjection. »

On popularisait ces sentiments hostiles en les répandant dans des vers qui ne valaient pas ceux de notre grand chansonnier, mais qui marquaient déjà la trace par où la France devait arriver à une immortalité qui n'appartient qu'à elle. On trouve cette allure, qui nous a amenés des chanteurs de François Ier à Béranger :

Je suis revenu de la Trappe,
Cette maudite trappe à fou ;
Et si jamais le diable m'y attrappe,
Je veux qu'on me casse le cou.
Ce maudit trou n'est qu'une trappe,
Ce maudit trou
N'est qu'une trappe à fou.

Les commissaires nommés par le cabinet s'étant assemblés, Rancé fut mandé à Paris en 1675. Ils avaient tout réglé selon les intentions du serviteur de Dieu ; mais un abbé de la Commune-Observance déclara que si l'on suivait les avis des commissaires, les abbés étrangers ne viendraient pas au chapitre général de Cîteaux. Le roi s'arrêta : tout se tenait alors, un mouvement dans le clergé pouvait entraîner un dérangement dans les affaires. Louis XIV le savait, et rien n'était si prudent que ce roi absolu élevé aux incartades de la Fronde.

Rancé purgea sa bibliothèque; il répondit à l'évêque de Pamiers et à M. Deslions qui, dans le dessein de le décourager, lui disaient qu'il était encore loin des austérités des premiers chrétiens : « Il est vrai que le pain de tourbe dont vous me parliez, était fort en usage parmi les moines. »

En 1676, il contracta une maladie habituelle avec laquelle il mourut, mais qui ne l'empêcha pas de travailler. Après avoir passé trois mois à l'infirmerie, il revint à la communauté. Ainsi s'é-

coula sa vie jusqu'en 1689, qu'il fut saisi d'une grosse fièvre. Aussitôt que le mal lui laissait quelque relâche, il reprenait ses occupations suivies de rechutes : « La vie d'un pécheur comme moi dure toujours trop, » disait-il.

Mademoiselle, grand hurluberlu, qui se trouvait partout avec son imagination, écrivit à Rancé et lui demanda quelques religieux. Il lui répondit : « Je suis fort persuadé, Mademoiselle, que
» Votre Altesse Royale ne doute point que je n'eusse
» une extrême joie de pouvoir lui nommer un re-
» ligieux tel qu'elle le désire, mais j'en ai perdu
» huit depuis un an qui sont allés à Dieu. Il y en
» a d'autres qui sont près de les suivre; et quoique
» nous soyons encore un nombre considérable,
» nous ne vivons plus ni les uns ni les autres que
» dans la vue et le désir de la mort. »

A cette époque mourut un religieux qui n'avait pas plus de vingt-trois ans, et qui, dans son attirail de décédé, dit à Rancé : « J'ai bien de la joie
» de me voir dans l'habit de mon départ. » Il souriait lorsqu'il allait mourir, comme les anciens barbares. On croyait entendre cet oiseau sans nom qui console le voyageur dans le vallon de Cachemir.

C'est sur ce fond de la Trappe que venaient se jouer les scènes extérieures. Les silhouettes du

monde se dessinaient autour des ombres, le long des étangs et dans les futaies. Le contraste était plus frappant qu'à Port-Royal; car on n'apercevait pas M. d'Andilly marchant une serpe à la main, le long des espaliers, mais quelque vieux moine courbé allant, une bêche sur l'épaule, creuser une fosse dans le cimetière. C'étaient ces scènes de bergeries que l'on voit dans les tableaux des grands peintres.

Une des premières personnes du monde avec lesquelles Rancé eut des rapports fut mademoiselle d'Alençon, autrement madame de Guise, fille de Gaston et cousine germaine de Louis XIV. Mademoiselle d'Alençon, bossue, ne voulut point rester fille; elle épousa le dernier duc de Guise, dont elle eut un fils qui mourut vite. « Le mérite, » dit Mademoiselle dans ses *Mémoires*, qu'avaient » autrefois en France les Lorrains du temps du » Balafré et de tous ces illustres messieurs de » Guise, n'avait pas continué dans tout ce qui » était resté du même nom. »

Le duc de Guise, mari de mademoiselle d'Alençon, n'avait qu'un pliant devant sa femme : il ne mangeait qu'au bout de la table, encore fallait-il qu'on lui eût permis de s'asseoir.

M. Boistard, capitaine employé à Saint-Cyr, a bien voulu me communiquer un recueil manuscrit

contenant vingt-sept lettres de l'abbé de Rancé à madame de Guise. La lettre écrite du 3 mars 1692 parle de la mort d'un solitaire de la Trappe. Ces lettres parlent ainsi de Jacques II : « On est in» exorable, dit Rancé, pour ceux qui n'ont pas » la fortune de leur côté. » Rancé affirme dans la lettre du 7 septembre 1693, que « le propre d'un » chrétien est d'être sans souvenir, sans mémoire » et sans ressentiment. » Quand on a, un siècle plus tard, vu passer 1793, il est difficile d'être sans souvenir.

Louis XIV avait de l'affection pour madame de Guise, bien qu'il s'emportât contre elle lorsqu'elle s'enfuit à la Trappe sur le bruit que le prince d'Orange allait descendre en France. Quand elle allait à l'abbaye, elle y passait plusieurs jours. Madame de Guise mourut à Versailles le 17 mars 1696; elle avait vendu à Louis XIV le palais d'Orléans, aujourd'hui le palais du Luxembourg. Elle fut enterrée non à Saint-Denis, mais aux Carmélites. L'oraison funèbre de madame de Guise fut prononcée à Alençon, par le P. Dorothée, capucin . c'est toute la pompe que la religion livrée à elle seule accordait aux grands.

Immédiatement avec madame de Guise, parut à la Trappe le duc de Saint-Simon. Il faudrait presque révoquer en doute ce qu'il raconte de la

manière dont il parvint à faire croquer par Rigaud le portrait de Rancé, si Maupeou n'avait rapporté les mêmes détails. Le père de Saint-Simon tenait son titre de Louis XIII; il avait acheté une terre voisine de la Trappe; il menait souvent son fils à l'abbaye. Saint-Simon serait très-croyable dans ce qu'il rapporte, s'il pouvait s'occuper d'autre chose que de lui. A force de vanter son nom, de déprécier celui des autres, on serait tenté de croire qu'il avait des doutes sur sa race. Il semble n'abaisser ses voisins que pour se mettre en sûreté. Louis XIV l'accusait de ne songer qu'à démolir les rangs, qu'à se constituer le grand maître des généalogies. Il attaquait le parlement, et le parlement rappela à Saint-Simon qu'il avait vu commencer sa noblesse. C'est un caquetage éternel de tabourets dans les *Mémoires* de Saint-Simon. Dans ce caquetage, viendraient se perdre les qualités incorrectes du style de l'auteur, mais heureusement il avait un tour à lui; il écrivait à la diable pour l'immortalité.

Le duc de Penthièvre parut plus tard à la Trappe : Saint-Simon ne se put guérir de l'âcreté de son humeur dans une solitude où le petit-fils du comte de Toulouse perfectionna sa vertu : le fiel et le miel se composent quelquefois sous les mêmes arbres. Pieux et mélancolique, le duc de

Penthièvre fit augmenter, s'il ne bâtit pas entièrement, l'abbatiale où il aimait à se retirer, en prévision du martyre de sa fille. La princesse de Lamballe, enfant, venait s'amuser à la Maison-Dieu ; elle fut massacrée après la dévastation du monastère. Sa vie s'envola comme ce passereau d'une barque du Rhône, qui, blessé à mort, fait pencher en se débattant l'esquif trop chargé.

Pellisson fréquentait la Trappe. Il s'était flatté de faire consentir le roi à certain arrangement. Rancé insistait pour que sa communauté eût le droit de choisir un prieur. « Je ne doute pas, » mandait-il à Pellisson, que vous ne voyiez mieux » que moi tout ce que je ne vous dis pas sur cette » matière, parce que vos connaissances sont plus » étendues, et vont beaucoup plus loin que les » miennes. »

Pellisson abjura le protestantisme en 1670 à Chartres, entre les mains de l'évêque de Comminges, et s'attacha ensuite à Bossuet. Pellisson est célèbre pour avoir élevé une araignée : il demeura ferme dans le procès de Fouquet, si bien débrouillé par M. Monmerqué. Il écrivit, en défense de son ancien patron, trois mémoires sur lesquels on pourrait encore jeter les yeux avec fruit. Louis XIV le ménagea ; il s'aperçut que la conquête lui ferait honneur et ne serait pas difficile; mais, comme

l'ancien commis des finances mourut sans confession, on le soupçonna toujours. Rancé le défendit toujours : la célébrité adoucissait sa foi. Rancé avait peut-être vu Pellisson chez le cardinal de Richelieu lors de la création de l'Académie. Pellisson avait aimé mademoiselle de Scudéri ; il n'était pas beau ; elle ne perdit point sa bonne réputation : elle mandait à l'objet de ses amours :

Enfin, Acanthe, il faut se rendre ;
Votre esprit a charmé le mien :
Je vous fais citoyen de Tendre,
Mais, de grâce, n'en dites rien.

Pellisson avait trop de goût pour parler de ça.

Bossuet, camarade de collége de Rancé, visita son condisciple, il se leva sur la Trappe comme le soleil sur une forêt sauvage. L'aigle de Meaux se transporta huit fois à cette aire. Ces différents vols vont toucher à des faits dont la mémoire est restée. En 1682 Louis XIV s'établit à Versailles. En 1685 Bossuet composa à la Trappe l'avertissement du *Catéchisme de Meaux*. En 1686 l'orateur mit fin à ses *Oraisons funèbres* par le chef-d'œuvre qu'il prononça devant le cercueil du grand Condé. En 1696 s'en alla à Dieu Sobieski, ancien mousquetaire de Louis le Grand. Sobieski entra dans Vienne par la brèche qu'avait ouverte le canon des Turcs.

Les Polonais sauvèrent l'Europe, qui laisse exterminer aujourd'hui la Pologne. L'histoire n'est pas plus reconnaissante que les hommes...

La Trappe était le lieu où Bossuet se plaisait le mieux : les hommes éclatants ont un penchant pour les lieux obscurs. Devenu familier avec le chemin du Perche, Bossuet écrivait à une religieuse malade : « J'espère bien vous rendre à » mon retour de la Trappe une plus longue vi- » site, » paroles qui n'ont d'autre mérite que d'être jetées à la poste en passant et d'être signées : *Bossuet.*

Bossuet trouvait un charme dans la manière dont les compagnons de Rancé célébraient l'office divin : « Le chant des Psaumes, dit l'abbé Ledieu, » qui venait seul troubler le silence de cette vaste » solitude, les longues pauses de Complies, le son » doux, tendre et perçant du *Salve Regina,* inspi- » raient au prélat une sorte de mélancolie reli- » gieuse. » A la Trappe il me semblait en effet, pendant ces silences, ouïr passer le monde avec le souffle du vent. Je me rappelais ces garnisons perdues aux extrémités du monde et qui font entendre aux échos des airs inconnus, comme pour attirer la patrie : ces garnisons meurent, et le bruit finit.

Bossuet assistait aux offices du jour et de la nuit.

Avant Vêpres, l'évêque et le réformateur prenaient l'air. On m'a montré près de la *grotte de Saint-Bernard* une chaussée embarrassée de broussailles qui séparait autrefois deux étangs. J'ai osé profaner, avec les pas qui me servirent à rêver René, la digue où Bossuet et Rancé s'entretenaient des choses divines. Sur la levée dépouillée, je croyais voir se dessiner les ombres jumelles du plus grand des orateurs et du premier des nouveaux solitaires.

Bossuet reçut le viatique le lundi saint de l'année 1704 : il y avait quatre ans que Rancé n'existait plus. Bossuet se plaignait d'être importuné de sa mémoire; sa garde lui soutenait la tête : « Cela serait bon, disait-il, si ma tête pouvait se » tenir. » Dans un de ces moments, l'abbé Ledieu lui prononça le mot de gloire; Bossuet reprit : « Cessez ces discours; demandez pour moi pardon » à Dieu. »

Le 12 avril 1704, les pieds et les mains du moribond s'engourdirent. Un peu avant quatre heures et demie du matin il expira : c'était l'heure où son ami Rancé priait aux approches du jour. L'aigle qui s'était en passant reposé un moment dans ce monde, reprit son vol vers l'aire sublime dont il ne devait plus descendre. Il n'est resté de Bossuet qu'une pierre.

Rancé eut d'abord la pensé de se démettre de son abbaye; il consulta Bossuet au mois de décembre 1682. Bossuet lui répondit d'attendre. Dans cette année le père d'un jeune mousquetaire, réfugié à la Trappe, se plaignit de la captation dont on avait usé envers son fils; il ne reçut de l'abbé que ces mots : « Vous le quitterez bientôt. »

En ce temps-là mourut l'abbé de Prières. J'en ai souvent parlé. Il fit écrire à Rancé par un prêtre : « L'abbé de Prières m'ordonna dans les der-
» niers moments de sa vie de vous donner avis de
» sa mort en vous témoignant l'estime qu'il a con-
» servée pour vous jusqu'au dernier soupir. »

Ces honnêtes gens se léguaient leur estime.

De toutes les accusations portées contre Rancé, aucune ne s'appuyait sur une apparence de vérité, excepté celle de jansénisme. On a une lettre de lui, adressée en 1676 à M. de Brancas, elle s'exprime ainsi :

« Je vous dis, en parlant de M. Arnauld et de
» ces messieurs, que le pape était content d'eux,
» et qu'il avait reçu leurs signatures en la ma-
» nière qu'ils l'avaient donnée; vous me répon-
» dîtes ce que déjà des personnes de piété m'a-
» vaient donné comme une chose constante, qu'ils
» l'avaient surpris, et que le pape avait fait comme
» ceux qui mettent la main devant leurs yeux,

16.

» et qui font semblant de ne pas voir. Cependant, » monsieur, il m'est tombé entre les mains, depuis » quelques jours, l'arrêt qui a été donné contre » M. l'évêque d'Angers, qui porte expressément » que le pape, avec beaucoup de prudence, a » voulu recevoir la signature de quelques parti- » culiers avec une explication plus étendue pour » les mettre à couvert de leurs scrupules et des » peines portées par les constitutions. Tellement, » monsieur, que non-seulement il n'a pas fait » semblant de ne pas voir qu'ils aient signé avec » explication, mais même il l'a prouvé et s'en est » contenté. Je suis bien heureux, monsieur, de » n'avoir jugé personne. Où en serais-je réduit » si j'avais condamné des gens que le pape reçoit » dans le fait même pour lequel je les aurais con- » damnés? Et à quelle réparation ne serais-je » point tenu si j'avais porté un jugement contre » eux, et que j'eusse donné à d'autres de faire la » même chose sur mon témoignage? car, dans le » fond, j'aurais, contre le respect que je dois au » pape et contre ses intentions, condamné ceux » qu'il justifie, et considéré comme personnes qui » sont dans l'erreur et dans la désobéissance celles » dont il est satisfait et qu'il reçoit dans son sein » et dans sa communion et par une conduite pleine » de charité et de sagesse. Je vous assure, mon-

» sieur, qu'il ne m'arrivera pas de juger, et que
» je serai plus religieux que jamais dans les réso-
» lutions que j'ai prises sur ce sujet-là. Je vous
» parle sans passion et dans un désintéressement
» entier de tous les partis (car je n'en ai aucun,
» et je suis incapable d'en avoir que celui de l'É-
» glise) ; mais dans la créance que c'est Jésus-Christ
» qui me met au cœur ce que je vous vas dire.

» Il est impossible que Dieu demande compte
» ni à vous ni à moi de ce que nous nous serons
» abstenus de juger, n'ayant pour cela ni caractère
» ni obligation; mais il se peut très-bien faire
» qu'une conduite opposée chargerait nos conscien-
» ces, quelque bonnes que soient nos intentions, si
» ceux qui ont autorité ou qui ont obligation de
» juger se mécomptent après y avoir apporté toute
» l'application, les soins et la diligence néces-
» saires. Ils peuvent espérer que Dieu, qui con-
» naît le fond de leurs cœurs, leur fera miséri-
» corde; mais pour ceux qui s'avancent et qui
» n'ont point de mission, si ce malheur leur ar-
» rive, ils ne peuvent attendre qu'une punition
» rigoureuse; car, dès le moment qu'ils se sont
» ingérés et ont usurpé un droit qui ne leur ap-
» partenait point, ils ont mérité que Dieu les
» abandonne à leurs propres ténèbres. Je vous as-
» sure, monsieur, soit que je pense que Jésus-

» Christ nous a déclaré qu'il châtierait d'un sup-
» plice éternel celui qui dirait à son frère une
» légère injure, ou que je me regarde comme étant
» sur le point d'être jugé moi-même, il n'y a
» rien dont je sois plus éloigné que de juger les
» autres.

» Voilà quelle doit être la disposition de tout
» homme qui ne sera point prévenu, qui regar-
» dera les choses dans leur vérité sans intérêt et
» sans passion; mais le mal est que nous croyons
» n'en pas avoir, parce que nous n'en avons point
» de propre et de particulière. Cependant nous
» sommes souvent engagés dans celles des autres
» sans nous en apercevoir. Pour moi, je suis per-
» suadé qu'en de telles matières, la voie la plus
» sûre est de demeurer dans la soumission et dans
» le silence. C'est le moyen de m'attirer tous les
» partis et de ne plaire à personne; mais, pourvu
» que je plaise à Dieu et que je me tienne dans
» son ordre, je ne me mets point en peine de quelle
» manière les hommes expliqueront ma conduite.
» Véritablement je ne suis plus de ce monde, et
» je ne suis pas assez malheureux pour y rentrer
» après l'avoir quitté par le dessein que j'aurais
» de le contenter contre mon devoir et les mou-
» vements de ma conscience. Vous connaîtrez sans
» doute, monsieur, qu'il est si difficile, lorsqu'on

» parle dans les causes même les plus justes, de
» se tenir dans les règles de la modération et de
» la charité, que ceux-là sont heureux que Dieu a
» mis dans des états où rien ne les oblige ni de
» parler ni de se produire: et je vous confesse que
» je ne me lasse point d'admirer et de plaindre en
» même temps l'aveuglement de la plupart des
» hommes qui ne font non plus de difficulté de
» dire : Cet homme est schismatique, que s'ils
» disaient : Il a le teint pâle et le visage mauvais.
» Quand je vous dis, monsieur, que je ne vous
» parle que pour vous seul, ce n'est pas que je ne
» veuille bien que l'on sache quels sont mes senti-
» ments et mes pensées sur ce point-là ; mais je
» serais encore plus aise, comme c'est la vérité,
» que l'on ne s'imaginât pas que je m'occupe des
» affaires qui ne me regardent point.

» Je ne saurais m'empêcher de vous dire encore
» qu'il n'y a rien de moins vrai que ce que l'on
» dit que je faisais pénitence d'avoir signé le *for-*
» *mulaire,* puisque je le signerai toutes les fois
» que mes supérieurs le désireront, et que je suis
» persuadé qu'en cela mon sentiment est le véri-
» table. Mais je ne nie point que, dans le nombre
» presque infini de crimes et de maux dont je me
» sens redevable à la justice divine, celui d'avoir
» imputé aux personnes qu'on appelle jansénistes

» des opinions et des erreurs dont j'ai reconnu
» dans la suite qu'ils n'étaient pas coupables, n'y
» puisse être compris. Étant dans le monde, avant
» que je pensasse sérieusement à mon salut, je
» me suis expliqué contre eux en toute rencontre,
» et me suis donné sur cela une entière liberté,
» croyant que je le pouvais faire sur la relation
» des gens qui avaient de la piété et de la doc-
» trine. Cependant je me suis mécompté, et ce ne
» sera point une excuse pour moi au jugement de
» Dieu, d'avoir cru et d'avoir parlé sur le rapport
» et sur la foi des autres. Cela m'a fait prendre
» deux résolutions que j'espère de garder invio-
» lablement avec la grâce de Dieu : l'une, de ne
» croire jamais le mal de personne, quelle que soit
» la piété de ceux qui le diront, à moins qu'ils ne
» me fassent voir une évidence ; l'autre est de ne
» rien dire jamais à moins qu'avec l'évidence je
» n'y sois engagé par une nécessité indispensable ;
» celui qui craint les jugements de Dieu et qui
» sait qu'il a mérité d'en être jugé avec rigueur,
» est bien malheureux quand il juge ses frères,
» puisque le plus grand de tous les moyens
» pour engager Jésus-Christ à nous juger dans
» sa miséricorde, est de nous abstenir de
» juger.

» Je croirais faire un mal si je soupçonnais

» leur foi (des jansénistes) ; ils sont dans la com-
» munion et dans le sein de l'Église. Elle les re-
» garde comme ses enfants ; et par conséquent je
» puis et ne dois les regarder autrement que
» comme mes frères.

» Vous dites, monsieur, qu'ils sont suspects ;
» mais Dieu me préserve de me conduire par mes
» soupçons. Je sais par ma propre expérience,
» et je l'éprouve tous les jours, jusqu'où va l'in-
» justice et la violence de ceux qu'on appelle
» molinistes. Il n'y a point de calomnies dont ils
» n'essaient de ruiner ma réputation ; point de
» bruits injurieux qu'ils ne répandent contre ma
» personne ; comme ils ne sauraient attaquer mes
» mœurs, ils attaquent ma foi et ma croyance, et
» trouvent dans les règles de leur morale et dans
» la fausseté de leurs maximes qu'il leur est per-
» mis de dire contre moi tous les maux que l'envie
» et la passion leur peut suggérer. *Circumveniam*
» *justum, quoniam inutilis est nobis et contra-*
» *rius est operibus nostris.* Ma conduite n'est pas
» conforme à la leur ; mes maximes sont exactes,
» les leurs sont relâchées ; les voies dans lesquelles
» j'essaie de marcher sont étroites, celles qu'ils
» suivent sont larges et spacieuses : voilà mon
» crime ; cela suffit, il faut m'opprimer et me dé-
» truire. *Opprimamus pauperem justum, gravis*

» *est nobis etiam ad vivendum quoniam dissi-*
» *milis est aliis vita illius.*

» Comment voulez-vous, monsieur, que je leur » donnasse quelque créance; et peuvent-ils passer » pour autre chose dans mon esprit que pour des » emportés et des injustes? En quel endroit de » l'Écriture et des livres des saints Pères ces gens, » si zélés pour la défense de la vérité, ont-ils lu » qu'ils puissent en conscience imputer le plus » grand de tous les crimes sous des imaginations » toutes pures, et décrier par toutes sortes de » voies publiques et secrètes des personnes qui » servent Dieu dans la retraite et dans le silence, » qui ne se mêlent ni des contestations ni des » affaires, qui donnent de l'édification à l'Église, » et dont la vie, de l'aveu même de ceux qui ne » les aiment pas, est irrépréhensible? Jugez vous- » même, monsieur, qu'est-ce qui se peut pré- » senter plus naturellement lorsqu'il me revient » quelque chose des soupçons que l'on forme » contre les jansénistes, sinon que, puisque les » molinistes ne font nul scrupule de m'imputer » des excès dont je ne suis pas moins exempt que » vous-même, quoique je n'aie jamais rien dit à » leur désavantage et qu'ils n'aient aucun sujet » de se plaindre de moi, il est très-possible qu'ils » attribuent des erreurs imaginaires à des per-

» sonnes qui n'ont pas eu pour eux les mêmes
» égards ni les mêmes ménagements, et contre
» lesquels ils ont depuis si longtemps une guerre
» toute déclarée ?

» Pour vous parler franchement, monsieur, je
» ne suis rien moins que moliniste, quoique je sois
» parfaitement soumis à toutes les puissances
» ecclésiastiques. Je ne pense point comme eux
» pour ce qui regarde la grâce de Jésus-Christ, la
» prédestination de ses saints et la morale de son
» Évangile, et je suis persuadé que les jansénistes
» n'ont point de mauvaise doctrine. Ce serait une
» grande faiblesse de régler sa conduite sur les
» caprices et les imaginations du monde; et les
» gens de bien qui ne regardent que Dieu dans
» toutes les circonstances de leur vie ne se mettent
» guère en peine que l'on se scandalise de leur
» procédé lorsqu'il n'y a rien qui ne soit dans
» l'ordre et dans les règles. Le scandale ne re-
» tombe point sur eux, mais sur ceux qui veulent
» trouver des sujets d'en prendre des occasions
» qui ne sont point blâmables.

» Enfin, monsieur, j'ai vu, depuis que j'ai
» quitté le monde, les différents partis qui ont
» agité l'Église. J'ai vu de tous les côtés les inté-
» rêts et les passions qui les ont continués, et par
» la grâce de Dieu je n'y ai pris aucune part que

» celle de m'en affliger, d'en gémir devant Dieu
» et de le prier d'inspirer des sentiments de paix
» et de charité à ceux qui paraissent en avoir de
» tout contraires. J'ai vécu entre les uns et les
» autres dans un état de suspension, je me suis
» soumis à l'Église sans avoir de liaison avec per-
» sonne, parce que j'ai cru qu'il n'y en avait point
» qui ne fût dangereuse et que le meilleur des
» partis était de n'en point avoir, mais de s'atta-
» cher simplement à Jésus-Christ et à ceux aux-
» quels il a donné sa puissance et son autorité
» dans son Église.

» J'ai demeuré dans le repos et dans le silence;
» et comme je pense souvent à cette grande vé-
» rité, que Dieu jugera sans miséricorde ceux qui
» auront jugé leurs frères sans compassion, je me
» suis abstenu de m'expliquer et de condamner
» la conduite et les sentiments de personne, sa-
» chant que je ne le devais pas à moins que d'avoir
» des évidences et des certitudes que je n'ai jamais
» eues, et d'y être engagé par de véritables néces-
» sités. Je n'ai nul dessein de plaire aux hommes,
» je ne recherche ni leur approbation ni leur
» estime, et je sais trop que Dieu ne marque
» jamais plus clairement dans ceux qui sont à lui
» qu'il ne rejette point les services qu'ils lui ren-
» dent, que quand il permet qu'on les persécute;

» et la seule peine que j'aie est de voir que ces
» gens-là engagent leurs consciences comme s'ils
» ne savaient pas que Dieu jugera les calomnia-
» teurs avec autant de rigueur et de sévérité que
» les homicides et les adultères.

» Il me reste, monsieur, une autre affaire, qui
» est d'empêcher qu'on ne croie que je favorise
» le parti des molinistes; car je vous avoue que la
» morale de la plupart de ceux qui en sont est si
» corrompue, les maximes si opposées à la sainteté
» de l'Évangile et à toutes les règles et instruc-
» tions que Jésus-Christ nous a données ou par sa
» parole ou par le ministère de ses saints, qu'il
» n'y a guère de choses que je puisse moins souffrir
» que de voir qu'on se servît de mon nom pour
» autoriser des sentiments que je condamne de
» toute la plénitude de mon cœur. Ce qui me
» surprend dans ma douleur, c'est que, sur ce
» chapitre, tout le monde est muet, et que ceux
» même qui font profession d'avoir du zèle et de
» la piété gardent un profond silence, comme s'il
» y avait quelque chose de plus important dans
» l'Église que de conserver la pureté de la foi dans
» la conduite des âmes et dans la direction des
» mœurs. Pour moi qui n'ai jamais pris de chaleur
» contre personne, parce que je me suis toujours
» préservé de toutes sortes de liaisons, quand je

» regarde les choses dans le désintéressement d'un
» homme qui ne veut avoir que Dieu et sa vérité
» devant les yeux, et que j'essaie de discerner ce
» qui fait qu'on est si échauffé de certaines ma-
» tières et que sur les autres on n'a que de l'in-
» différence et de la froideur; rien ne se présente
» plus naturellement sinon que ce qui donne le
» mouvement à la plupart des hommes, c'est
» l'intérêt que d'un côté il y a à plaire et à gagner,
» et que de l'autre il n'y a rien qu'à perdre (j'en-
» tends de ceux qui sont théologiens et qui ne
» peuvent ignorer le fond et les conséquences des
» choses); et comme je n'ai rien à perdre ni à
» gagner en ce monde, et que j'ai réduit à l'éter-
» nité toute seule mes prétentions et mes espé-
» rances, ce sont des tempéraments et des retenues
» que je ne puis goûter ni comprendre. En vérité,
» si Dieu n'a pitié du monde et s'il n'empêche
» l'effet de l'application avec laquelle on travaille
» à détruire les maximes véritables pour en sub-
» stituer d'autres en leur place qui ne le sont pas,
» les maux se multiplieront, et l'on verra dans
» peu une désolation presque générale. »

Je n'ai point abrégé cette lettre, trop longue pour nous; elle décide une question si vivante alors, aujourd'hui si morte. Le jansénisme par son âpreté devait plaire à un solitaire. Tout cela

nous paraîtra accablant, car l'esprit humain n'a plus la force de se tenir debout. Rancé, influencé par Bossuet, changea d'opinion ; il cessa de tolérer ce qu'il avait respecté. La permanence n'appartient qu'à Dieu, *Manet in æternum.*

Dans l'année 1678, Rancé fit au maréchal de Bellefonds une déclaration de ses principes. Bellefonds était ce même maréchal puni à la guerre pour deux désobéissances heureuses, et auquel Bossuet écrivit une lettre sur la conversion de madame de La Vallière. La lettre de Rancé est devenue rare : il s'agissait de repousser les accusations qui s'élevaient contre les rigueurs de la Trappe.

« S'il n'est pas impossible, dit l'abbé au maré-
» chal, de chanter les cantiques du Seigneur dans
» une terre étrangère, il faut croire cependant
» qu'il est difficile de garder fidèlement ses voies
» lorsqu'on est environné d'affaires et de plaisirs.

» Dieu n'a pas commandé à tous les hommes de
» quitter le monde; mais il n'y en a point à qui il
» n'ait défendu d'aimer le monde.

» Ma profession veut que je me regarde comme
» un vase brisé qui n'est plus bon qu'à être foulé
» aux pieds : et, dans la vérité, si les hommes me
» prennent par des endroits par où je ne suis pas
» tel qu'ils me croient, il y a en moi des iniquités

» qui ne sont *connues de personne* et sur lesquelles
» on ne me dit mot; de sorte que je ne puis ne
» pas croire que les injustices qui me viennent du
» monde ne soient des justices secrètes et vérita-
» bles de la part de Dieu, et ne pas considérer en
» cela les hommes comme des exécuteurs de ses
» vengeances.

» C'est la disposition dans laquelle je suis, et
» que je dois conserver, d'autant plus que les ex-
» trémités de ma vie sont proches : aux portes de
» l'éternité, il n'y a rien de plus puissant pour faire
» que Dieu me juge dans sa clémence que d'être
» jugé des hommes sans pitié. »

Dans l'année 1679 Bellefonds appela Rancé à Paris. Ces Bellefonds de Normandie étaient sortis des Bellefonds de Touraine. La marquise du Châtelet, fille du maréchal, vécut très-pauvre avec son mari à Vincennes, dont Bellefonds était gouverneur; il mourut dans le château où l'attendait le duc d'Enghien, qui n'avait point encore paru sur la terre. On avait surpris la vieille tante maternelle du maréchal avec le marquis de Villars, que l'on nommait *Orondat*, d'un nom emprunté d'un personnage de *Cyrus*.

Rancé était mandé par le maréchal pour voir madame de La Vallière; il se connaissait dans le mal dont elle était attaquée. Cinquante lettres de

madame de La Vallière à Bellefonds sont imprimées à la suite de l'abrégé de la vie de la maîtresse de Louis XIV. L'auteur de cet abrégé est l'abbé Lequeux, éditeur de plusieurs opuscules de Bossuet. L'abbé devint convulsionnaire de Saint-Médard.

« Vivez cachée » dit Bossuet à madame de La Vallière, dans son discours sur sa profession; « prenez un si noble essor que vous ne trouviez le » repos que dans l'essence éternelle. » « Enfin je » quitte le monde, » écrit madame de La Vallière elle-même; « c'est sans regret, mais non sans » peine. Je crois, j'espère et j'aime. » N'est-ce pas *Émilie?* Ce devait être une belle société que celle à qui ce beau langage était naturel. Dans sa lettre du 7 novembre 1675 au maréchal de Bellefonds, madame de La Vallière dit : « Je ne puis m'em» pêcher de vous faire part de la joie que j'ai eue » de voir monsieur l'abbé de la Trappe : je suis » toujours dans la confiance de la paix, et notre » saint abbé m'a fort exhortée à y demeurer. Que » vous êtes heureux, monsieur le maréchal, d'être » dans l'état où il veut que vous soyez! » Bellefonds, aidé de Rancé et de la lassitude de Louis, appuyait la résolution de la fugitive. Le monde voyait une de ses victimes sous le froc, Rancé, encourager au cilice une autre de ses victimes. Les

Carmélites étaient remplies d'une population de femmes. On y vivait dans un air qu'avait aspiré et expiré le sein de belles et jeunes compagnes. Madame de La Vallière ne voulait pas qu'on lui parlât, même de son fils; elle s'imaginait qu'aucun autre homme que le roi ne pouvait être présent à sa pensée; elle demeurait seul à seul sous le voile avec Dieu et Louis.

Telle était l'aventure placée sur le chemin de la Maison-Dieu. Tous les souvenirs venaient du dedans et du dehors, s'enfoncer dans ces solitudes; chaque pénitent menait avec lui ses fautes. Les repentis se promenaient dans des routes écartées, se rencontraient pour ne se retrouver jamais. Les âmes qui portaient des souvenirs disparaissaient comme ces vapeurs que j'ai vues dans mon enfance sur les côtes de la Bretagne; brouillards, assurait-on, produits par les volcans lointains de la Sicile. On rencontrait sur toutes les routes de la Trappe des fuyards du monde; Rancé, à ses risques et périls, les allait recueillir; il rapportait dans un pan de sa robe des cendres brûlantes, qu'il semait sur des friches, pour engraisser les déserts avec des débris de passions. Aujourd'hui, on ne voit plus glisser dans les ombres ces chasses blanches, dont Charles-Quint et Catherine de Médicis croyaient entendre les cors parmi les

ruines du château de Lusignan, tandis qu'une fée envolée faisait son cri.

En descendant des hauteurs boisées où je cherchais les lares de Rancé, s'offraient des clochers de paille tordus par la fumée; de petits nuages abaissés filaient comme une vapeur blanche au plus bas des vallons. En approchant, ces nuées se métamorphosaient en personnes vêtues de laine écrue; je distinguais des faucheurs : madame de La Vallière ne se trouvait point parmi les herbes coupées.

Rancé s'était résolu à ne composer aucun ouvrage qui rappelât son existence. A soixante ans, accablé d'infirmités, il n'était pas tenté de retourner aux illusions de sa jeunesse, malgré les encouragements qu'il trouvait dans les cheveux blancs de son ami Bossuet. Comme il faisait souvent des conférences à ses frères, il lui restait une quantité de discours. Il se laissa entraîner à la prière d'un religieux malade qui le conjurait de rassembler ces discours. Ainsi se trouva formé peu à peu le traité qu'il intitula : *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique.* On fit dans le couvent plusieurs copies de ce traité; une de ces copies tomba entre les mains de Bossuet : Bossuet, émerveillé, se hâta d'écrire à Rancé qu'il exigeait que son ouvrage fût rendu public et qu'il

se chargeait de le faire imprimer. Dom Rigobert et l'abbé de Châtillon mêlèrent leurs sollicitations à celles du grand évêque. Rancé avait jeté l'ouvrage au feu, et on en avait retiré des cahiers à demi brûlés. Par une de ces lâchetés communes aux auteurs, Rancé avait repris les débris de l'incendie, et les avait retouchés; une des copies post-flammes était parvenue à Bossuet. « Comment, » monseigneur, lui écrivait l'abbé de la Trappe, » vous voulez que je me mette tous les ordres » religieux à dos! » « Vous avez beau, répondit Bos- » suet, vous fâcher, vous ne serez point le maître » de votre manuscrit et vous y penserez devant » Dieu. » Rancé insista; Bossuet lui répondit: « Je répondrai pour vous, je prendrai votre dé- » fense; demeurez en repos. »

En effet, on voit à la tête des *Éclaircissements* sur le livre *Des devoirs de la vie monastique*, cette approbation de Bossuet: « Après avoir lu et » examiné les *Éclaircissements*, nous les avons » approuvés d'autant plus volontiers que nous es- » pérons que tous ceux qui les liront demeureront » convaincus de la sainte et salutaire doctrine du » livre *De la sainteté et des devoirs de la vie mo-* » *nastique*. A Meaux, le 10e jour de mai 1685. »

Quel est cet ouvrage que l'aigle de Meaux avait couvert de ses ailes? En vain Rancé ne voulait

pas convenir que sa jeunesse lui était demeurée : il se disait et se croyait vieux, et la vie débordait en lui. Cependant ce qu'il avait prévu arriva. Une longue querelle survint après deux ou trois années de la publication du livre. La gravité de ses controverses n'a rien de semblable aux contestations littéraires d'aujourd'hui ; cette partie de ces temps passés est curieuse à connaître. Bossuet ne s'était trompé ni sur le fond, ni sur le style de l'ouvrage. Voici l'analyse *De la sainteté des devoirs de la vie monastique*, je laisse parler Rancé :

« Les règles des observances religieuses ne doi-
» vent pas être considérées comme des inventions
» humaines. Saint Luc a dit : Vendez ce que vous
» avez et le donnez aux pauvres; après cela venez
» et me suivez. Si quelqu'un vient à moi et ne
» hait point son père et sa mère et sa femme et
» ses enfants et ses frères et ses sœurs et même sa
» propre vie, il ne peut être mon disciple.

» Jean-Baptiste a mené dans le désert une vie
» de détachement, de pauvreté, de pénitence et de
» perfection dont la sainteté a été transmise aux
» solitaires, ses successeurs et ses disciples.

» Saint Paul l'anachorète et saint Antoine cher-
» chèrent les premiers J. C. dans les déserts de la
» basse Thébaïde; saint Pacôme parut dans la
» haute Thébaïde, reçut de Dieu la règle par la-

» quelle il devait conduire ses nombreux disci-
» ples. Saint Macaire se retira dans le désert de
» Sethé, saint Antoine dans celui de Nitry, saint
» Sérapion dans les solitudes d'Arsinoé et de Mem-
» phis, saint Hilarion dans la Palestine; sources
» abondantes d'une multitude innombrable d'a-
» nachorètes et de cénobites qui remplirent l'Afri-
» que, l'Asie et toutes les parties de l'Occident.

» L'Église, comme une mère trop féconde, com-
» mença de s'affaiblir par le grand nombre de ses
» enfants. Les persécutions étant cessées, la fer-
» veur et la foi diminuèrent dans le repos. Cepen-
» dant Dieu, qui voulait maintenir son Église, con-
» serva quelques personnes qui se séparèrent de
» leurs biens et de leurs familles par une mort
» volontaire, qui n'était ni moins réelle, ni moins
» sainte, ni moins miraculeuse que celle des pre-
» miers martyrs. De là les différents ordres mo-
» nastiques sous la direction de saint Bernard et
» de saint Benoît. Les religieux étaient des anges
» qui protégeaient les États et les empires par
» leurs prières; des voûtes qui soutenaient la
» voûte de l'Église, des pénitents qui apaisaient
» par des torrents de larmes la colère de Dieu,
» des étoiles brillantes qui remplissaient le monde
» de lumière. Les couvents et les rochers sont
» leur demeure; ils se renferment dans les mon-

» tagnes comme entre des murs inaccessibles; ils
» se font des églises de tous les lieux où ils se
» rencontrent; ils se reposent sur les collines
» comme des colombes; ils se tiennent comme
» des aigles sur la cime des rochers; leur mort
» n'est ni moins heureuse ni moins admirable
» que leur vie, raconte saint Ephrem. Ils n'ont
» aucun soin de se construire des tombeaux; ils
» sont crucifiés au monde; plusieurs étant atta-
» chés comme à la pointe de rochers escarpés,
» ont remis volontairement leurs âmes entre les
» mains de Dieu. Il y en a qui, se promenant avec
» leur simplicité ordinaire, sont morts dans les
» montagnes qui leur servaient de sépulcre. Quel-
» ques-uns, sachant que le moment de leur déli-
» vrance était arrivé, se mettaient de leurs pro-
» pres mains dans le tombeau. Il s'en est trouvé
» qui en chantant les louanges de Dieu ont expiré
» dans l'effort de leur voix, la mort seule ayant
» terminé leur prière et fermé leur bouche. Ils
» attendent que la voix de l'archange les réveille
» de leur sommeil; alors ils refleuriront comme
» des lis d'une blancheur, d'un éclat et d'une
» beauté infinie. »

Après cette description admirable pour leur faire aimer la mort, Rancé ajoute : « Je ne doute
» pas, mes frères, que vos pensées ne vous portent

» du côté du désert; mais il faut modérer votre » zèle. Les temps sont passés; les portes des so- » litudes sont fermées, la Thébaïde n'est plus » ouverte. »

C'était vrai, mais les ordres religieux avaient rebâti dans leurs couvents la Thébaïde; ils avaient représenté dans leurs cloîtres les palmiers des sables. Les monastères étaient des pépinières de fécondité où l'on élevait les plantes divines, où elles prenaient leur accroissement avant d'être transplantées. Ainsi lorsqu'on descendait de la montagne et que l'on était près d'entrer dans Clairvaux, on reconnaissait Dieu de toute part. On trouvait au milieu du jour un silence pareil à celui du milieu de la nuit: le seul bruit qu'on y entendait était le son des différents ouvrages des mains ou celui de la voix des frères lorsqu'ils chantaient les louanges du Seigneur. La renommée seule de cette grande aphonie imprimait une telle révérence que les séculiers craignaient de dire une parole. Une forêt resserrait le monastère. Les viandes dont on se nourrissait n'avaient d'autre goût que celui que la faim leur donnait.

Rancé passe à l'explication des trois vœux de la vie monastique : chasteté, pauvreté et obéissance. Il dit que dans la pensée de saint Augustin une vierge chaste consacrée à Dieu a tout ce qui

peut lui servir d'ornement; sans quoi la virginité lui aurait été honteuse, car que lui servirait d'avoir l'intégrité du corps, si elle n'avait pas celle de l'âme! Le réformateur insiste sans s'embarrasser dans ses souvenirs. Quel avantage tirerait un religieux d'avoir abandonné les biens de la fortune s'il conservait d'autres affections et d'autres attaches? Notre cœur se trouve où est notre trésor, et nous sommes liés par les objets que nous aimons; et pourtant, mes frères, dit Rancé, si le religieux ne se prive des faux plaisirs, il se réserve les véritables ennuis qui les accompagnent; toute sa course ne sera qu'une continuité de chutes et de rechutes. Dans un voyage pour aller plus légèrement vers le ciel, il faut se décharger de tout ce qui peut empêcher de s'avancer dans le chemin. La pauvreté religieuse sépare le cœur, aussi bien que la chasteté, de tout ce qu'il y a de visible et d'invisible s'il n'est point éternel.

Rancé recommande la charité comme la première des vertus. Un chrétien, dit saint Paul, n'est fait que pour aimer. Ce qui fait que l'amour de Dieu est si rare dans les hommes, c'est qu'ils sont emportés par d'autres amours. « Pour vous, » dit le réformateur dans un langage admirable, » pour vous, mes frères, Dieu vous a levé tous ces » obstacles, et vous a préservés de ces sortes de

» tentations, en vous retirant dans la solitude.
» Vous êtes, à l'égard du monde, comme s'il n'é-
» tait plus ; il est effacé dans votre mémoire
» comme vous l'êtes dans la sienne; vous ignorez
» tout ce qui s'y passe, ses événements et ses ré-
» volutions les plus importantes ne viennent point
» jusqu'à vous; vous n'y pensez jamais que lorsque
» vous gémissez devant Dieu de ses misères; et
» les noms mêmes de ceux qui le gouvernent
» vous seraient inconnus, si vous ne les appreniez
» par les prières que vous adressez à Dieu pour la
» conservation de leurs personnes. Enfin vous
» avez renoncé, en le quittant, à ses plaisirs, à
» ses affaires, à ses fortunes, à ses vanités, et vous
» avez mis tout d'un coup dessous vos pieds ce
» que ceux qui l'aiment et qui le servent ont placé
» dans le fond de leur cœur. »

Tel est ce traité *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique*, on y entend les accents pleins et majestueux de l'orgue. On se promène à travers une basilique dont les rosaces éclatent des rayons du soleil. Quel trésor d'imagination dans un traité qui paraissait si peu s'y prêter! Ici on ne se traîne pas sur ces adorations de femme reproduites aujourd'hui à tout propos sans les plus aimer. La lumière et l'ombre avaient bâti les édifices religieux plus que la main des hommes.

Le travail de Rancé apprendra à ceux qui ne le connaissent pas qu'il y a dans notre langue un bel ouvrage de plus.

Il se fit d'abord un profond silence, autant d'admiration que d'étonnement. Il ne fallut pas moins de deux années pour que les amours-propres et les passions se remissent du choc. Mais enfin on recouvra ses esprits et le conflit s'engagea : il commença d'abord en Hollande, où la littérature française avait son écho ; écho protestant qui répétait mal le son, et ne le répétait qu'aigre et sec.

Le véritable Motif de la conversion de l'abbé de la Trappe, par Laroque, que j'ai déjà cité, est une réponse aux *Devoirs de la vie monastique;* il est en forme de dialogue, selon le goût du temps : Timocrate et Philandre s'entretiennent du livre de Rancé. Timocrate est un bonhomme qui, par-ci, par-là, a grande envie d'admirer le livre des *Devoirs;* mais Philandre le morigène; il prétend, lui, que l'ouvrage du solitaire de la Trappe ne vaut pas le diable. Sur chaque observation de Timocrate, Philandre s'écrie : « Ah ! je ne savais pas » cela. Je serai fort aise que vous examiniez un » peu ce qu'il dit là-dessus et vous m'obligerez de » me montrer l'endroit. » Les deux interlocuteurs vont dîner, se donnent rendez-vous pour le len-

demain au jardin des Tuileries, et la conversation continue. Timocrate accuse Rancé de dédaigner l'Écriture, de vouloir se montrer savant à propos de tout, de citer de l'Aristophane grec. « Je vou-
» drais savoir, reprend Timocrate, quand il l'a lu?
» si c'était dans sa jeunesse et avant d'avoir quitté
» le monde ou après? J'ai peine à croire qu'il se
» ressouvienne si exactement d'une lecture faite il
» y a plus de trente ans : ainsi il y a plus d'appa-
» rence que c'est dans la retraite qu'il s'est diverti
» avec ce comique. » Petite chicane de mauvaise foi, néanmoins piquante. Le P. Mège combattit sérieusement le premier ouvrage de Rancé dans son *Commentaire sur la règle de saint Benoît*. Le livre *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique* était déjà à sa troisième édition, lorsque enfin dans l'ombre des cloîtres, on entendit un bruit de papier et de poussière : c'était Mabillon qui s'élevait. Il n'avait pas blanchi sous ses in-folio, il ne regardait pas autour de lui les parchemins moisis des premiers jours de la monarchie, pour s'entendre dire qu'il avait perdu son âme et son temps à l'étude des choses passées. Le compilateur des *Vetera analecta* se crut obligé de soutenir la cause des érudits, dont il était la gloire. Les deux savants champions, descendus dans la lice, étaient cuirassés de grec et de latin. « Quand nous prétendons

» lutter contre ces savants, nous montrons ce qui
» nous manque dans cette monarchie DOCTE ET
» CONQUÉRANTE, » dit Bossuet. Le père Mabillon
procède méthodiquement; il ne laisse rien derrière
lui; rechercheur expérimenté, il fouille partout:
il ne fait pas un pas qu'il ne force un siècle à se
lever. Intime confident des chroniques, il dit
comme l'abbé Lacordaire: « Le temps tiendra la
» plume après moi. »

Il s'adresse aux jeunes religieux bénédictins de
la congrégation de Saint-Maur:

« C'est à vous, mes très-chers frères, leur dit-
» il, que je me sens obligé d'offrir cet ouvrage,
» puisque c'est particulièrement pour vous qu'il a
» été entrepris et composé. Je vous prie de bien
» considérer que je ne prétends pas faire ici de nos
» monastères de pures académies de science : si
» le grand apôtre faisait gloire de n'en avoir point
» d'autre que celle de J. C. crucifié, nous ne devons
» point aussi avoir d'autre but dans nos études : il
» est vrai, et saint Paul l'a dit, que la science sans
» la charité enfle, mais il est certain aussi qu'avec
» le secours de la grâce rien n'est plus propre à
» nous conduire à l'humilité, parce que rien ne
» nous fait mieux connaître notre néant, notre
» corruption et nos misères. »

L'illustre savant s'était mis à l'abri des repro-

ches de Rancé, par cette ingénieuse interprétation de l'étude. Jusque dans la manière dont il imprime son traité, il semble avoir contracté dans des lettres majuscules quelque chose du caractère monumental des inscriptions. Il écarte pour les théologiens scolastiques les questions de la puissance *obédiencielle* et de la manière dont le feu matériel agit sur les damnés, puis il entre en matière : « Ce qui
» m'avait fait balancer d'abord, dit-il dans son
» avant-propos, sur la composition de mon ou-
» vrage, c'est que le grand serviteur de Dieu, qui
» fait aujourd'hui tant d'honneur à l'état monas-
» tique, s'est expliqué d'une manière si noble et si
» relevée sur ce sujet, qu'il est malaisé de réussir
» après lui. L'on pourra cependant demeurer d'ac-
» cord avec lui que si tous les solitaires étaient
» comme les siens, et si l'on était assuré d'avoir
» toujours des supérieurs aussi éclairés que lui, il
» ne serait pas beaucoup nécessaire que les soli-
» taires s'appliquassent aux études, puisqu'en ce
» cas leur supérieur leur tiendrait lieu de livres.
» Mais il est difficile, pour ne pas dire impossible,
» que toutes les communautés aient cet avantage. »

Après cette sainte courtoisie, Mabillon continue : la raison et le savoir l'appelaient à triompher. Il affirme que les moines sont obligés de vaquer à l'étude, que les grands hommes qui ont fleuri

parmi les moines sont une preuve que l'on cultivait les lettres chez eux, que les bibliothèques des monastères sont une autre preuve des études qui s'y faisaient. Il parle de l'institution de l'abbaye du Bec et des Chartreux. Il montre que les monastères de l'Orient s'occupaient aussi de lettres, témoins saint Basile, saint Chrysostome, saint Jérôme, Ruffin, Cassien et son compagnon Germain, Marc le solitaire, et saint Nil. Il rappelle le monastère de Lerins dans l'Occident, l'abbaye du mont Cassin, le monastère de Saint-Colomban, les écoles attachées aux cathédrales et aux monastères, les savants qui sortirent de ces écoles, le fameux Gerbert, Loup de Ferrières, Lanfranc, Anselme; il fait voir que les moines, occupés à transcrire les ouvrages des anciens, nous les ont conservés, que les religieux mêmes s'occupaient de les transcrire; que les conciles et les papes, loin de défendre les études aux moines, les ont, au contraire, obligés à ces études; il ne faut, pour la conviction de la France, que l'autorité de Charlemagne et de saint Louis.

L'érudition toujours sûre déborde dans le *Traité des études monastiques.* L'auteur descend aux plus petits préceptes; il apprend à reposer sa voix à propos dans les lectures; il insiste surtout sur la brièveté, quoique lui-même soit un peu long : un

court *Hic jacet Sugerius abbas* vaut mieux, dit-il, qu'une verbeuse inscription. Prononcez en français *incontinent après*, au lieu d'*incontinen après; saintes âmes*, au lieu de *saint âmes*.

« Ceux qui confèrent les manuscrits avec un » imprimé, ajoute l'érudit, doivent, pour la faci- » lité de ceux qui s'en serviront, marquer la page » et le nombre de la ligne de l'imprimé où tombe » la correction ou la diverse leçon; et, afin qu'ils » ne soient pas obligés de compter à chaque fois » les lignes, ils pourront faire une échelle de car- » ton ou de papier, sur laquelle ils marqueront » le nombre des lignes dans la même distance » qu'elles sont dans l'imprimé. »

Merveilleux siècle où Mabillon, oubliant son sujet, se change en un pauvre pédagogue, où Bossuet, devenant un prêtre habitué de paroisse, fait le cathéchisme aux petits enfants de son diocèse!

Il n'y a aucune éloquence dans le *Traité des études monastiques* opposé aux sentiments de Rancé, mais une raison supérieure, une mansuétude touchante, je ne sais quoi qui gagne le cœur: « Écrivons donc, dit-il en finissant, et compo- » sons tant que nous voudrons, et travaillons pour » les autres. Si nous ne sommes pénétrés de ces » sentiments, nous travaillons en vain, et nous ne

» rapporterons de notre travail qu'une funeste
» condamnation. Tout passe, excepté la charité :
» *Quotidiè morimur, quotidiè commutamur, et*
» *tamen æternos nos esse credimus.* »

Rancé prit feu en se sentant attaqué par Mabillon : sa réponse est aussi érudite que celle du bénédictin, mais elle est sophistique. Si le supérieur de la Trappe n'a pas raison, il se soutient par une éloquence qu'il tire de sa passion pour les souffrances. Il adresse sa réponse à ses frères trappistes, comme Mabillon avait dédié son ouvrage à ses jeunes confrères.

« Comme Dieu m'a chargé, mes frères, leur
» dit-il, de veiller incessamment à la garde de vos
» âmes, je me sens obligé de vous dire que depuis
» peu il paraît un livre qui attaque une vérité que
» nous vous avons enseignée comme une des plus
» importantes et des plus nécessaires pour main-
» tenir la régularité dans les cloîtres. Le dessein
» de l'auteur est de prouver que l'étude des scien-
» ces est nécessaire à l'état monastique ; je vous
» avoue que ce qui me fait le plus de peine dans
» l'obligation où je suis de vous expliquer mes pen-
» sées sur ce sujet, afin de vous préserver d'une
» opinion qui m'a paru si dangereuse, c'est que
» j'estime et que je considère celui qui a composé
» cet ouvrage, et qu'il s'attire une recommanda-

» tion particulière par sa vertu comme par sa doc-
» trine. »

Quelle différence de ce public compétent et choisi à celui auquel nous nous adressons maintenant!

Rancé reprend une à une les propositions de Mabillon, et les réfute à son tour par des exemples. Comme il y a nécessairement des parties faibles dans un grand ouvrage, l'abbé les saisit avec habileté : « On loue, mes frères, dit-il, on loue Marc,
» disciple, à ce que l'on dit, de saint Benoît, de
» ce qu'il faisait bien des vers! Quelle louange
» pour un moine! Je suis assuré que saint Benoît
» ne lui avait pas légué cette science par son tes-
» tament, ni qu'il ne la lui avait pas enseignée par
» son exemple. Quelle qualité pour un solitaire
» d'être poëte!

» Loup, abbé de Ferrières, a tort de prier le
» pape Benoît III de lui envoyer le livre de l'Ora-
» teur de Cicéron, les douze livres de Quintilien,
» le Commentaire de Donat sur Térence : n'au-
» rait-il pas mieux fait de gémir dans le fond de
» son cloître de ses propres péchés comme de
» ceux du monde, et de soutenir ses frères qui
» dans ce siècle de fer avaient besoin d'être secou-
» rus et d'être consolés! »

Rancé se jette parmi les moines savants pour en rompre l'ordonnance ; il ne s'aperçoit pas qu'il les fait aimer : il rit de Hubald, auteur de cent trente vers à la louange des *chauves*. Rancé avait raison ; mais qu'est-ce que cela prouve sinon chez Rancé un reste de la raillerie du monde?

Mabillon ne se tint pas pour vaincu ; il répliqua dans ses *Réflexions*. Il amoncela de nouvelles preuves en faveur des études monastiques. Ces ouvrages de Mabillon ne sont point écrits avec emportement ; une attention sage, pleine de modération et de retenue, une piété tendre, une science humble et modeste, une sainte politesse règnent partout. Il finit par ces paroles touchantes :

« J'ai tâché de garder toutes les règles de la » modération ; mais je n'oserais me flatter qu'il » ne me soit rien échappé de contraire et que je » n'aie trahi en cela mes intentions les plus pures » et les plus droites. Que ne pouvez-vous voir mon » cœur, mon révérend père (l'abbé de la Trappe) ! » car permettez-moi de vous adresser ces paroles » à la fin de cet ouvrage pour y connaître les dis- » positions où je suis et pour votre personne et » pour votre maison. Je suis bien éloigné de dés- » approuver la conduite que vous y gardez en- » vers vos religieux touchant les études ; mais si » vous les croyez assez forts pour s'en passer,

» n'ôtez pas aux autres un soutien dont ils ont
» besoin.

» Que si vous jugiez à propos de répliquer à ces
» réflexions, je vous prie de prendre bien ma pen-
» sée comme je me suis efforcé de prendre la vôtre;
» mais, au nom de Dieu, demeurons-en là dans les
» termes de notre contestation. J'espère que Dieu
» me fera la grâce de n'entrer jamais dans ces
» sortes de détails. Quelque chose qu'on puisse me
» dire et que je puisse apprendre, je n'en ferai
» jamais aucun autre usage que de les sacrifier à
» la paix et à la charité chrétienne. Écrivez donc,
» si vous voulez, contre l'abus que l'on peut faire
» de l'étude et de la science, mais épargnez en
» même temps l'une et l'autre, par ce qu'elles sont
» bonnes en elles-mêmes et que l'on en peut faire
» un très-bon usage dans les communautés reli-
» gieuses. C'est la charité qui, unissant les travaux
» des uns avec l'étude des autres par l'union de
» leurs cœurs, fait que ceux qui étudient partici-
» pent au mérite du travail de leurs frères, et que
» ceux qui travaillent profitent des lumières de
» ceux qui étudient. Je souhaite de tout mon cœur
» que ce soit là notre partage aux uns et aux au-
» tres; heureux si ce pouvait être là le fruit de
» nos disputes, et si nos sentiments étant parta-
» gés au sujet de la science, ils demeuraient réunis

» au moins par l'esprit de charité. Pardonnez-moi, » mon révérend père, car il faut finir par les pa» roles du saint docteur; pardonnez-moi si j'ai » parlé avec quelque sorte de liberté, et soyez per» suadé que je ne l'ai fait par aucun dessein de » vous blesser : *non ad contumeliam tuam, sed* » *ad defensionem meam*. Néanmoins si je me suis » trompé en cela même, je vous prie encore de me » le pardonner. »

Ce ne sont pas là de ces modesties ostentatrices qui se glorifient. Mabillon parle à pleine ouverture de cœur; aucun arrière-amour-propre ne corrompt la sincérité de ses aveux : tels sont les fruits de la religion. Il y a loin de cette douceur à cette amertume du savoir, telle qu'on la sent dans les contentions de Milton et de Saumaise et dans les jugements de Scaliger.

Les actions confirmèrent les paroles; et l'on trouve Mabillon à la Trappe, suivi et accompagné avec respect par Rancé. Le 4 juin 1693, Rancé écrit à l'abbé Nicaise : « Le P. Mabillon est venu » ici depuis sept à huit jours seulement. L'entre» vue s'est passée comme elle le devait; il est » malaisé de trouver tout ensemble plus d'hu» milité et plus d'érudition que dans ce bon » père. »

Bossuet, avec son bon sens, avait éclairé le point

de la difficulté, en distinguant l'état de solitaire de l'état de cénobite.

La dispute ne s'éteignit pas là : les moines savants avaient pris les armes. D. Claude de Vert, sous le nom de frère Colombart, se jeta dans la mêlée. L'infatigable Rancé répondit toujours. Quatre lettres du P. Sainte-Marthe parurent et auxquelles Rancé répliqua par une courte lettre adressée à Santeuil, juge placé avec ses belles poésies latines sur la frontière des deux Parnasses.

Au surplus, l'éloignement pour les lettres qu'éprouvait Rancé s'est retrouvé chez plusieurs hommes et même des hommes de son temps; ils avaient appris à mépriser ce qu'ils avaient d'abord recherché. Boileau écrivait à Brienne : « C'est très-
» philosophiquement et non chrétiennement que
» les vers me paraissent une folie. C'est vainement
» que votre berger en soutane, je veux dire M. de
» Maucroix, déplore la perte du *Lutrin*. Si quel-
» que raison me le fait jamais déchirer, ce ne sera
» pas la dévotion, mais le peu d'estime que j'en
» fais, aussi bien que de tous mes autres ouvrages.
» Vous me direz peut-être que je suis aujourd'hui
» dans un grand accès d'humilité; point du tout :
» jamais je ne fus plus orgueilleux ; car, si je fais
» peu de cas de mes ouvrages, j'en fais encore bien
» moins de ceux de nos poëtes d'aujourd'hui, dont

» je ne puis plus lire ni entendre pas un, fût-il à
» ma louange. »

Que dirait donc le critique, maintenant qu'il n'y a pas un de nous, long ou écourté qu'il soit, qui ne se pense assuré d'aller aux astres! Pour moi, tout épris que je puisse être de ma chétive personne, je sais bien que je ne dépasserai pas ma vie. On déterre dans des îles de Norwége quelques urnes gravées de caractères indéchiffrables. A qui appartiennent ces cendres? Les vents n'en savent rien.

Mabillon, né le 23 novembre 1632, à Saint-Pierre-Mont, village du diocèse de Reims, mourut sept ans après Rancé, le 27 décembre 1707. En apprenant cette mort, Clément XI dit « que
» Mabillon devait être inhumé dans le lieu le plus
» distingué, parce qu'on ne manquerait pas de
» demander où il avait été déposé : *Ubi posuistis*
» *eum?* »

Les restes du savant, après avoir été conservés au Musée des *monuments français*, ont été reportés, au mois de février 1819, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Notre maître à tous, M. Augustin Thierry, a écrit ces paroles sur le premier monument de notre monarchie : découvrons-nous avec respect pour entrer dans le caveau funèbre : « Cette église fut le tombeau des

» princes mérovingiens : son pavé subsiste ; et, » dans l'enceinte de l'édifice, rebâti plusieurs » fois, il garde encore la poussière des fils du » conquérant de la Gaule. Si ces récits valent » quelque chose, ils augmenteront le respect de » notre âge pour l'antique abbaye royale, main- » tenant simple paroisse de Paris ; et peut-être » joindront-ils une émotion de plus aux pensées » qu'inspire ce lieu de prières, consacré il y a » treize cents ans. »

L'édit de Nantes fut révoqué en 1685 au mois d'août ; les cent cinquante-huit articles avaient été successivement cancellés par des lois. A ce propos, l'abbé de Rancé écrivait : « C'est un prodige que » ce que le roi a fait contre l'extirpation de l'hé- » résie. Il fallait pour cela une puissance et un » zèle qui ne fût pas moins grand que le sien. Le » temple de Charenton détruit, et nul exercice » de religion dans le royaume, c'est une espèce » de miracle que nous n'eussions pas cru voir de » nos jours. »

Les temps transforment les hommes. La philosophie a blâmé la révocation de l'édit de Nantes que le XVIe siècle a loué. Cet édit établissait l'unité dans l'État. Rancé ne rencontrerait peut-être pas aujourd'hui la même contradiction à ses doctrines, lorsqu'il dit : « Nous avons eu les réjouis-

» sances nouvelles de la défaite des ennemis du
» roi (les Anglais). Je ne sais à quoi il tient que
» toute la chrétienté ne s'unisse pour achever
» l'œuvre qui serait la destruction entière de cet
» État de Satan. »

Rancé écrivait avec non moins de vivacité à l'abbé Nicaise : « Ce que vous m'avez appris de
» la peine d'écrire à Londres est du bien perdu :
» il y a un article sur lequel les hérétiques sont
» irrévertibles, c'est celui de la pénitence, Ils ne
» veulent que celle que l'on trouve dans le ma-
» riage. En cela ils n'auraient pas tant de tort, si
» c'était l'esprit de pénitence qui les faisait épouser
» une femme, ses mauvaises humeurs et les in-
» convénients qui sont attachés à cet état. Je
» n'imagine point de Trappe comparable à celle-
» là; et celle où nous sommes me paraît un lit de
» roses par rapport à ce que nous savons qui
» arrive aux gens mal mariés. »

Les oiseaux sont revenus, les étangs sont desséchés, les nouveaux cénobites qui se trouvent à la Trappe, parfaitement conformes à ceux qui habitaient ce désert au XI[e] siècle. Ils ont l'air d'une colonie du moyen âge oubliée : on croirait qu'ils jouent une scène d'autrefois, si en approchant d'eux on ne s'apercevait que ces acteurs sont des acteurs réels qu'un ordre de Dieu a

transmis du XIe siècle jusqu'à notre scène; ils n'ont de rapport avec les temps modernes que par le travail.

On ne sait si Rancé avait entretenu un commerce de lettres avec l'abbesse des Clairets, comme il en avait entretenu un avec Louise Roger de La Mardellière, mère du comte de Charny par Gaston. Peut-être qu'en cherchant bien on pourrait retrouver quelques-unes des lettres que Rancé écrivait dans sa jeunesse à madame de Montbazon, mais je n'ai plus le temps de m'occuper de ces erreurs. Pour m'enquérir des printemps il faudrait en avoir. Viendront des jeunes gens qui auront le loisir de chercher ce que j'indique. Le temps a pris mes mains dans les siennes; il n'y a plus rien à cueillir dans des jours défleuris.

On trouve dans le *Menagiana* ce que Ménage pensait de Rancé : « Je ne lis, dit-il, jamais les » ouvrages de M. de la Trappe qu'avec admiration : » c'est l'homme du royaume qui écrit le mieux; » son style est noble, sublime, inimitable; son » érudition profonde en matière de régularité, » ses recherches curieuses, son esprit supérieur, » sa vie irréprochable, sa réforme un ouvrage de » la main du Très-Haut. »

Une lettre de madame de Maintenon, 29 juin 1698, nous apprend un voyage de son frère à la

Trappe; elle ajoute : « J'envie le bonheur de mon » frère d'avoir vu ce qu'il y a de plus édifiant dans » l'Église et d'avoir entendu celui dont Dieu s'est » servi pour établir ce nombre de saints qui ne » paraissent plus tenir à la terre. »

Ainsi tout s'occupait de Rancé depuis le génie jusqu'à la grandeur, depuis Leibnitz jusqu'à madame de Maintenon.

Le style de Rancé, n'est jamais jeune, il a laissé la jeunesse à madame de Montbazon. Dans les œuvres de Rancé, le souffle du printemps manque aux fleurs; mais en revanche quelles soirées d'automne! qu'ils sont beaux ces bruits des derniers jours de l'année!

Rancé a beaucoup écrit; ce qui domine chez lui est une haine passionnée de la vie; ce qu'il y a d'inexplicable, ce qui serait horrible si ce n'était admirable, c'est la barrière infranchissable qu'il a placée entre lui et ses lecteurs. Jamais un aveu; jamais il ne parle de ce qu'il a fait, de ses erreurs, de son repentir. Il arrive devant le public sans daigner lui apprendre ce qu'il est; la créature ne vaut pas la peine qu'on s'explique devant elle : il renferme en lui-même son histoire, qui lui retombe sur le cœur. Il enseigne aux hommes une brutalité de conduite à garder envers les hommes; nulle pitié de leurs maux. Ne vous plai-

gnez pas, vous êtes faits pour les croix, vous y êtes attachés, vous n'en descendrez pas ; allez à la mort, tâchez seulement que votre patience vous fasse trouver quelque grâce aux yeux de l'Éternel. Rien de plus désespérant que cette doctrine, mélange de stoïcisme et de fatalité, qui n'est attendrie que par quelques accents de miséricorde qui s'échappent de la religion chrétienne. On sent comment Rancé vit mourir tant de ses frères sans être ému, comment il regardait le moindre soulagement offert aux souffrances comme une insigne faiblesse et presque comme un crime. Un évêque avait écrit à Rancé sur une abbesse qui avait besoin d'aller aux eaux, l'abbé lui répond :

« Le mieux que nous puissions faire, quand » nous voyons mourir les autres, est de nous per» suader qu'ils ont fait un pas qu'il nous faut faire » dans peu, qu'ils ont ouvert une porte qu'ils » n'ont point refermée. Les hommes partent de » la main de Dieu, il les confie au monde pour » peu de moments ; lorsque ces moments sont ex» pirés, le monde n'a plus droit de les retenir, il » faut qu'il les rende. La mort s'avance, et l'on » touche à l'éternité dans tous les instants de la » vie. On vit pour mourir ; le dessein de Dieu, » lorsqu'il nous donne la jouissance de la lumière » est de nous en priver. On ne meurt qu'une fois,

» on ne répare point par une seconde vie les éga-
» rements de la première : ce que l'on est à l'in-
» stant de la mort, on l'est pour toujours. »

Cette langue du XVIIe siècle mettait à la disposition de l'écrivain, sans effort et sans recherche, la force, la précision et la clarté, en laissant à l'écrivain la liberté du tour et le caractère de son génie. On trouve cette description du silence imprimée dans la vingt-neuvième instruction de Rancé :

« La solitude est peu utile sans le silence, car
» on ne se sépare des hommes que pour parler à
» Dieu, en interrompant tout entretien avec les
» créatures.

» Le silence est l'entretien de la Divinité, le
» langage des anges, l'éloquence du ciel, l'art de
» persuader Dieu, l'ornement des solitude sacrées,
» le sommeil des sages qui veillent, la plus solide
» nourriture de la Providence, le lit des vertus;
» en un mot, la paix et la grâce se trouvent dans
» le séjour d'un silence bien réglé. »

Rancé serait un homme à chasser de l'espèce humaine s'il n'avait partagé et surpassé les rigueurs qu'il imposait aux autres : mais que dire à un homme qui répond par quarante ans de désert, qui vous montre ses membres ulcérés, qui, loin de se plaindre, augmente de résignation à mesure

qu'il augmente de douleur? C'était ainsi qu'il fermait la bouche à ses adversaires, que Port-Royal et tous ses saints reculaient devant lui, qu'il faisait fuir ses ennemis en leur montrant la tête sanglante de la pénitence. Il voulait que tous les pécheurs mourussent avec lui ; comme les fameux capitaines, il ne comptait pas les morts, pourvu qu'il gagnât la victoire. Je vous ai parlé de son fameux traité *De la sainteté monastique ;* dans toutes ses pensées, extraites de ses différentes œuvres et recueillies par Marsollier, on ne retrouve que des redites de la même idée; c'est toujours dur, mais admirablement exprimé.

A la tête d'un manuscrit de 206 pages à 26 lignes la page, venu d'Alençon, où ce manuscrit avait été transporté après la destruction de la Trappe, est écrite, par un moine, la note suivante : « Ce livre est écrit de la propre main de notre » révérend et très-saint père dom Armand-Jean, » notre réformateur de la Trappe, qui, pour notre » malheur, mourut le mois passé, 31 octobre 1700, » comme il avait vécu. » Moreri cite le 26 octobre, la *Gallia christiana* le 27, une lettre de Bossuet mentionne le 29, et la note ci-dessus le 31 octobre. Cette note me semblerait devoir faire autorité, et c'est ce que pense aussi le bibliothécaire d'Alençon sous la date du 3 août 1819; le

père Le Nain dit formellement que Rancé expira le 27 du mois d'octobre à deux heures après midi, à l'âge de soixante-quinze ans, après en avoir passé trente-sept dans la solitude. Le manuscrit cité me semble être de la jeunesse de Rancé, et renferme ses études sur la Trinité, c'est-à-dire des recherches sur ce qu'en avaient dit Platon, Justin, Clément d'Alexandrie, sans oublier les hymnes d'Orphée ; grandes recherches que ne faisait point Rancé à la Trappe et qui sont visiblement de sa jeunesse. L'écriture de l'ouvragé inédit que je cote est d'un jeune homme ; le grec est facile à lire, presque toutes les lettres compliquées sont remplacées par des lettres simples. Rancé remarque que le Symbole de Nicée a ajouté au *Credo* le mot *fils*.

Rancé avait voulu l'obscurité et c'est un moine, son compagnon, qui ne signe point, qui se trompe même d'année, ayant mis 1600 pour 1700, qui nous apprend sa mort ; mort qui n'importe aujourd'hui à personne.

Rancé a écrit prodigieusement de lettres. Si on les imprimait jamais avec ses œuvres, on verrait qu'une seule idée a dominé sa vie ; malheureusement on n'aurait pas les lettres qu'il écrivait avant sa conversion et qu'au moment de sa vêture ordonna de brûler. Ce serait seulement une étude

remarquable par la différence des correspondants auxquels il s'adressa, mais toujours avec une idée fixe. Les réponses à ces lettres, les lettres qu'on lui écrivit à lui-même seraient plus variées et toucheraient à tous les points de la vie. Il s'est formé une solitude dans les lettres de Rancé comme celle dans laquelle il enferma son cœur.

Les recueils épistolaires, quand ils sont longs, offrent les vicissitudes des âges : il n'y a peut-être rien de plus attachant que les longues correspondances de Voltaire, qui voit passer autour de lui un siècle presque entier.

Lisez la première lettre, adressée en 1715 à la marquise de Mimeure, et le dernier billet écrit le 26 mai 1778, quatre jours avant la mort de l'auteur, au comte de Lally-Tolendal ; réfléchissez sur tout ce qui a passé dans cette période de soixante-trois années. Voyez défiler la procession des morts : Chaulieu, Cideville, Thiriot, Algarotti, Génonville, Helvétius ; parmi les femmes, la princesse de Bareith, la maréchale de Villars, la marquise de Pompadour, la comtesse de Fontaine, la marquise du Châtelet, madame Denis, et ces créatures de plaisir qui traversent en riant la vie, les Lecouvreur, les Lubert, les Gaussin, les Sallé, les Camargo, Terpsichores *aux pas mesurés par les Grâces*, dit le poëte, et dont les cendres lé-

gères sont aujourd'hui effleurées par les danses aériennes de Taglioni.

Quand vous suivez cette correspondance, vous tournez la page et le nom écrit d'un côté ne l'est plus de l'autre; un nouveau Génonville, une nouvelle Du Châtelet paraissent et vont, à vingt lettres de là, s'abîmer sans retour : les amitiés succèdent aux amitiés, les amours aux amours.

L'illustre vieillard, s'enfonçant dans les années, cesse d'être en rapport, excepté par la gloire, avec les générations qui s'élèvent; il leur parle encore du désert de Ferney, mais il n'a plus que sa voix au milieu d'elles. Qu'il y a loin des vers au fils unique de Louis XIV :

Noble sang du plus grand des rois;
Son amour et notre espérance, etc.

aux stances à madame Du Deffant :

Eh quoi ! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers
Ma muse, faible et surannée,
Puisse encor fredonner des vers !

. . . .

Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs ;
Elle console la nature,
Mais elle sèche en peu de temps.

Le roi de Prusse, l'impératrice de Russie, toutes

les grandeurs, toutes les célébrités de la terre reçoivent à genoux, comme un brevet d'immortalité, quelques mots de l'écrivain qui vit mourir Louis XIV, tomber Louis XV et régner Louis XVI, et qui, placé entre le grand roi et le roi martyr, est à lui seul toute l'histoire de France de son temps.

Mais peut-être qu'une correspondance particulière entre deux personnes qui se sont aimées offre encore quelque chose de plus triste ; car ce ne sont plus les *hommes*, c'est l'*homme* que l'on voit.

D'abord les lettres sont longues, vives, multipliées ; le jour n'y suffit pas : on écrit au coucher du soleil ; on trace quelques mots au clair de la lune, chargeant sa lumière chaste, silencieuse, discrète, de couvrir de sa pudeur mille désirs. On s'est quitté à l'aube ; à l'aube on épie la première clarté pour écrire ce que l'on croit avoir oublié de dire dans des heures de délices. Mille serments couvrent le papier, où se reflètent les roses de l'aurore ; mille baisers sont déposés sur les mots qui semblent naître du premier regard du soleil : pas une idée, une image, une rêverie, un accident, une inquiétude qui n'ait sa lettre.

Voici qu'un matin quelque chose de presque insensible se glisse sur la beauté de cette passion,

comme une première ride sur le front d'une femme adorée. Le souffle et le parfum de l'amour expirent dans ces pages de la jeunesse, comme une brise le soir s'alanguit sur des fleurs : on s'en aperçoit et l'on ne veut pas se l'avouer. Les lettres s'abrègent, diminuent en nombre, se remplissent de nouvelles, de descriptions, de choses étrangères; quelques-unes ont retardé, mais on est moins inquiet; sûr d'aimer et d'être aimé, on est devenu raisonnable; on ne gronde plus, on se soumet à l'absence. Les serments vont toujours leur train; ce sont toujours les mêmes mots, mais ils sont morts; l'âme y manque : *je vous aime* n'est plus là qu'une expression d'habitude, un protocole obligé, le *j'ai l'honneur d'être* de toute lettre d'amour. Peu à peu le style se glace, ou s'irrite; le jour de poste n'est plus impatiemment attendu; il est redouté; écrire devient une fatigue. On rougit en pensée des folies que l'on a confiées au papier; on voudrait pouvoir retirer ses lettres et les jeter au feu. Qu'est-il survenu? Est-ce un nouvel attachement qui commence ou un vieil attachement qui finit? n'importe : c'est l'amour qui meurt avant l'objet aimé. On est obligé de reconnaître que les sentiments de l'homme sont exposés à l'effet d'un travail caché; fièvre du temps qui produit la lassitude, dissipe l'illusion, mine

nos passions, fane nos amours et change nos cœurs, comme elle change nos cheveux et nos années. Cependant il est une exception à cette infirmité des choses humaines; il arrive quelquefois que dans une âme forte un amour dure assez pour se transformer en amitié passionnée, pour devenir un devoir, pour prendre les qualités de la vertu; alors il perd sa défaillance de nature, et vit de ses principes immortels.

Il ne faut pas séparer des ouvrages de Rancé les instructions de saint Dorothée traduites du grec pour les instructions des pères de la Trappe. Saint Dorothée se convertit à la vue d'un tableau, comme Énée retrouva les souvenirs de Troie dans les palais de Carthage. Ce tableau représentait les divers tourments des pécheurs aux enfers : une dame d'une majesté et d'une beauté extraordinaires se montra tout à coup auprès de Dorothée, lui expliqua le tableau et disparut. On voit comme les souvenirs de Virgile s'étaient empreints jusque dans les imaginations de l'Orient, si toutefois l'Orient n'était pas à la source de ces souvenirs. Les instructions de saint Dorothée sur les jugements, sur les accusations de soi-même, sur le souvenir des injures, sur les habitudes, sont écrites dans la traduction de Rancé avec onction et intérêt. Un jour, selon une de ces histoires, un des

frères vint trouver son abbé dans le désert et lui dit : « Ayez pitié de moi, mon père, parce que je » dérobe et que je mange ensuite ce que j'ai dé- » robé.—Et pourquoi ? dit saint Dorothée ; est-ce » que vous avez faim ? — Oui, mon père, répon- » dit-il ; ce que l'on donne à la table commune ne » me suffit pas. » On doubla la pitance du solitaire, et il dérobait toujours. Ce pauvre frère savait que le larcin est un péché, il en pleurait, et toutefois il se laissait entraîner.

D'Andilly n'avait laissé à Rancé que l'histoire de Dorothée à traduire : c'était un mauvais grec du IIIe siècle, difficile à entendre, et dont il n'existait qu'une paraphrase infidèle. J'ai vu entre Jaffa et Gaza le désert qu'avait habité Dorothée : il n'y avait point les soixante et dix palmiers et les douze fontaines.

Une suite de souffrances renouvelées obligèrent enfin Rancé de se démettre de son abbaye. On était si abattu sous la majesté de Louis XIV, que des solitaires mêmes ne pouvaient s'empêcher de faire entendre ce langage de la flatterie usité à Versailles. Ce n'était pas chose si aisée qu'on se l'imagine que de faire agréer la démission d'un trappiste ; derrière cette démission se reproduisait la question de l'*abbé commendataire* ou de l'*abbé régulier*. La sainteté inspirait à Rancé une

adresse particulière sitôt que se renouvelaient des contestations : le chef de l'ordre de Cîteaux en appelait-il au pape, Rancé en appelait au roi. Louis XIV évoquait l'affaire à son conseil, et, sans donner gain de cause à l'une des parties, rétablissait l'équilibre. La cour se partageait; elle prenait un vif intérêt à ces démêlés du cloître; un grand saint avait autant de crédit qu'un grand seigneur; une gravité commune faisait que l'austérité de la religion communiquait de l'importance aux affaires du monde, et que les affaires du monde donnaient une vivacité utile aux intérêts de la religion.

Rancé avait consenti à se charger de la conduite spirituelle de l'abbaye des Clairéts, monastère de femmes dépendant de la Trappe. Il était gouverné par Eugénie-Françoise d'Étampes de Valence, d'une plus illustre famille que celle de cette duchesse d'Étampes, appelée la plus savante des belles et la plus belle des savantes. On voit dans des lettres du temps qu'on y allait par Nogent-le-Rotrou.

La visite de Rancé aux Clairets est du 16 février 1690; on possède encore, avec la carte de sa visite, les discours d'ouverture et de clôture. L'abbesse avait fait sonner la grosse cloche de l'abbaye aussitôt que Rancé parut dans le voisinage; cloche dont le son se perdit comme mille

autres dans des bois qui n'existent plus; on trouve on ne sait quel charme dans ces accents qui annonçaient à des échos, muets depuis longtemps, le passsage d'un homme sur la terre. L'abbesse s'était jetée à genoux devant le père à l'entrée de l'église. La carte de visite laissée dans le monastère faisait du bruit. Rancé avait dit que la lecture de l'Ancien Testament ne convenait pas à des religieuses : « Que voulez-vous, disait-il, que des » filles obligées à une chasteté consommée lisent » le Cantique des cantiques, l'histoire de Suzanne, » celle de Juda, de Thamar, de Judith, d'Ammon, » de la violence faite à la femme du lévite dans » Gabaon, le Lévitique, Ruth? »

La parole de Rancé, aussi persuasive que son caractère était inflexible, fut écoutée presque sans fruit aux Clairets; il détruisait par sa voix l'effet qu'il produisait par sa parole : c'est pourquoi l'on trouve une lettre rude qu'il écrivit à une religieuse de ce monastère. « Je vous avoue que j'ai été tout » à la fois surpris de vous voir dans les dispositions » et les pensées auxquelles je ne me serais point » du tout attendu; car enfin qu'est-ce que Dieu » pourrait faire davantage pour vous assurer contre » la crainte de la mort, que de vous appeler dans » un état qui doit vous donner de l'éloignement » et du mépris pour la vie? »

Fait pour le monde, l'abbé s'en séparait par la pénitence, mais au milieu de toutes ces douleurs de femmes, il ne s'apercevait pas qu'en voulant faire retourner l'humanité aux rigueurs de l'Orient, il se trompait de siècle et de climat. Il n'avait pas de corbeaux pour nourrir ses anachorètes, de palmiers pour couronner leur tête, de lions pour creuser la fosse des Thaïs. Sa morale tombait dans ces méprises de notre poésie qui ne parle que de la cruauté des tigres, dans des forêts où nous n'apercevons que des chevreuils.

Rancé retourna à la Trappe par un orage; les tonnerres accompagnaient majestueusement les faibles pas d'un vieillard. Les beaux temps du christianisme étaient finis : on croit entendre se refermer les portes d'un temple abandonné.

L'abbesse d'une célèbre abbaye de Paris ayant lu l'ouvrage *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique,* ne voulut plus consentir qu'on introduisît la musique dans son couvent : elle en écrivit à Rancé; l'abbé répondit : « La musique ne » convient point à une règle aussi sainte et aussi » pure que la vôtre; est-il possible que vos sœurs » soient si aveugles et aient les yeux tellement » fermés qu'elles ne s'aperçoivent pas qu'elles in- » troduiraient un abus dont elles doivent avoir un » entier éloignement! »

Rancé était de l'avis des magistrats de Sparte : ils mirent à l'amende Terpandre pour avoir ajouté deux cordes à sa lyre. Les nonnes persistèrent; le monde rit de ces discordes qui pensèrent renverser une grande communauté. Le ciel mit fin aux divisions, comme Virgile nous apprend que l'on apaise le combat des abeilles : un peu de poussière jetée en l'air fit cesser la mêlée. Il survint aux religieuses qui voulaient chanter, des rhumes : elles reconnurent que la main de Dieu s'appesantissait sur elles. Rancé du reste avait raison : la musique tient le milieu entre la nature matérielle et la nature intellectuelle; elle peut dépouiller l'amour de son enveloppe terrestre ou donner un corps à l'ange : selon les dispositions de celui qui les écoute, ses mélodies sont des pensées ou des caresses.

Des médailles et des portraits de l'abbé de Rancé s'étant répandus, donnèrent naissance à de nouvelles calomnies; on le traita de superbe qui voulait éterniser sa mémoire. On fit courir des médailles portant d'un côté ces mots : *Restaurario monacorum ;* et de l'autre un moine mal fait avec cette divise : *Labor improbus.*

Le P. Lami, un des commensaux de la Trappe, était demi-philosophe; il différait de Rancé sur beaucoup de sujets; il passait pour être l'homme

de son ordre qui écrivait le mieux en français : il avait développé avec clarté les idées de Descartes. Au sujet des *Études monastiques*, il eut une discussion avec Rancé devant madame de Guise et, Mabillon raconte que Lami l'emporta sur Rancé (1). Un ordre de Louis XIV imposa silence aux partis.

S'il y a des libelles imprimés contre Rancé, il y en a d'autres qui sont restés manuscrits, en particulier une dissertation sur *les humiliations*, par l'abbé Leroy; elle se trouve à la bibliothèque de Sainte-Geneviève. L'abbé de Rancé répondait : « Vous savez combien de fois on m'a fait mort; » on a vu que je ne laissais pas de vivre; on s'a- » vise de dire que la vie de l'esprit est éteinte en » moi, que véritablement j'ai une âme, mais que » je ne raisonne plus. » On le pressait de mitiger la discipline de la Trappe, il répondait par ces quatre mots des Machabées : « *Moriamur in sim-* » *plicitate nostra.* » On l'invitait à écrire les devoirs du chrétien, comme il avait écrit les devoirs de la vie monastique; il en traça des pages, puis il s'arrêta, disant : « Il ne me reste que quel- » ques instants à vivre, le meilleur usage que » j'en puisse faire, c'est de les passer dans le si- » lence. »

(1) Premier volume des OEuvres posthumes de Mabillon.

Rancé habita trente-quatre ans le désert, ne fut rien, ne voulut rien être, ne se relâcha pas un moment du châtiment qu'il s'infligeait. Après cela put-il se débarrasser entièrement de sa nature? ne se retrouvait-il pas à chaque instant comme Dieu l'avait fait? Son parti pris contre ses faiblesses a fait sa grandeur; il avait composé de toutes ses faiblesses punies un faisceau de vertus. Selon l'historien de Saint-Luc, saint Bernard bâtit son édifice sur le fondement d'une grande innocence; Rancé, sur les ruines de son innocence perdue mais réparée.

Le rhumatisme qui d'abord lui avait saisi la main gauche, se jeta sur la droite, dans laquelle le chirurgien de madame de Guise travailla. Cette main devint inutile et contrefaite. Le malade avait une répugnance extrême de toute nourriture. Affligé d'une toux insupportable, d'une insomnie continuelle, de maux de dents cruels, d'enflures aux pieds, il se vit réduit pendant près de six années à passer ses jours à l'infirmerie dans une chaise, sans presque jamais changer de posture. Un frère convers le pressant de prendre un peu de nourriture, Rancé dit avec un sourire : « Voilà » mon persécuteur. » Il n'employait ses frères, qui regardaient comme un bonheur de le servir, qu'avec une extrême discrétion. Il souffrait la soif

n'osant leur demander à boire de peur de les fatiguer. Lorsqu'on lui avait donné quelque chose, il en témoignait aussitôt sa reconnaissance par une inclination de tête en se découvrant. Il souffrait des douleurs aiguës que l'on n'aurait pas remarquées si l'on n'eût aperçu quelques changements sur son visage. Il avait fait mettre vis-à-vis de sa chaise dans l'infirmerie ces paroles du prophète : « Seigneur, oubliez mes ignorances et les péchés » de ma jeunesse. » Ce fut pendant cette perpétuelle agonie qu'il composa son livre intitulé : *Réflexions sur les quatre évangélistes.*

Rancé ne rencontra pas toujours des Mabillon, il eut des adversaires plus ignorants, par conséquent plus sûrs d'eux-mêmes. On lui apporta un matin une satire contre sa personne; il la lut, loua ce qu'il y trouva de bien et dit : « Voilà une » excellente préparation pour la messe. » Il allait à l'autel.

Dans le remuement des choses, il conservait sa paix. Pendant ses voyages, il se détournait le plus qu'il pouvait des grands chemins. Il suivait des sentiers au milieu des blés, tenant les yeux attachés sur le soleil prêt à se coucher parmi les moissons. Si par hasard il rencontrait quelque banne, il demandait la permission d'y monter. « Ce serait » plutôt à moi, disait-il, de conduire cette char-

» rette qu'à ce paysan, parce que quoiqu'il soit » pauvre c'est un homme de bien. Moi, je suis » toujours le plus malheureux de tous les pé» cheurs. » Il avertit ses frères des maux dont la maison était menacée. A l'anniversaire de sa profession d'abbé, des moines assemblés en chapitre firent à genoux cette protestation : « Nous protes» tons de garder notre sainte règle dans toute son » étendue. » Rancé commença : il renonça de nouveau au monde pour ne s'occuper que des années éternelles.

Les solitaires écrivirent en même temps au pape :

« Il y a plusieurs années, très-saint père, que » nous jouissons d'un grand et précieux trésor » dans la personne de notre père abbé; mais il va » nous être enlevé si votre sainteté ne se hâte de » nous secourir. Il va à la mort avec joie; il ne » veut rien prendre de ce qui pourrait réparer ses » forces; il chante avec l'apôtre : Si la maison de » terre que nous habitons vient à se dissoudre, » Dieu nous donnera dans le ciel une demeure qui » durera éternellement. Qu'il nous survive, qu'il » nous ferme les yeux! » Le cardinal Cibo répondit au nom du pape que sa sainteté ordonnait que l'abbé de la Trappe eût à suspendre des austérités qui compromettaient sa vie.

Le 2 de novembre de l'année 1694, Rancé mandait à l'abbé Nicaise : « Voilà M. Arnauld mort » après avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il l'a » pu. Il a fallu qu'elle se soit terminée; voilà bien » des questions finies. L'érudition de M. Arnauld » et son autorité étaient d'un grand poids pour le » parti heureux qui n'en a point d'autre que celui » de Jésus-Christ, qui, mettant à part tout ce qui » pourrait l'en séparer ou l'en distraire même » pour un moment, s'y attache avec tant de fer- » meté que rien ne soit capable de l'en déprendre. » Ce passage de la lettre de Rancé, si différent de ce qu'il avait écrit à M. de Brancas sur Arnauld, étant connu, ressuscita toutes les ardeurs. Rancé lui-même fut surpris du fracas que causaient ces quatre lignes. Au milieu de cette agitation, il écrivit de nouveau, le 27 janvier 1695, à l'abbé Nicaise : « J'ai reçu depuis deux jours une lettre » de plus de vingt pages de votre bon ami le père » Quesnel : elle est toute remplie d'une dureté et » d'une vivacité incompréhensibles; il prétend » me prouver que j'ai flétri le nom de M. Arnauld, » que je lui ai donné un coup de poignard après » sa mort, que j'ai fait, autant qu'il était en mon » pouvoir, une plaie mortelle à sa mémoire, et » une infinité d'autres choses plus violentes les » unes que les autres. Je n'ai jamais entendu

» parler d'une imagination aussi extraordinaire.
» Quand j'aurais écrit un volume contre la vie, la
» conduite et les sentiments de M. Arnauld, que
» je me fusse servi pour cela des expressions les
» plus injurieuses, il ne me traiterait pas d'une
» autre manière; il me demande des rétractations
» et des déclarations publiques, comme si j'avais
» de mon plein pouvoir rejeté hors de l'Église
» M. Arnauld après sa mort; il ajoute que toute
» la France attend une réparation de ma part, et
» si j'avais mis le feu à Port-Royal ou que je
» l'eusse renversé de fond en comble, il ne m'en
» dirait pas davantage. »

Rancé avait raison, il n'avait pas mis le feu à Port-Royal. Quant à la convenance de ses prévisions, c'était une convenance que se donnent facilement les hommes accoutumés à se servir de la plume. Pour ce qui est du grand Arnauld dont on ne lit plus les ouvrages, les dernières années de sa vie avaient affaibli le sérieux qui lui servait de bouclier. Caché à l'hôtel de Longueville, déguisé sous un habit gris, l'épée au côté, affublé d'une grande perruque, le vieux janséniste était nourri dans une chambre haute par l'aventurière de la Fronde. Il commettait mille imprudences. Madame de Longueville disait qu'elle aurait mieux aimé confier ses secrets à un libertin. Il ne vou-

lait point de paix; il avait, disait-il, pour se reposer l'éternité tout entière. Lorsqu'on jouit d'une imposante renommée, il faut éviter les travestissements peu dignes.

Au surplus les vertus de Rancé ôtaient la force à tous ses ennemis. Le P. Quesnel même, désavouant la lettre haute qu'il avait écrite à l'abbé de la Trappe, disait : « Ce n'est pas seulement parce » qu'il y a plus de trente ans que je fais profes- » sion de l'honorer, mais plus encore parce qu'on » doit du respect à l'esprit de Dieu qui règne » dans ses serviteurs, de ne les pas contrister, de » ne pas nuire à ces hommes en diminuant la ré- » putation des ouvriers qu'il a daigné employer; » je puis bien ne pas convenir de leur sentiment » ni approuver toutes leurs démarches, mais je » ne me dois jamais dispenser de les traiter avec » respect. »

Les tracasseries continuaient contre Rancé auprès et au loin, et il disait : *Ego sum vermis et non homo*. On voit des couplets contre lui dans le *Recueil de chansons* (1).

Un témoin, ami de Rancé, le P. Le Nain, nous

(1) *Recueil de chansons*, vol. VII, p. 277, en 1692, vers sur Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, abbé régulier de Notre-Dame de la Maison-Dieu de la Trappe de l'Étroite-Observance de Cîteaux.

décrit ainsi ses travaux et les inquiétudes de son monastère :

« Qui l'aurait pu croire, dit-il, si on ne l'avait vu » de ses yeux ! cet homme, qui semblait ne vivre » que de souffrances et de peines, comme s'il eût » eu un corps de diamant et tout à fait insensible, » ou plutôt s'il eût été un pur esprit, était toujours » dans l'action du matin jusqu'au soir; il écrit, » il dicte des lettres, il compose ses ouvrages, il » étudie, il écoute ses religieux, répond à toutes » leurs difficultés; il conduit quatre-vingts per- » sonnes qui composent sa communauté, tant no- » vices que profès; il ordonne tout ce qui les re- » garde, soit pour leur intérieur, soit pour leurs » besoins extérieurs. Tantôt il va à l'infirmerie, » de l'infirmerie aux hôtes, des hôtes au cloître » et du cloître vers ses frères; tantôt il visite les » cellules pour voir si chacun s'occupe, tantôt il » descend au chœur pour examiner avec quelle » piété on y célèbre les divins offices, et tantôt il » retourne à sa chambre où quelque frère l'attend; » mais souvent il y retourne tellement fatigué qu'il » ne peut plus se soutenir sur ses pieds, et à peine » y est-il un moment qu'une visite d'hôte l'oblige » d'en sortir : il ne discontinue pas même ses oc- » cupations dans le temps destiné au repos. On le » voit, entre les matines et prime, faire un tour

» dans le monastère, ou aller à la cour des frères
» convers, ou parcourir le dortoir pour voir si cha-
» cun est couché; car il disait que ce n'était pas
» une moindre faute contre la règle de ne se pas
» retirer pour se reposer sitôt que la retraite est
» sonnée, que de ne pas se lever aussitôt qu'on en-
» tend la cloche du réveil. »

A ces fatigues du corps Rancé joignait celles de l'esprit, ressentant dans son âme toutes les peines et toutes les tentations de ses enfants, leurs faiblesses et leurs misères ; et comme un autre saint Paul, se faisant tout à tous, il les portait dans ses entrailles; il était triste avec ceux qui l'étaient, malade avec les malades, se chargeant par le pur effet de sa charité de tous leurs maux corporels et spirituels.

Ses amis lui représentaient qu'il prenait trop de peine pour un monastère qui ne subsisterait pas ; il répondait : « La Trappe aura la durée qu'elle doit
» avoir selon les déterminations éternelles. Si l'on
» s'était conduit dans les âges supérieurs par cette
» considération qu'il n'y a rien qui ne change, on
» se serait tenu dans l'inaction, le champ de Jésus-
» Christ serait un désert stérile privé de tous ces
» grands ouvrages qui en font l'ornement et la
» beauté. Dieu se moque de la diligence des
» hommes qui prennent tant de peine pour con-

» server leur vie à la veille de leur mort. »

Le serviteur de Dieu fut exposé aux épreuves dont les histoires de ces temps nous parlent; histoires qu'on retrouve dans tous les monastères et que Rancé avait souvent rappelées dans les Vies particulières de quelques-uns de ses religieux. Un jeune possédé avait déclaré que des légions de démons assiégeaient la Trappe. On croyait qu'il n'y avait point de solitude vide; on habitait au milieu d'un monde d'esprits; mais ces esprits avaient leur domicile dans les cloîtres : le merveilleux achevait d'agrandir la poésie. Rancé oyait des bruits aigres et perçants; ses moines lui racontaient qu'ils éprouvaient, la nuit, les secousses d'une force étrangère. On entendait dans les dortoirs des tintamarres affreux, comme des personnes qui se battaient; on frappait aux portes des cellules, ou bien il semblait qu'un homme marchât seul à grands pas; une main de fer passait et repassait sur le chevet des lits. Étaient-ce ces souvenirs changés seulement de formes que l'on rencontre dans les élégies de Tibulle :

Quam juvat immites ventos audire cubantem.

Faut-il attribuer ces effets aux tempêtes de la nuit dans les désolations de la Trappe, ou aux il-

lusions de l'astrologie que le P. Le Nain reprochait à Rancé? Étaient-ce des gestes de cette femme que le père de la Trappe avait vue à Veretz au milieu des flammes, ou enfin était-ce le ressac des flots du temps contre le rivage de l'éternité? Rancé se préparait à exorciser la maison; mais vers la fin de l'année 1683 les bruits cessèrent. En ce temps-là les hommes qui avaient aimé ne croyaient pas que des tombes fussent inhabitées.

Les soucis intérieurs de la communauté n'empêchaient nullement Rancé de s'occuper de ce qui se passait au dehors; il prit une grande part à la mort de la princesse palatine, arrivée au mois de juillet 1684. Anne de Gonzague de Clèves avait plusieurs fois consulté Rancé sur des difficultés de conscience; son nom rappelait un charmant ouvrage de madame de La Fayette, et c'est sur Anne de Gonzague que Bossuet a composé une de ses plus belles *Oraisons funèbres*. Après s'être plongée dans les idées du siècle, idées qui s'éloignaient du temps où elle vivait, la princesse palatine avait commencé par les idées cartésiennes; de là elle avait passé à ne plus rien croire, et ayant achevé le tour du cadran, elle avait remonté elle-même vers la religion comme plusieurs esprits-forts ou libertins de cette époque. Dans son séjour en France elle avait vu la Fronde, qui, selon Bossuet,

était un travail de la France prêt à enfanter le règne miraculeux de Louis.

« Et qu'avaient-ils vu, s'écrie le grand ora- » teur, rappelant la philosophie de la princesse » palatine, qu'avaient-ils vu ces rares génies plus » que les autres? Ils n'ont rien vu, ils n'en- » tendent rien, ils n'ont pas même de quoi établir » le néant auquel ils aspirent après cette vie. »

Bossuet conte ce que la princesse palatine raconta elle-même au saint abbé. « Une nuit, » dit-elle, que je croyais marcher seule dans une » forêt, je rencontrai un aveugle dans une petite » loge; je lui demandai s'il était aveugle de nais- » sance, ou s'il l'était devenu par accident. Il me » répondit qu'il était né aveugle. Vous ne savez » donc pas, lui dis-je, ce que c'est que la lu- » mière, qui est si belle et si agréable?—Non, me » répondit-il, cependant je ne laisse pas de croire » que c'est quelque chose de très-beau. Alors il » me semblait que cet aveugle changea tout à coup » de voix, et me parlant avec autorité, me dit : » Cela doit vous apprendre qu'il y a des choses » excellentes quoiqu'on ne les puisse compren- » dre. »

Bossuet, dans son oraison funèbre, parle de son ami Rancé : « Un saint abbé dont la doctrine » et la vie sont un ornement de notre siècle, ravi

» d'une conversion aussi admirable et aussi par-
» faite que celle de notre princesse, lui ordonna
» de l'écrire pour l'édification de l'Église; elle
» commence ce récit en confessant son erreur :
» Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien
» donné aux hommes de plus efficace pour effacer
» leurs péchés que la grâce de les reconnaître,
» recevez l'humble confession de votre servante. »

Anne de Gonzague était une de ces mortelles dont la beauté avait rôdé dans les bois de la Trappe : elle avait inspiré à Henri de Guise, archevêque de Reims, une passion qu'elle partagea. Elle se mêla, dit madame de Motteville, à presque tout ce qui se fit alors, elle soutint le cardinal de Mazarin, qui n'en fut pas fort reconnaissant. On a une lettre d'elle, insérée parmi les lettres de Bussy-Rabutin. Malheureusement on n'a pas les autres lettres qu'elle écrivit à la maréchale de Guébriant, ni le traité sur *l'Art de juger la vérité des sentiments.* Les dames philosophes de ce temps, qui déclinèrent peu à peu vers le matérialisme, commencèrent par être cartésiennes et s'en allaient à Dieu, les pensées inclinées vers la raison, au lieu de les lui remettre comme des fleurs. Anne de Gonzague n'était pas insensible à l'argent; elle avait reçu des sommes assez considérables pour faire réussir des mariages qui n'eu-

rent pas lieu. Elle ne rendit point ces sommes, ou présenta des comptes qui les absorbaient.

Après sa mort, la princesse palatine fut enterrée au Val-de-Grâce, à côté de Bénédicte, sa sœur. Quand on exhuma les morts, les déterreurs insultèrent ces dépouilles, comme on jette au vent des feuilles de roses séchées. Retz dit que la princesse palatine estimait autant la galanterie qu'elle en aimait le solide, et qu'elle avait autant de capacité qu'Élisabeth pour conduire un État.

Rancé, au milieu de toutes ces tribulations, n'avait d'autre refuge que la patience chrétienne. On écrivit contre lui, on prêcha même contre lui; on attaqua sa doctrine et sa conduite; on s'efforça de le faire passer pour un hérétique ou pour un fanatique; on publia qu'il tenait dans son monastères des assemblées contre la religion et contre l'État. La Trappe fut au moment d'être détruite comme Port-Royal : Rancé, au milieu de toutes ses afflictions d'esprit, fut livré à des infirmités qui ne lui permettaient aucun repos; il fut maltraité de ceux-là mêmes auxquels il avait fait le plus de bien. Arrivé à ce comble de douleur qu'il avait tant désiré pour ressembler à Jésus-Christ son maître, on lui proposait de le guérir par le secours des médecins : « Je suis, répondit-il, entre les

» mains de Dieu ; c'est lui qui donne la vie, c'est
» lui qui l'ôte : il saura bien me guérir si sa vo-
» lonté est que je vive. Mais pourquoi bon me
» guérir? A quoi suis-je bon? Que fais-je en ce
» monde, qu'offenser Dieu? » Quand il y avait quelque relâche à ses souffrances et qu'on le féli-citait, il disait : « De quoi me félicitez-vous? de
» ce que je suis retenu en prison, de ce que, mes
» liens étant prêts de se rompre, on m'a chargé de
» nouveaux fers? »

Rancé brûla une quantité de lettres remplies de témoignages d'admiration ; il en conserva d'autres en marge desquelles étaient écrits de sa main ces deux mots : *Lettres à garder*. C'étaient des lettres diffamatoires contre lui. Était-ce humilité ou orgueil? Le P. de Monty était venu le voir, et le força d'appeler un médecin. « Il faut s'écrier
» comme Job, disait-il : Que celui qui a commencé
» achève de me réduire en poussière. » On le conjurait de quitter pour quelque temps l'air de sa retraite. « J'ai dit en entrant ici, répondait-il :
» *Hæc requies mea.* »

A ceux qui lui objectaient le peu de certitude de la durée de la Trappe, il répondait : « Elle
» durera ce qu'elle doit durer. Si, dans les âges
» supérieurs, on s'était conduit par cette consi-
» dération qu'il n'y a rien qui ne soit sujet à la

» décadence, où en serait aujourd'hui le champ
» de Jésus-Christ ? »

Au mois d'octobre 1695, Rancé envoya sa démission au roi : on remarqua ces mots touchants dans sa lettre : « Sire, comme je me sens pressé
» d'exécuter le dessein que Dieu m'inspire depuis
» longtemps de passer ma vie dans une retraite
» austère, et de me préparer à la mort ; que ma
» santé, qui diminue tous les jours, me met dans
» l'impuissance de donner toute l'application que
» je dois à la conduite de mes frères, m'avertit
» que mes derniers moments ne peuvent être éloi-
» gnés, j'ai cru que le premier pas que je devais
» faire était de quitter la charge de cette abbaye
» que je tiens de votre bonté royale, en vous en-
» voyant, comme je fais, la démission pure et
» simple. »

Louis XIV reçut cette démission des mains de M. de Paris ; il dit à l'archevêque : « Renvoyez à
» la Trappe le frère porteur de la lettre ; que
» M. l'abbé examine la chose devant Dieu, et qu'il
» me dise sincèrement ce qu'il croit être le mieux. »
L'archevêque de Paris manda à Rancé : « Je vous
» félicite de tout mon cœur de tous les engage-
» ments qui ont accompagné la grâce que le roi
» vous a faite dans cette dernière rencontre ; j'y
» ai pris toute la part imaginable comme le plus

» passionné et le plus fidèle de vos serviteurs. » Le roi nomma pour remplacer Rancé dom Zozime, prieur de ladite abbaye et ami de Rancé. Les bulles étant arrivés de Rome, le 19 septembre de l'année 1695, le nouvel abbé fut installé le 28 du même mois. L'ancien abbé, pouvant à peine se soutenir, se prosterna aux pieds du nouvel abbé et lui dit : « Mon père, je viens vous promettre l'obéissance » que je vous dois en qualité de mon supérieur, et » vous prier de me traiter comme le dernier de vos » religieux. » L'abbé Zozime tomba à genoux, et lui répondit : « Et moi, mon père, je vous re» nouvelle l'obéissance que je vous ai vouée dès » mon entrée dans cette sainte maison. » Majestueuse abnégation, et qui donnait une proportion inconnue à la nature humaine.

Ce n'était point deux hommes à genoux l'un devant l'autre, c'étaient deux saints appartenant à ces visions que l'on entrevoit dans les enfoncements du ciel.

Rancé, devenu simple religieux, continua d'édifier par ses exemples le monastère qu'il avait rendu saint par ses ordres. A Rancé abattu et par conséquent plus puissant, Bossuet continua de s'adresser pour le soulagement spirituel de ses amis : « Je vous recommande, lui écrivait-il, trois » de mes principaux amis, et qui m'étaient le

» plus étroitement unis depuis plusieurs années,
» que Dieu m'a ôtés dans quinze jours par des ac-
» cidents divers. Le plus surprenant est celui
» qui a emporté l'abbé de Saint-Luc, qu'un che-
» val a jeté par terre si rudement qu'il en est
» mort une heure après à trente-quatre ans. »

Dom Zozime disparut vite. « Un carme dé-
» chaussé s'était jeté à la Trappe depuis plusieurs
» années; il s'appelait dom Gervaise : ses talents,
» sa piété séduisirent M. de la Trappe, et le té-
» moignage de M. de Meaux acheva de le déter-
» miner. Le nouvel abbé, continue Saint-Simon,
» ne tarda pas à se faire mieux connaître après
» qu'il eut eu ses bulles; il se crut un personnage,
» chercha à se faire un nom, à paraître et à n'être
» pas inférieur au grand homme auquel il devait
» sa place et à qui il succédait. Au lieu de le con-
» sulter, il en devint jaloux, chercha à lui ôter la
» confiance des religieux, et, n'en pouvant venir
» à bout, à l'en tenir séparé. Il arriva que dom
» Gervaise tomba dans une faute : l'abbé de la
» Trappe, épouvanté, le fit chercher partout, et
» craignit qu'il ne fût allé se jeter dans les étangs.
» On le trouva caché sous les voûtes de l'église
» et baigné de larmes : il offrit sa démission.
» M. de la Trappe, qui jusqu'alors ne l'avait point
» voulu accepter, l'accepta. Bientôt dom Gervaise

» voulut retirer sa démission ; il alla parler à Fontainebleau au P. Lachaise, se prévalant d'un certificat que lui avait donné l'ancien abbé et disant que l'esprit de M. de la Trappe était tout à fait affaibli, qu'il avait auprès de lui un secrétaire extrêmement janséniste. Le P. Lachaise eut peur, il changea d'opinion sur l'ancien solitaire. »

Saint-Simon vit M. de Chartres ; M. de Chartres en écrivit à madame de Maintenon. Frère Chauvier, envoyé à la Trappe, assura qu'il avait trouvé tout entier l'esprit de l'ancien abbé. La démission de dom Gervaise fut maintenue ; pendant ce temps-là dom Gervaise écrivait en chiffres à une religieuse qu'il avait aimée. « C'était un tissu de tout ce qui peut s'imaginer d'ordures et les plus grossières par leur nom, avec de basses mignardises de moine raffolé et débordé à faire trembler les plus abandonnés. Leurs plaisirs, leurs regrets, leurs désirs, leurs espérances, tout y était dit au naturel et au plus effréné. Je ne crois pas qu'il se dise tant d'abominations en plusieurs jours dans les plus mauvais lieux. »

Voilà de ces passages qui détruisent l'autorité de la vérité dans les Mémoires de Saint-Simon. Imaginer qu'un religieux de la Trappe ose écrire de pareilles choses à une religieuse, même en chif-

fres, est une telle absurdité qu'on ne saurait le croire. S'il y avait quelque chose de vrai dans toutes ces ribauderies, il serait plus simple d'imaginer que le déchiffreur a voulu s'amuser et amuser ses maîtres. Tous les autres écrivains du temps parlent de dom Gervaise comme d'un homme d'imagination, qui mérita peut-être la sévérité de Louis XIV, mais aucun ne raconte de lui ce qu'en dit Saint-Simon. L'amitié a ses excès, et dans ce temps la parole ne ménageait ni ses pensées ni ses expressions.

Le roi, avançant à travers ces démêlés, nomma à l'abbaye de la Trappe dom Jacques de Lacour, après avoir envoyé le P. de Lachaise prendre des informations auprès de Rancé. Louis XIV descendait à ces détails de la société d'alors, comme Bonaparte entra dans les menues choses de la société d'aujourd'hui ; mais il y avait cela de grand dans la société passée, qu'elle s'appuyait à l'autel.

Le quiétisme était né dans l'année 1694, et il continua dans sa force jusqu'à l'année 1697. « Ce » monde, dit Bossuet, semblait vouloir enfanter » quelque étrange nouveauté : il faut aimer, disait » ce monde, comme si l'on était sans rédemption » et sans Christ. »

Le nom de madame Guyon se trouvait mêlé à

la controverse. Née à Montargis, elle avait pu voir en naissant le tombeau de Jean l'aveugle, tué à la bataille de Crécy. Restée veuve à l'âge de vingt-deux ans, elle parut à Paris en 1680. Ce fut pendant ses voyages en province qu'elle se tourna vers les idées mystiques, et qu'elle composa *le Moyen court*. Arrivée à Paris, l'archevêque l'enferma par piété dans le couvent de la Visitation, au faubourg Saint-Antoine. C'était pendant ce temps-là que le saint archevêque enfermait avec lui bien d'autres femmes à Conflans. Madame de Maintenon qui se mêlait alors de questions religieuses, avait vu madame Guyon, et la fit rendre à la liberté; celle-ci rencontra à Saint-Cyr Fénelon, et il dériva au quiétisme, renouvellement de l'hérésie des gnostiques. Madame Guyon a laissé des cantiques spirituels et un écrit intitulé *des Torrents :* ils l'emportèrent. Bientôt s'ouvrirent à Issy sur le quiétisme des conférences entre Bossuet et Fénelon, où l'abbé de Rancé fut nommé juge; mais il n'y vint point. Placée à Vaugirard dans une maison sous la direction de M. de Lachétardie, curé de Saint-Sulpice, madame Guyon donna une déclaration signée par Fénelon et par M. Tronson, à la fin de janvier 1697. Les *Maximes des Saints* parurent la même année.

Bossuet, à propos des *Maximes*, disait : « Qui

» lui conteste (à Fénelon) de l'esprit? Il en a jus-
» qu'à faire peur. » Les *Maximes des Saints* furent condamnées à Rome, et Fénelon, avec plus d'habileté que d'humilité, désavoua en chaire son ouvrage. Leibnitz, parlant du livre de M. de Cambrai, attribue à l'abbé de la Trappe une lettre très-solide dans laquelle il attaquait les faux mystiques. « Ils s'imaginent, disait Leibnitz, qu'une
« fois uni à Dieu par un acte de foi pure et de pur
» amour, on y demeure uni tant qu'on ne révoque
» pas formellement cette union. » J'ai remarqué dans ces lettres de Rancé, écrites à l'abbé Nicaise à propos de ces derniers débats religieux, ce beau trait sur Cromwell : « Nous voyons un homme
» vivant jouer le personnage de la mort, et d'une
» faux invisible renverser un trône. »

Le quiétisme fit plus de ravages en Italie qu'en France. On disait que Rancé pouvait seul répondre au livre des *Maximes des Saints*. L'abbé de la Trappe en écrivit à Bossuet, qui fit courir sa lettre pour s'appuyer d'une si grande autorité : « Le livre
» de M. de Cambrai, mandait Rancé en 1697,
» m'est tombé entre les mains; je n'ai pu com-
» prendre qu'un homme de sa sorte fût capable
» de se laisser aller à des imaginations si con-
» traires à ce que l'Évangile nous enseigne. « Il
» n'y a rien, écrivait-il en même temps à l'abbé

» Nicaise, qui me fasse plus d'horreur que les » extravagances et les dogmes impies que l'on at- » tribue aux quiétistes. Dieu veuille que l'on en » arrête le cours, que le mal qu'ils ont commencé » de faire dans les lieux où ils se sont introduits » ne passe pas plus loin. »

Le 3 octobre 1688, Rancé disait : « Les hommes » ne se lasseront-ils jamais de parler de moi? Ce » serait une chose bien douce d'être tellement » dans l'oubli que l'on ne vécût plus que dans la » mémoire de ses amis, » cris de tendresse qui rarement échappent à l'âme fermée de Rancé.

« On sait ce que vous avez écrit contre le mons- » trueux système du quiétisme, dit Rancé dans » une lettre à Bossuet; car tout ce que vous écri- » vez, monseigneur, sont des décisions. Si les » chimères de ces fanatiques avaient lieu, il fau- » drait fermer les livres des divines Écritures, » comme si elles ne nous étaient d'aucune uti- » lité. » Ces lettres de Rancé furent mal reçues; Fénelon avait de nombreux partisans. « Ce prélat, » dit Saint-Simon, était un grand homme, maigre, » bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux » dont le feu et l'esprit sortaient comme un tor- » rent, et une physionomie telle que je n'en ai » point vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvait » oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois.

» Elle rassemblait tout, et les contrastes ne s'y
» combattaient point. Elle avait de la gravité et
» de la galanterie, du sérieux et de la gaieté; elle
» sentait également le docteur, l'évêque et le grand
» seigneur; ce qui y surnageait, ainsi que dans
» toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les
» grâces, la décence, et surtout la noblesse. Il
» fallait effort pour cesser de le regarder. »

Un homme qui exerçait un empire aussi puissant sur la société devait avoir des fanatiques. Il a fallu que la révolution vînt nous éclairer, pour que nous comprissions enfin cette expression de chimérique, que Louis XIV appliquait à Fénelon.

Le duc de Nevers, Mancini, petit Italien devenu grand seigneur français par la vertu des richesses du duc de Mazarin, accusa Rancé, à propos de la querelle du quiétisme, de vouloir faire du bruit par vanité. Il avait appris à faire des vers; il disait :

Cet abbé qu'on croyait pétri de sainteté,
Vieilli dans la retraite et dans l'humilité,
Orgueilleux de ses croix, bouffi de sa souffrance,
Rompt ces sacrés statuts en rompant le silence;
Et, contre un saint prélat s'animant aujourd'hui,
Du fond de ses déserts déclame contre lui.

Au reste il y avait quelque excuse dans ces emportements du duc de Nevers. Comment aurait-il

pu s'empêcher de croire aux regrets de Rancé? Mancini avait vu Mazarin dans sa robe de chambre de camelot fourrée de petit-gris, un bonnet de nuit sur la tête, traîner ses pantoufles dans sa galerie, regarder en passant ses tableaux et dire : « Il faut quitter tout cela. »

Le quiétisme semblait dériver du molinisme. Rancé s'en était aperçu; il connaissait, disait-il, une ville tout entière où s'étaient passées des choses effroyables introduites par un saint du caractère de Molinos.

La condamnation du saint-siége contre les *Maximes des Saints* fut publiée par des huissiers en 1699 en latin et en français; elle probibe ces *Maximes :* « Dans l'état de la sainte indifférence, » l'âme n'a plus de désirs volontaires et délibérés » dans son intérêt; dans l'état de la sainte indiffé- » rence, on ne veut rien pour soi, on veut tout » pour Dieu. La partie inférieure de Jésus-Christ » sur la croix ne communiquait pas à la supé- » rieure son trouble involontaire. Les saints mys- » tiques ont exclu de l'état des âmes transformées » les pratiques de la vertu. » Ainsi passent les siècles dans cette condamnation d'un évêque. Elle est signée du cardinal Albano et publiée à la tête du Champ de Flore.

La société que Rancé avait quittée lui en vou-

lait de sa pénitence. Une princesse malicieuse appliquait à l'abbé ces paroles de l'Évangile : *Væ nutrientibus!* Malheur à ceux qui ont des enfants à nourrir! par allusion aux moines de la Trappe.

Saint-Simon, qui n'aimait pas Fénelon et qui se disait chaud partisan de Rancé, eut une querelle avec Charost. Charost disait que M. de la Trappe était le patriarche de Saint-Simon, devant qui tout autre n'était rien. Saint-Simon répondait que M. de Cambrai avait été repris de justice, et qu'il y avait longtemps qu'il avait été condamné à Rome. « A ce mot, dit Saint-Simon, voilà Charost » qui chancelle, qui veut répondre et qui balbu- » tie ; sa gorge s'enflé, les yeux lui sortent de la » tête et la langue de la bouche. Madame de No- » garet s'écrie ; madame de Chastenet saute à sa » cravate qu'elle lui défait et le col de sa chemise : » madame de Saint-Simon court à un pot d'eau, » lui en jette, tâche de l'asseoir et de lui en faire » avaler. J'y gagnai que Charost ne se commit » plus à quoi que ce soit sur M. de la Trappe. »

Le monde accourait à la Trappe : la cour pour voir le vieil homme converti, pour en rire ou pour l'admirer ; les savants pour causer avec le savant ; les prêtres pour s'instruire aux leçons de la pénitence. Jean-Baptiste Thiers fut du nombre des

pèlerins; il se moquait de tout, même lorsqu'il était sérieux. L'abstinence des trappistes et leur vie muette ne lui convenaient guère; mais il y trouvait du nouveau, et la nouveauté l'allèchait : il écrivit l'*Apologie de l'abbé de la Trappe.* Rancé s'y opposait assez, quoiqu'il fût bien aise d'avoir un défenseur de l'esprit et du savoir de Thiers. Cette apologie fut supprimée par l'autorité. Rancé écrivait à l'abbé Nicaise, en 1694 : « Il est arrivé » une aventure au pauvre M. Thiers; je lui avais » écrit avec beaucoup d'instance pour le prier de » supprimer ma défense. Le pauvre homme, qui » est plein d'amitié et de zèle pour tout ce qui me » regarde, ne put se laisser persuader à ce que je » lui demandais. On a découvert que son livre » s'imprimait à Lyon; et on a enlevé tous les » exemplaires par ordre de M. le chancelier. Vous » jugez bien de la peine qu'en a eue l'auteur. Il » ne se peut pas que je ne la ressente vivement, » y étant obligé par justice et à titre de reconnais- » sance. »

Le *pauvre homme* riait.

Dans l'*Apologie de l'abbé de la Trappe,* Thiers tombe sur le père Sainte-Marthe; il se gaudissait de lui comme ayant dit que madame de Maintenon lui faisait l'honneur de le regarder comme son parent. L'apologie est écrite avec vivacité. L'apolo-

giste cite des vers ridicules contre Rancé, écrits, dit-il, par le premier des poëtes bénédictins. Thiers, se justifiant lui-même, assure qu'on serait moins acharné contre lui s'il ne s'était élevé contre les archidiacres, dans son livre de l'*Étole*, dans son traité de la *Dépouille des curés* et dans son *Factum* contre le chapitre de Chartres. Il finit son apologie, trop longue puisqu'elle est composée de 511 pages, pour la défense de Rancé, par ces mots : « En voilà assez, mon révérend père Sainte-» Marthe, pour vous faire rentrer en vous-même, » et vous retirer de la bonne opinion que vous » avez de votre petite personne. »

Thiers était curé de Champron. Dans une foule de pamphlets français et latins contre le chapitre de Chartres, Thiers avait attaqué le grand archidiacre de ce chapitre. Robert prétendait qu'un curé ne pouvait porter l'étole devant lui ; Thiers écrivit la *Sauce Robert* et la *Sauce Robert justifiée*. Le chapitre de Chartres obtint un décret d'arrestation contre le curé. Thiers donna à boire aux archers ; et ayant secrètement fait ferrer son cheval à glace, il leur échappa en passant sur un étang glacé : il se réfugia dans le diocèse du Mans. L'évêque, de Tressan, nomma Thiers curé de Vibraye ; et c'est là que le curé fugitif et renouvelé écrivit l'*Histoire des Perruques*. Thiers se

montra aussi savant, aussi joyeux que le curé de Meudon, *abstracteur de la vie inimitable du grand Gargantua.* Son choix eût été bientôt fait, si on eût proposé à Thiers d'être Rabelais ou roi de France. C'étaient là les petites pièces qui se jouaient à la suite du grand drame de la Trappe.

Une demoiselle Rose était venue à la Trappe. Thiers avait été chargé d'examiner cette demoiselle; il lui demanda « si elle était mariée, » elle répondit « qu'elle ne s'en souvenait pas. »

« C'était une vieille Gasconne, dit Saint-Simon, » ou plutôt du Languedoc, qui avait le parler à » l'excès, carrée, entre deux tailles, fort maigre, » le visage jaune, extrêmement laid, des yeux très-» vifs, une physionomie ardente, mais qu'elle sa-» vait adoucir; vive, éloquente, savante, avec un » air prophétique qui imposait. Elle dormait peu » et sur la dure, ne mangeait presque rien, assez » mal vêtue, pauvre et qui ne se laissait voir » qu'avec mystère. Cette créature a toujours été » une énigme; car il est vrai qu'elle était désinté-» ressée, qu'elle a fait de grandes et surprenantes » conversions, qui ont tenu. »

Six semaines durant, M. de la Trappe se défendit de voir M[lle] Rose. Elle partit comme elle était venue.

La Bruyère fait ainsi le portrait d'un autre homme qui fréquentait la Trappe :

« Concevez, dit La Bruyère, un homme facile
» et doux, complaisant, traitable, et tout d'un
» coup violent, colère, fougueux, capricieux : ima-
» ginez-vous un homme simple, ingénu, crédule,
» badin, volage, un enfant en cheveux gris; mais
» permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se
» livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire sans
» qu'il y prenne part et comme à son insu, quelle
» verve ! quelle élévation ! quelles images ! quelle
» latinité ! Parlez-vous d'une même personne? me
» direz-vous. Oui, du même, de Théodas et de lui
» seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se
» relève, il tonne, il éclate; et du milieu de cette
» tempête il sort une lumière qui brille et qui
» réjouit; disons-le sans figures, il parle comme
» un fou et pense comme un homme sage, il dit
» ridiculement des choses vraies, et follement des
» choses sensées et raisonnables; on est surpris de
» voir naître et éclore le bon sens du sein de la
» bouffonnerie, parmi les grimaces et les contor-
» sions. Qu'ajouterai-je davantage? il dit et il fait
» mieux qu'il ne sait : ce sont en lui comme deux
» âmes qui ne se connaissent point, qui ne dépen-
» dent point l'une et l'autre, qui ont chacune leur
» tour ou leurs fonctions toutes séparées. Il man-
» querait un trait à cette peinture si surprenante,
» si j'oubliais de dire qu'il est tout à la fois avide

» et insatiable de louanges, près de se jeter aux » yeux de ses critiques, et dans le fond assez » docile. »

Santeuil, dont La Bruyère trace ainsi le portrait, allait à la Trappe et s'asseyait au chœur parmi les moines comme un petit sapajou. « J'ai vu, dit » Rancé à l'abbé Nicaise, les hymnes de M. de » Santeuil pour le jour de Saint-Bernard ; elles » valent beaucoup mieux que les anciennes. Il y » en a pourtant de ces anciennces qui, pour n'être » pas si polies, ne laissent pas d'imprimer du res- » pect et de la révérence. »

Santeuil, allant à Dijon avec le prince de Condé, fut attaqué du mal dont il mourut. « Je loue Dieu » de la patience qu'il a donnée à M. de Santeuil » dans un mal aussi douloureux que celui dont il » a été attaqué. Tout ce qui part de sa plume a un » caractère qui frappe et qui plaît tout ensemble ; » je ne doute point qu'il ne se fasse remarquer » dans ses derniers vers, qui peuvent être consi- » dérés comme une production de sa douleur. » Ce moine de Saint-Victor mourut à Dijon le 5 du mois d'août 1697, à deux heures après minuit. Au même moment Ménage, qui ne le croyait pas si malade, s'amusait à faire des vers sur sa mort pour les montrer à Santeuil et le faire rire. Ayant fait un voyage à Cîteaux, Santeuil y cherchait la

Mollesse du *Lutrin* : « Elle y logeait autrefois, » lui dit un moine ; aujourd'hui c'est la Folie. »

Après le roi d'Angleterre, Monsieur, frère du roi, vint visiter la Trappe. Dans l'enthousiasme de ce qu'il avait vu, il dit à Louis XIV « que la vie » qu'on menait dans cette solitude n'édifiait pas » seulement la France, mais toute l'Europe, et » qu'il était avantageux à l'État de la maintenir. » Monsieur était tout le contraire de la sublimité de cette vie ; il fut père du duc d'Orléans. Il avait d'effroyables mœurs dont aurait pu témoigner le chevalier de Lorraine, de la fière maison des Guise. Plongé dans le repos, il s'abandonna à des femmes dont madame de Fresnes lui disait : « Vous ne déshonorez pas les femmes qui vous » hantent, ce sont elles qui vous déshonorent. » Il se donnait la détestable privauté d'étendre la main sur un siége où venait s'asseoir une femme. Il était fou du bruit des cloches ; il empoisonna peut-être sa première femme, Henriette d'Angleterre. Sa seconde femme fut Charlotte-Élisabeth, fille de Charles-Louis, électeur de Bavière. Celle-ci, aussi laide que Henriette avait été agréable, était grossière : elle avait beaucoup d'esprit en allemand ; elle est connue par le cynisme avec lequelle elle parle d'elle-même et du grand roi son beau-frère. Elle écrivait : « Dans tout l'univers

» entier on ne peut, je crois, trouver de plus laides » mains que les miennes; mes yeux sont petits, » j'ai le nez court et gros, les lèvres longues et » plates, de grandes joues pendantes, une figure » longue; je suis très-petite de stature; ma taille » et ma jambe sont grosses. » S'étant arrangée de cette façon, on peut juger qu'elle était à l'aise pour parler de son prochain; une imagination romanesque était renfermée dans ce qu'elle appelle ce vilain petit laideron.

Le cardinal de Bouillon suivit Monsieur. « Sa » naissance, dit Pellisson, ses mœurs, son esprit » le rendaient dignes d'être cardinal, et le roi » cherchait à récompenser et à honorer par cette » faveur les services du vicomte de Turenne dans » la personne de son neveu. » « Ce n'est pas l'opinion de Saint-Simon, qui maltraite fort le cardinal de Bouillon, assurant qu'il avait des mœurs infâmes : ses regards louches venaient se rejoindre et s'arrêter au bout de son nez. Dépouillé du cordon bleu par le roi, il le portait sous ses habits. Exilé à Clauk, il passa chez les ennemis; de là il retourna à Rome; il y mourut délaissé, après avoir obtenu que les cardinaux conserveraient leur calotte sur la tête en parlant au pape. » Quand il passa à la Trappe, Rancé écrivait à l'abbé Nicaise : « M. le cardinal de Bouillon est

» depuis trois jours ici, il a vu de près tout ce » qui s'y passe, il n'a rien vu qu'il n'ait approuvé » et qui ne l'ait touché. Il s'en retourne demain.»

Le cardinal de Bouillon s'écriait en répondant à M. de Saint-Louis, à la Trappe, qui lui tenait de bons propos : « Point de mort! point de mort, » M. de Saint-Louis! je ne veux point mourir. » Le cardinal de Bouillon avait un frère, lequel disait de Louis XIV : « Ce n'est qu'un vieux gentil-» homme de campagne dans son château : il n'a » plus qu'une dent, et il la garde contre moi. » Ce chevalier fit établir, sous la régence, un bal à l'Opéra. Le régent s'y montrait ivre, et le chevalier reçut pour ce service six mille livres de pension. On élargissait dans la bourse du peuple la déchirure par où devait passer la France.

Il ne manquait plus qu'un roi à la Trappe : il y vint; il avait porté trois couronnes. Jacques II, chassé de son trône, avait débarqué sur les côtes de France, menant son fils naturel : personne ne fut frappé de cette confusion de mœurs; Louis XIV donnait l'exemple. Les enfants illégitimes étaient alors fort considérés, excepté du prince d'Orange; on lui voulait faire épouser mademoiselle de Conti (mademoiselle de Blois), fille de madame de La Vallière, il répondit : « Les princes d'Orange ne » sont pas accoutumés à épouser des bâtardes. »

En voyant Jacques II, on ne songea qu'à la générosité du roi sur le trône, et au malheur du roi détrôné. De retour de son expédition d'Irlande, Jacques se vint consoler à la Trappe. Le canon qui l'avait chassé à la Boyne le repoussa parmi les morts. Il y arriva le 21 novembre 1690. Les lieux communs sur le néant des grandeurs ne manquèrent pas aux banalités de l'éloquence : il y eut pourtant cela de vrai à l'adresse de Jacques, que sa piété était sincère. Rancé le conduisit à l'église. Le prince assista à ces complies si religieusement et si tristement chantés. Il partagea le repas commun et demanda à l'abbé ce qui se passait dans la solitude. Le lendemain il communia, puis parcourut entre deux étangs une chaussée où se promenait Bossuet avec Rancé. Jacques était un de ces oiseaux de mer que la tempête avait jeté dans l'intérieur des terres. Il alla avec plusieurs gentilshommes de son ancienne cour visiter un solitaire jadis soldat de Louis XIV et qui s'était retiré dans les bois de la Trappe. « A quelle heure » entendez-vous la messe? dit le roi. — A trois » heures et demie du matin, répondit l'ermite. — » Comment pouvez-vous faire, dit lord Dum» barton, dans les temps de pluie et de neige où » l'on ne peut distinguer les sentiers? — Je rou» girais, répondit le soldat, de compter pour

» quelque chose des peines légères qui se ren-
» contrent dans le service que je tâche de rendre
» à mon Dieu, après que j'ai méprisé celles qui se
» pouvaient rencontrer dans le service que je ren-
» dais à mon roi. — Vous avez bien raison, dit
» Jacques, on ne peut assez s'étonner qu'on fasse
» tant pour un roi de la terre et presque rien
» pour le roi du ciel. — Mais, répondit lord Dum-
» barton, ne vous ennuie-t-il point dans cette so-
» litude ? — Je pense à l'éternité. — Votre état,
» ajouta le roi, prenant la parole, est plus heu-
» reux que celui des grands : vous mourrez de la
» mort des justes. » Puis il regarda le solitaire comme s'il eût envié son bonheur. Ensuite le saluant, il lui dit : « Adieu, monsieur; priez pour
» moi, pour la reine et pour mon fils. » Le gentilhomme lui fit une profonde révérence, et le roi regagna l'abbaye en passant par des prés bas et humides. Ce sont là de belles histoires : Dieu, un roi détrôné, un soldat devenu ermite.

La reine de la Grande-Bretagne vint à son tour visiter la solitude. L'aumônier de S. M. écrivit le 2 juin 1692 à Rancé : « Vous avez entièrement gagné
» le cœur de la reine par les saintes impressions
» que Dieu a faites, par votre ministère, sur le
» cœur du roi son époux ; car elle m'a fait l'hon-
» neur de me dire plus d'une fois qu'elle ne pou-

» vait assez louer Dieu des grâces qu'il avait re-
» çues à la Trappe. Il n'en fallait pas moins pour
» le soutenir dans les grandes et presque conti-
» nuelles disgrâces qu'il a essuyées depuis si long-
» temps, et qui semblaient augmenter à un point
» de mettre toute sa vertu à l'épreuve. »

Le roi d'Angleterre revint une seconde fois à la Trappe avec le maréchal de Bellefonds, introducteur aux ruines ; il avait vu du rivage le combat de La Hogue. La Trappe méprisait le monde et contemplait des chutes d'empire qui justifiaient son mépris. On venait chercher dans cet abri des raisons d'aimer le désert.

« Le roi d'Angleterre, dit Rancé, soutint la
» perte de trois royaumes avec une constance
» comparable à tout ce que nous lisons de plus
» grand dans les histoires. Il parle de ses enne-
» mis sans chaleur; il garde une douceur dans
» toute sa conduite, qui ferait croire qu'il est dans
» le monde sans peine et sans affliction. La reine
» n'a point de sentiments qui ne soient conformes
» à ceux du roi son époux. Elle ne voit ce qu'on
» appelle les biens de ce monde que comme des
» lueurs qui ne font que passer et qui trompent
» ceux qui s'y arrêtent. »

Jacques II était un pauvre souverain; mais Rancé prenait son point de vue du ciel : qu'un

homme soit rédimé au prix des plus grands malheurs, son rachat vaut mieux que tous ces malheurs; qu'une révolution renverse un État ou en change la face, vous croyez qu'il s'agit des destinées du monde? Pas du tout : c'est un particulier, et peut-être le particulier le plus obscur, que Dieu a voulu sauver : tel est le prix d'une âme chrétienne. Si des États sont bouleversés, c'est, dit l'apôtre, afin que les élus éprouvés parviennent à la gloire. Tout est pour les prédestinés, tout est subordonné à leur consommation; et quand leur nombre sera rempli, on verra de nouveaux cieux et une nouvelle terre.

Telle est la fatalité chrétienne : la fatalité antique vient de l'objet extérieur, la fatalité chrétienne vient de l'homme; je veux dire que le chrétién fait disparaître la nécessité par sa vertu; il ne détruit pas le mal, mais il en est le maître.

On conservait à la Trappe les portraits de Sa Majesté Britannique; il était là conservé dans son écrin d'oubli. Dans sa jeunesse, Charles X vint apprendre à la Trappe la pénitence de Jacques II. La Trappe elle-même s'ensevelit sous ses ruines, puis elle a été déblayée; mais que sert, après un demi-siècle, de relever un vaisseau naufragé, quand ceux qui l'avaient chargé de leur fortune et de leurs espérances ne sont plus? Pendant ces jours de

submersion, que d'autres grandeurs ont disparu! On ne s'arrête plus pour écouter les échos des vieux malheurs.

Dans une lettre qui ne parvint à la Trappe qu'après la mort de Rancé, lord Perth mandait à l'abbé que Jacques avait dit avant d'expirer : « Je n'ai » rien quitté; j'étais un grand pécheur : la pro- » spérité m'aurait gâté le cœur, j'aurais vécu dans » le désordre. » Jacques, plus heureux que Marie-Stuart, nous a laissé sa dépouille : Marie, voyant s'éloigner les côtes de Normandie, s'écriait : « Adieu, France, adieu ; je ne te reverrai plus ! » Le bourreau, en tranchant la tête à la reine d'Écosse, lui enfonça d'un coup de hache sa coiffure dans la tête, comme un effroyable reproche à sa frivolité.

Au reste Rancé, tout vieux et tout malade qu'il était, ne déclinait jamais le combat, mais aussitôt qu'il avait repoussé un coup, il plongeait dans la pénitence : on n'entendait plus qu'une voix au fond des flots, comme ces sons de l'harmonica, produits de l'eau et du cristal, qui font mal.

Tel fut Rancé. Cette vie ne satisfait pas, il y manque le printemps : l'aubépine a été brisée lorsque ses bouquets commençaient à paraître. Rancé s'était proposé de courir le monde pour chercher des aventures. Qu'eût-il trouvé ? Les fé-

licités qu'il se forgeait à Veretz étaient dans son âme. Supposez que prenant l'existence pour une ironie du ciel, que devançant les idées de son époque, il eût rejeté cette existence, son sang eût à peine humecté quelques brins de bruyère. Si, s'embarrassant peu de l'avenir, il eût préféré à l'éternité des nuits heureuses : autre mécompte ; demain il n'aurait plus aimé.

Les hommes qui ont vieilli dans le désordre pensent que quand l'heure sera venue, ils pourront facilement renvoyer de jeunes grâces à leur destinée comme on renvoie des esclaves. C'est une erreur ; on ne se dégage pas à volonté des songes ; on se débat douloureusement contre un chaos où le ciel et l'enfer, la haine et l'amour, l'indifférence et la passion se mêlent dans une confusion effroyable. Vieux voyageur alors, assis sur la borne du chemin, Rancé eût compté les étoiles en ne se fiant à aucune, attendant l'aurore qui ne lui eût apporté que l'ennui du cœur et la disgrâce des années. Aujourd'hui il n'y a plus rien de possible, car les chimères d'une existence active sont aussi démontrées que les chimères d'une existence désoccupée. Si le ciel eût mis aux bras de Rancé les fantômes de sa jeunesse, il se fût tôt fatigué de marcher avec des larves. Pour un homme comme lui il n'y avait que le froc ; le froc reçoit les confi-

dences et les garde; l'orgueil des années défend ensuite de trahir le secret, et la tombe le continue. Pour peu qu'on ait vécu, on a vu passer bien des morts emportant dans leurs bras leurs illusions. Heureux celui dont la vie est *tombée en fleurs* : élégances de l'expression d'un poëte qui est femme.

Depuis longtemps malade à l'infirmerie, les derniers moments de Rancé s'approchaient. Il n'y avait personne pour porter la main sur le cœur de ce Christ. Lorsque Jésus pria son Père d'éloigner de lui le calice, qui tenait son doigt sur le pouls du Fils de l'homme pour savoir si des larmes sanglantes venaient de la faiblesse humaine ou de l'épanouissement d'un cœur qui se fendait de charité?

Les religieux se pressaient à sa porte; il dicta une lettre dont le père abbé Jacques de La Cour leur fit lecture : « Dieu, disait-il, connaît seul mes » forces et la joie que j'aurais de vous voir; ce- » pendant, quoique ce sentiment soit dans mon » cœur plus que jamais, je suis contraint de vous » dire que, dans l'état où je me trouve, il m'est » impossible de satisfaire à cette joie autant que » je le voudrais. Priez pour moi, mes frères; de- » mandez à Dieu que si je vous suis encore bon » à quelque chose, il me rende à la santé, sinon » qu'il me retire de ce monde. »

On envoya chercher l'évêque de Séez, l'ami et le confesseur de Rancé. Rancé témoigna beaucoup de joie en l'apercevant; il saisit la main du prélat, la porta à son front pour commencer le signe de la croix; il fit ensuite une confession générale. Il supplia l'évêque de Séez d'obtenir la protection royale en faveur de la discipline monastique de l'abbaye, ajoutant que, dans toutes les autres choses, il souhaitait que la Trappe fût complétement oubliée.

Cette famille de la religion autour de Rancé avait la tendresse de la famille naturelle et quelque chose de plus; l'enfant qu'elle allait perdre était l'enfant qu'elle allait retrouver : elle ignorait ce désespoir qui finit par s'éteindre devant l'irréparabilité de la perte. La foi empêche l'amitié de mourir; chacun en pleurant aspire au bonheur du chrétien appelé; on voit éclater autour du juste une pieuse jalousie, laquelle a l'ardeur de l'envie, sans en avoir le tourment.

Rancé, apercevant un religieux qui pleurait, lui tendit la main et lui dit : « Je ne vous quitte » pas, je vous précède. » Le Tasse avait adressé les mêmes mots aux frères qui l'environnaient à Saint-Onuphre. Rancé demanda d'être enterré dans la terre la plus abandonnée et la plus déserte : sur un champ de bataille où l'on n'entend

plus de bruit, on voit sortir du sol les pieds de quelques soldats.

Job mourut dans le petit réduit qu'il s'était fait, comme le palmier dont les branches sont chargées de rosée. Rancé entretint le prélat de l'empressement que ses frères avaient mis à le soulager : « Voilà, dit-il, comme Dieu a pris plaisir à me » favoriser dans tous les temps de ma vie, et je » n'ai été qu'un ingrat. » Le P. abbé Jacques de La Cour entrait dans ce moment; Rancé lui dit : « Ne m'oubliez pas dans vos prières, je ne vous » oublierai pas devant Dieu. » Il chargea Jacques de La Cour de faire ses excuses au roi d'Angleterre: il avait commencé une lettre pour ce monarque exilé qu'il n'avait pas pu achever. La nuit suivante fut mauvaise; Rancé la passa assis sur une chaise de paille : il avait mis les sandales d'un religieux mort avant lui : il allait achever le voyage qu'un autre n'avait pu finir.

L'évêque de Séez lui ayant demandé s'il avait toujours eu pour ses religieux la même charité : « Oui, monseigneur, répondit le saint homme. » Depuis quelques années, par la grâce de Dieu, » je ne suis plus qu'un simple religieux comme » les autres; ils sont tous mes frères et ne sont » plus mes enfants. S'il m'était permis de regret- » ter la perte de ma voix, ma douleur serait de



» ne pouvoir leur faire entendre combien je les » aime ; je les conserve au fond de mon cœur et » j'espère les y porter devant Dieu. » Sur les huit heures du soir Rancé se découvrit, il pria un frère de le mettre à genoux pour recevoir la bénédiction de son évêque, il fit une confession générale. L'évêque de Séez dit qu'il avait connu dans cette occasion, plus qu'en aucune autre, que ce grand homme avait reçu de Dieu un esprit élevé, vif, pénétrant, une âme simple et d'une candeur admirable.

Plus Rancé s'était avancé vers le terme, plus il était devenu serein ; son âme répandait sa clarté sur son visage : l'aube s'échappait de la nuit. On présenta le crucifix au mourant; il s'écria : « O » éternité ! quel bonheur! » et il embrassa le signe du salut avec la plus vive tendresse; il baisa la tête de mort qui était au pied de la croix. En remettant cette croix à un moine, il remarqua que celui-ci ne l'imitait pas, il dit : « Pourquoi ne » baisez-vous pas la tête de mort? c'est par elle » que finit notre exil et notre misère. » Rancé se souvenait-il de la relique, que la tradition disait être placée auprès de lui ? Dans les âges les plus fervents, les chrétiens pratiquaient encore quelques rites du culte des faux dieux.

Le lit de cendres était préparé; Rancé le regarda

tranquille avec une sorte d'amour, puis il s'aida lui-même à se coucher sur le lit d'honneur; l'évêque de Séez dit : « Monsieur, ne demandez-vous » pas pardon à Dieu ? — Monsieur, répondit l'abbé, » je supplie Dieu très-humblement du fond de mon » cœur de me remettre mes péchés et de me rece- » voir au nombre de ceux qu'il a destinés à chanter » éternellement ses louanges. » Les forces venant à lui manquer, il s'arrêta. L'évêque dit: « Mon- » sieur, me reconnaissez-vous ? — Monsieur, ré- » pliqua l'abbé, je vous connais parfaitement; je » ne vous oublierai pas. »

L'évêque de Séez s'étant enquis si l'on avait donné quelque chose au mourant pour le soutenir, l'abbé de Rancé fit lui-même la réponse : « Rien » n'a manqué à l'attention de leur charité. »

Il s'établit par les paroles de l'Écriture un dernier dialogue entre l'agonisant et l'évêque.

L'Évêque.— Le Seigneur est ma lumière et mon salut.

L'Abbé.— Je mettrai en lui toute ma confiance.

L'Évêque. — Seigneur, c'est vous qui êtes mon protecteur et mon libérateur.

L'Abbé. — Ne tardez pas, mon Dieu, hâtez-vous de venir.

Ce furent les dernières paroles de Rancé. Il regarda l'évêque, leva les yeux au ciel et rendit l'es-

prit. Il fut enterré dans le cimetière commun des religieux.

Ainsi se consomma le sacrifice : le repentir vous isole de la société et n'est pas estimé à son prix. Toutefois l'homme qui se repent est immense; mais qui voudrait aujourd'hui être immense sans être vu? Rancé passa de sa hutte d'argile à la maison de Dieu, maison magnifique.

Rancé fut porté à l'église et placé sous la lampe. Son visage, qui avait paru décharné, parut vermeil et beau. Il demeura dans l'église depuis le 27 octobre jusqu'au 29. Les moines se tenaient debout ou fondaient en larmes : c'était à qui ferait toucher au corps des linges et des chapelets. Trente religieux chantaient les psaumes : des messes se célébraient successivement dans l'église. Lorsqu'on le mit dans la fosse le chœur récitait ce verset du psaume CXXXI : « C'est là que j'habiterai parce que je l'ai choisi. » On l'inhuma dans le cimetière. Le pasteur avait voulu, même après sa mort, se trouver au milieu de ses brebis. Des témoignages authentiques furent rendus à Rancé qui pourraient servir aujourd'hui à sa canonisation. Il apparut après sa mort à diverses personnes dans une grande gloire. Les rois témoignèrent de leur douleur, soit qu'ils fussent tombés, soit qu'ils occupassent encore le trône. Jacques écrivait : « J'i-

» rai dans votre sainte solitude pour l'amour de » moi-même, pour m'encourager dans l'état où je » suis et où Dieu me tient. »

« C'était une voix de tonnerre, dit le P. Le Nain, » qui retentissait de tous côtés pour inspirer aux » hommes le mépris du monde, le néant de ses » grandeurs, la solidité des biens de la vie future. » Des conversions éclatantes s'opérèrent. Un religieux avait entendu dans son sommeil une sainte hostie qui criait : « Tremblez, tremblez, trem» blez! » et il fut si saisi de terreur, qu'on fut longtemps à le faire revenir. Des épileptiques furent guéris en s'appliquant des linges qui avaient servi à la main malade du réformateur. Les certificats ont été conservés, et Rome n'aura pas besoin d'une longue procédure pour le placer au rang des saints. Son cœur était dans le repos, et l'Esprit divin avait rempli son âme de splendeur.

Saint-Simon dit en s'interrompant : « Ces mé» moires sont trop profanes pour rapporter rien » ici d'une vie aussi sublimement sainte. Je m'ar» rête tout court : tout ce que je pourrais ajouter » serait ici trop déplacé. »

Né le 9 janvier 1626, seize ans après la mort d'Henri IV, mort en 1700, quinze ans avant la mort de Louis XIV, Rancé avait été soixante-qua-

torze ans sur la terre, dont il avait vécu trente-sept ans dans la solitude, pour expier les trente-sept qu'il avait passés dans le monde.

Lorsqu'il disparut, une foule d'hommes fameux avaient déjà pris les devants, Pascal, Corneille, Molière, Racine, La Fontaine, Turenne et Condé : le vainqueur de Rocroi avait reçu de Bossuet sa dernière couronne. Bossuet, dont je vous ai déjà dit la mort, penchait vers sa ruine, qu'il avait annoncée avec une simplicité si magnifique. Ce siècle est devenu immobile comme tous les grands siècles; il s'est fait le contemporain des âges qui l'ont suivi. On ne voit pas tomber quelques pierres de l'édifice sans un sentiment de douleur. Quand Louis XIV descend le dernier au cercueil, on est atteint d'un inconsolable regret. Parmi les débris du passé se remuaient les premiers nés de l'avenir : quelques renommées commençaient à poindre sous la protection d'un roi décrépit encore debout. Voltaire naissait; cette désastreuse mémoire avait pris naissance dans un temps qui ne devait point passer : la clarté sinistre s'était allumée au rayon d'un jour immortel.

L'ouvrage de Rancé subsiste. Rancé s'est éloigné de sa solitude comme Lycurgue de la vallée de Lacédémone, en faisant promettre à ses disciples qu'ils garderaient ses lois jusqu'à son retour.

Rancé est parti pour le ciel; il n'est point revenu sur la terre; ses lois sont religieusement observées par son petit peuple. Les trappistes ont vu tomber autour d'eux les autres ordres; ils ont vu passer la révolution et ses crimes, Bonaparte et sa gloire, et ils ont survécu; tant il y avait de force dans cette législation surhumaine. La criptie de Sparte était la mort des esclaves; la criptie de la Trappe était la mort des passions. Ce phénomène est au milieu de nous, et nous ne le remarquons pas. Les institutions de Rancé ne nous paraissent qu'un objet de curiosité, que nous allons voir en passant.

FIN.


× IV Aprile +
C. 48

